

Actualité

- *Laïcs en mission ecclésiale :
catéchistes-Bakambi (diocèse d'Inongo)
et coordinateurs paroissiaux (diocèse de Lyon)*

Dossier

La mission en temps incertains

Varia

- *François Libermann. L'esprit sacerdotal à l'école de Joseph*

Chroniques

- *Séminaire sur la mission «Living». Vivre la mission verte*
- *Le développement de l'Afrique à l'épreuve des crises*



Prochain dossier
Synodalité et mission

SPIRITUS : 13 €

SPIRITUS 244 ISSN 0038-7665

La mission en temps incertains
2021

Spiritus

Revue
d'expériences
et de recherches
missionnaires

Dossier

*La mission
en temps incertains*

N° 244
Septembre 2021

Édito : Guetteur, que vois-tu dans la nuit ?

Actualité missionnaire

Fidèle Ikombila Mpamende

263

Laïcs en mission ecclésiale : catéchistes-bakambi (diocèse d’Inongo) et coordinateurs paroissiaux (diocèse de Lyon)

L’auteur nous propose deux expériences de laïcs en mission ecclésiale : celle des coordinateurs paroissiaux dans le diocèse de Lyon en France et celle des catéchistes-bakambi dans le diocèse d’Inongo en République Démocratique du Congo. Cette double expérience pastorale rejoint l’essentiel de l’ecclésiologie de Vatican II. Ne s’agit-il pas là d’une chance pour l’Église ?

Dossier : La mission en temps incertains

Elena Di Pede

Ézéchiél, annoncer l’espérance en des temps incertains

285

Ézéchiél est sans nul doute un livre complexe, écrit dans une situation difficile. Les crises que l’on traverse aujourd’hui ne sont pas en tout comparables à celles vécues par le prophète et ses contemporains. Mais il est possible de lire, dans la méditation que propose Ezéchiél, un paradigme proposant des pistes pour décoder la réalité tout en renouvelant l’espérance et la création d’un monde autre.

Ignatius Inipu

À temps et à contre-temps. Aux périphéries de la violence terroriste

296

Vivre la mission dans un contexte de violence est une réalité qu’ont toujours affrontée les chrétiens, depuis le début de l’Église. En Afrique, s’y ajoute, depuis plus d’une décennie, la violence qui, longtemps, a épargné le continent, la terreur semée par des mouvements terroristes. Aux périphéries de cette nouvelle forme de violence, que faire ? Cette situation n’est-elle pas un *kairos missionnaire* pour l’Église-famille de Dieu ?

Kristine C. Meneses

La Covid-19 et les incertitudes. Les Babylan des Philippines

308

L'auteure se propose de mettre en lumière des expériences de résilience, souvent ignorées. Ainsi, aux Philippines, des groupes d'handicapés se mettent ensemble, des communautés s'organisent en faveur des plus pauvres, le leadership féminin traditionnel se révèle comme une source d'espérance. Dans les temps de crise, la culture traditionnelle ne peut-elle pas constituer une force de résilience ?

Mujeres haciendo teologia

En temps de pandémie, recréer la vie

320

Que faire en temps d'une pandémie bien réelle et qui, humainement, nous dépasse ? Quelle force de résilience déployer ? Pour des femmes boliviennes « faisant de la théologie », ce doit être l'occasion de recréer la vie sous ses diverses formes. À la lumière de la foi en Jésus et à son exemple, elles entendent humaniser la vie, tisser de nouvelles relations avec ceux et celles qui les entourent, en mettant en œuvre leur génie féminin.

Bertrand Evelin

Il est venu le temps d'apprendre à faire du surf

334

Comment affronter le choc brutal de la pandémie ? En apprenant à faire du surf. À l'instar de Paul, qui utilisait volontiers des images sportives, Bertrand nous met à l'école des champions. Nous y apprenons cinq postures pour évoluer en contexte flou : maîtriser le centre de gravité, passer de l'équilibre statique à l'équilibre dynamique, ne pas avoir peur de l'échec, contempler, cultiver l'ascèse.

Julia Lis

Parler de Dieu en temps de crise. La théologie politique de J.B. Metz

347

Comment parler de Dieu en un temps de crise qui secoue aussi bien le monde que l'Église elle-même ? J. B. Metz proposait le langage d'une théologie politique qui maintient l'espérance chrétienne, espérance que tous deviennent sujets et s'engagent dans les luttes historiques. L'Église n'est-elle pas interpellée dans sa foi et dans sa capacité à faire advenir des sujets ?

Varia

Richard Fagah

François Libermann. L'esprit sacerdotal à l'école de Joseph

358

Depuis que le pape François a lancé « l'année saint Joseph », nous découvrons des facettes lumineuses de ce visage. Ainsi, François Libermann nous révèle dans l'époux de Marie le modèle de l'esprit sacerdotal, qu'il espérait pour lui-même, pour tous les prêtres et pour ses missionnaires. À l'école de saint Joseph, où François Libermann inscrit les prêtres, on y entretient particulièrement une profonde vie intérieure.

Chroniques

Mary Dasari et Yolanda Florentinoy

Séminaire sur la mission « Living ». Vivre la mission verte

369

Organisé par le SEDOS, du 3 au 7 mai 2021, le séminaire sur la mission *Living Green* (*vivre vert*) se voulait un appel à la conversion écologique, tant au niveau personnel, communautaire qu'institutionnel, dans l'esprit de *Laudato Si*. En ce moment crucial de l'histoire de notre monde, nous sommes appelés à prendre nos responsabilités en tant que peuple de Dieu et à contribuer à changer la situation écologique.

Gabriel Gaston Tata

Le développement de l'Afrique à l'épreuve des crises

375

Les réflexions sont nombreuses sur les temps que nous vivons. C'est ainsi que du 22 au 25 juin 2021 s'est tenu, à l'Université Catholique d'Afrique de l'Ouest (Unité Universitaire d'Abidjan), un colloque qui portait sur : « Le développement de l'Afrique à l'épreuve des crises, les chemins de la résilience ». Un titre qui parle de lui-même.

Livres

Recensions

381

Austen Ivereigh, *Pope Francis Let us dream*, 2020.

SCEAM, *Document de Kampala*, 2019.

Prière d'un matin, sur le fleuve Maroni...

Notre longue pirogue progresse sur le Maroni,
En route vers Grand Santi.
Le soleil a fait disparaître les brumes matinales,
Une légère fraîcheur demeure et nous caresse
Nous faisant apprécier la couverture de notre paréo.

Merci Seigneur pour cette matinée,
Merci pour cette eau trouble qui nous porte,
Merci pour cette forêt qui nous environne,
Merci pour cette pirogue qui nous transporte,
Merci pour ce conducteur agile,
Merci pour ces oiseaux qui rompent la monotonie du voyage.

Merci pour ces peuples qui ont su développer leur riche culture
dans cet environnement hostile.
Merci pour leur savoir-faire, leurs langues, leurs philosophies et leur
sagesse,

Merci pour ces enfants, ces femmes et ces hommes qui résistent
aux multiples menaces,

Merci pour leurs combats, leurs découvertes, leurs rêves, leur
confiance et leur détachement !

Franz LICHTLE, *Pentecôte sur le monde*, n° 912, juillet-août 2020, p. 32.

Guetteur, que vois-tu dans la nuit ?

*E*n présentant la figure de Joseph, le pape François a évoqué la situation d'incertitude qui continue à traumatiser le monde entier, incertitude liée à la pandémie, mais aussi aux catastrophes naturelles, à la violence, aux scandales dans l'Église (...). Déjà, dans son homélie sur le parvis de la basilique Saint-Pierre, le Pape affirmait que la pandémie de la Covid-19 « démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et nos priorités » (Moment extraordinaire de prière en temps de pandémie, Rome, 27 mars 2020).

Ce cahier de la Revue Spiritus propose des réflexions sur les incertitudes liées à divers contextes missionnaires et sur les ressources de résilience pouvant accompagner l'avènement d'une humanité nouvelle, où l'on se redécouvre tous frères et sœurs, avec plus de force.

Pour nourrir notre méditation et notre engagement, Elena Di Pede fait retentir en nous le message du prophète Ézéchiél. Ce prêtre est devenu guetteur pour son peuple durant « la période la plus sombre et désespérante de son histoire : la déportation à Babylone ». En ces temps-là, le prophète rassemble ses communautés autour de la Parole de Dieu. Aujourd'hui encore, il propose « des pistes pour décoder la réalité, tout en renouvelant l'espérance et la création d'un monde autre ».

Mais, comment être missionnaire de cette espérance « aux périphéries de la violence terroriste », dans le contexte de guerres asymétriques imposées par des idéologues qui ont la religion pour prétexte ? Ignatius Inipu nous propose de vivre cette situation comme « un kairos missionnaire », une occasion favorable, qui rappelle à l'Église sa mission de témoin prophétique d'espérance et de fraternité universelle.

La pandémie de la Covid-19 peut également se vivre comme un kairos. Deux expériences en témoignent. Ainsi, pour Kristine Meneses, ce terrible virus a permis de mettre en lumière la capacité de résilience de nombreux Philippins, souvent considérés comme invisibles, telles les personnes handicapées. La culture traditionnelle du féminisme indigène philippin, le leadership Bayi, lui, se révèle comme une source de résilience, souvent ignorée et inexploitée. De leur côté, neuf femmes boliviennes « faisant de la théologie » montrent comment la pandémie, sans nul doute très malfaisante, provoque l'humanité à « repenser sa façon d'être dans le monde ». Pour ces « faiseuses de théologie », l'épidémie est comme une parabole du royaume. Elle nous dévoile un Dieu proche et porteur d'espérance. Elle nous apprend à recréer la vie, à nous humaniser et à tisser de nouvelles relations.

Bertrand Evelin, lui, propose de lire le choc brutal de l'incertitude, à la lumière de l'expérience des champions de la glisse. À leur école, la mission en ces temps incertains consiste « à rejoindre les danseurs sur la piste, sur la voie, sur la vague, pour dessiner avec eux les figures par lesquelles quelque chose de l'Évangile se fera entrapercevoir ».

Enfin, en des moments incertains pour l'Église et pour la société, comment parler de Dieu ? Julia Lis propose d'emprunter le langage, un peu ardu, de théologie politique de Jean-Baptiste Metz. Pour ce dernier, en ces circonstances, parler de Dieu, le confesser, le louer, engage un processus historique réel. En effet, Dieu fait de nous des êtres-sujets. Et l'Église est la communauté où se forge la stature de ces êtres-sujets, engagés dans le combat de la transformation du monde.

En somme, en ces moments de fragilité, les chrétiens apprécient mieux leur mission de guetteurs. Au cœur de la nuit, partageant la même frêle embarcation que les autres, ils ont le regard lucide qui sait désigner les écueils à éviter. Avec un courage éclairé, ils annoncent l'espérance de l'aurore qui dévoile des rives où accoster. Le chrétien a ainsi la redoutable mission de répondre à la question : alors, guetteur, que vois-tu réellement dans la nuit ?

Paulin Poucouta

Laïcs en mission ecclésiale : Catéchistes-bakambi (diocèse d’Inongo) et Coordinateurs paroissiaux (diocèse de Lyon)

Fidèle IKOMBILA MPAMENDE

Prêtre congolais du diocèse d’Inongo (RDC), Fidèle Ikombila Mpamende a enseigné à l’Institut Supérieur de Sciences Religieuses de Kinshasa et au Grand Séminaire Saint-Cyprien de Kikwit. Membre temporaire de l’UR CONFLUENCE : Sciences et Humanités (EA 1598), Université Catholique de Lyon (UCLy). Il vient d’y terminer un doctorat en théologie.

C’est au moment où le pape François, par sa lettre apostolique sous forme de motu proprio *Antiquum ministerium*¹, accordait à la tâche des catéchistes le statut d’un véritable ministère, que nous soutenions, le 10 mai dernier à l’Université Catholique de Lyon, notre thèse sur les *catéchistes-bakambi responsables laïcs des communautés* dans l’Église diocésaine d’Inongo, en République Démocratique du Congo. Ce coup de projecteur du magistère de l’Église sur des ministères laïcs éclaire de manière particulière le travail que réalisent les laïcs missionnés, en l’occurrence les Laïcs en mission ecclésiale (LeME) — *coordinateurs des paroisses*, dans le diocèse de Lyon, et les laïcs *catéchistes-bakambi*, responsables des communautés, dans le diocèse à Inongo. C’est cette double, mais unique réalité ecclésiale que nous entendons présenter, brièvement.

1. Pape FRANÇOIS, *Lettre apostolique « Antiquum Ministerium » établissant le ministère de catéchiste*, Rome, 10 mai 2021.

Une approche comparative

Lyon et Inongo, deux diocèses éloignés géographiquement, nous offrent un modèle ecclésiologique intéressant du vécu ministériel par les fidèles laïcs. L'Église est appelée à favoriser la collégialité de tous les baptisés et la synodalité ecclésiale.

Étant donné que l'apparition irrésistible de ces nouveaux acteurs laïcs se fait aujourd'hui en un moment de gestion de pénurie sacerdotale, mais aussi d'un contexte qui bouscule nécessairement la structure clercs-laïcs, l'Église peut-elle compter réellement sur la participation et la collaboration de ces nouveaux acteurs laïcs spécifiques, au statut peu clair ?

En raison de leur baptême et de leur confirmation, et aussi de la pénurie des prêtres, de nombreux laïcs s'investissent pleinement dans l'édification de l'Église. Les responsabilités qu'ils assument peuvent aller très loin. En effet, dans certains cas, ils se voient confier la charge de conduire d'importantes communautés chrétiennes : des paroisses, des sous-paroisses, de grandes communautés de base, etc. C'est le cas dans les diocèses d'Inongo et de Lyon. Jean-François Petit affirmait à ce propos que « quand on veut connaître la vitalité d'un diocèse en France, un bon indicateur est celui des laïcs engagés dans les différents services : visites des malades, pèlerinages (...). En une période de pénurie de prêtres, cette vitalité est réconfortante »².

Pourtant, l'on se demande si ces diverses tâches exercées par ces différents laïcs missionnés, dans ces Églises locales, les confortent réellement dans leur statut, car, comme le dit si bien Mgr Pierre Debergé, « si beaucoup de laïcs en mission ecclésiale bénéficient *de facto* d'une reconnaissance, ils n'ont pas *de jure* de statut »³. Et ceci peut constituer un handicap pour le bon exercice de leur mission ecclésiale. Il convient donc de s'y pencher sérieusement, dans une réflexion pluridimensionnelle et communautaire. Il ne suffit pas d'élaborer une bonne théologie de l'Église et des ministères, de

2. Jean-François PETIT, « Laïcs en mission ecclésiale », in *Documentation Catholique*, n° 2499, novembre 2012, 19, p. 927.

3. Pierre DEBERGÉ, « De la peur... à la gratitude », in *Esprit et Vie hors-série* n° 2, novembre 2010, p. 3.

bien rédiger les lettres de mission pour éviter certaines incompréhensions et que les collaborations, sur le terrain, entre tous les agents pastoraux (prêtres, diacres et laïcs missionnés), soient vécues de manière paisible et satisfaisante.

Cadre historique d'accueil et de vécu ministériel

Le diocèse de Lyon et ses laïcs missionnés

Le diocèse de Lyon, un de plus anciens diocèses de France⁴, n'échappe pas aujourd'hui à un certain « séisme » symbolique, culturel et théologique que traverse l'ensemble de l'Église de France, relatif au manque de prêtres ; lequel séisme, affirme Danièle Hervieu-Léger,

ne pourra trouver solution du côté d'une gestion plus rationnelle des ressources disponibles que dans l'harmonisation géographique des forces disponibles, clocher par clocher, doyenné par doyenné, diocèse par diocèse, etc. Et cela a généré aujourd'hui un gain de productivité non négligeable⁵.

La volonté de l'Église de Lyon de compter sur le service de ses laïcs responsables pastoraux trouve ses origines lointaines dans la lettre encyclique du Pape Pie X *Il fermo proposito* du 11 juin 1905. Il y invite de nombreux fidèles laïcs à un engagement conséquent, celui de restaurer tout dans le Christ (*omnia instaurare in Christo*), donnant ainsi une première charte claire à l'Action catholique ou l'Action des catholiques⁶.

Dès lors, il y a dans toute la France une implication massive des laïcs, sonnante comme une injonction de prendre la responsabilité de la mission qui leur incombait dans l'Église. La hiérarchie,

4. Érigé au II^e siècle, le diocèse de Lyon eut comme premier évêque St Pothin dont saint Irénée fut le successeur immédiat. Ce diocèse souffrit les persécutions de Marc Aurèle en 177, pendant lesquelles il y eut 48 martyrs dont l'évêque Pothin et sainte Blandine.

5. Voir Danièle HERVIEU-LEGER, « Préface », in Céline BERAUD, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007, p. XI.

6. Voir Daniel MOULINET, « L'engagement des laïcs catholiques au XIX^e siècle », in *Esprit et Vie. Hors-série n° 2*, novembre 2010, (19-36), cité p. 35.

bousculée dans son identité profonde, s'est comme cabrée en durcissant son organisation ecclésiale, la rendant de plus en plus cléricale⁷.

En revanche, le Concile Vatican II, par son renouvellement ecclésiologique, a permis à tous de dépasser partiellement toutes ces tensions et contradictions par la reconnaissance réciproque des acteurs en présence, mais surtout par la mise en rapport des agents pastoraux avec un projet pastoral clair. De plus, à l'issue de leur Assemblée épiscopale tenue à Lourdes en 1973, les évêques de France publièrent un document intitulé : « *Tous responsables dans l'Église* ». S'appuyant sur des expériences antérieures initiées dans divers diocèses, les évêques mettent un accent particulier sur la reconnaissance des charges attribuées à tous les membres de l'Église. Alors, plusieurs évêques procédèrent à certaines expériences de grande envergure avec des laïcs engagés dans leurs diocèses respectifs. À Lyon, Mgr Decourtray donna le ton dès le début des années 1970. Depuis juin 2005, l'expression « laïcs en mission ecclésiale » (*LeME*) est apparue au moment de la réforme des structures de la Conférence des évêques de France. Elle a été choisie comme expression officielle et générique, en vue de remplacer diverses dénominations qui désignaient ces laïcs, hommes et femmes, impliqués dans la pastorale de l'Église locale.

Recrutés pour leurs aptitudes, sur avis des curés de paroisses et de la Commission diocésaine de discernement (CDD), les *LeME* de Lyon reçoivent une formation académique sur une durée de deux ans à l'École Saint-Irénée de Lyon et à l'Institut Pastoral et d'Études Religieuses (IPER) de l'Université Catholique de Lyon (UCLy). De plus, une formation permanente leur est fortement recommandée, accompagnée dans le cadre d'un « Cycle diocésain de formation théologique ».

Envoyés en mission par l'évêque diocésain avec une lettre de mission (dûment signée par lui ou par le Vicaire général modérateur) et un contrat de travail qui respecte plus ou moins les « Accords de

7. Voir Luisa MADALA, « Expérience ecclésiale et réflexion théologique », in *Esprit et Vie. Hors-série* n° 2, p. 6.

Branche »⁸, ces *LeME*, encadrés par le « Conseil des laïcs en mission ecclésiale » (*CLEME*)⁹, travaillent dans les services diocésains (la curie, la formation), dans les paroisses (les coordinations paroissiales, la catéchèse, la pastorale ou l'aumônerie des jeunes), dans la pastorale de santé, la prison, l'enseignement catholique, en collaboration avec les chefs des services particuliers avec qui ils relisent tous les ans leur mission. Ils sont payés par l'Association Diocésaine des Laïcs (*ADL*) selon le mode de travail de chacun et selon qu'ils sont salariés ou bénévoles. Au total 92 *LeME* sont actuellement au service du diocèse de Lyon, dont 12 bénévoles, la plupart étant des femmes (85 %). Dans ce diocèse, un nouveau profil de collaborateur des curés se fait jour, il s'agit du « coordinateur paroissial ».

Le diocèse d'Inongo et les catéchistes-responsables

Situé au cœur de l'Afrique, Inongo est depuis le 10 novembre 1959, par la bulle *Cum parvulum Sinapis Granum*, un diocèse suffragant. Avec une superficie de 100 000 km², ce diocèse comprend 23 paroisses réparties en cinq doyennés. Cette Église d'Inongo est marquée par une expérience caractéristique des laïcs nommés *catéchistes-bakambi* (*catéchistes-responsables*), qui suscite intérêt et admiration¹⁰. Créés et reconnus en 1970 par l'autorité ecclésiale diocésaine d'Inongo pour de réels besoins de cette Église locale et établis ministres laïcs sur base d'une Lettre de mission, ces *catéchistes-bakambi* (*CB*), apportent depuis leur création une grande contribution au processus d'évangélisation de cette Église d'Inongo. Hommes mariés religieusement et bien formés dans les cadres appropriés, ces *CB* se voient confier d'importantes communautés chrétiennes (communautés ecclésiales de base, des sous-paroisses et même des paroisses sans prêtres).

-
8. Les « Accords de Branche », signés entre l'État français et l'Église, donnent des indications claires pour les personnels salariés dans l'Église.
 9. Voir Yves BAUMGARTEN, *Statut du Conseil des Laïcs en Mission Ecclésiale*, Lyon, 2017.
 10. Les *catéchistes-bakambi*, véritables ministres laïcs au service stable et responsables des Communautés chrétiennes à Inongo, sont répartis aujourd'hui en trois catégories dont les *Assistants pastoraux* (*AP*), des *Animateurs pastoraux* (*AP*) et des *Conseillers pastoraux titulaires* (*CP*). Ils exercent toujours leur responsabilité aux côtés des *prêtres-moderateurs*.

Leur charge consiste principalement à administrer ces communautés ecclésiales, à les engager et à les représenter auprès des tiers et des instances étatiques. Ils dirigent des conseils établis, préparent les chrétiens aux sacrements, baptisent in «*articulo mortis*». Ils prient sur les malades et les mourants, assurent la sépulture des défunts, président les Assemblées dominicales en l'absence du prêtre (ADAP), etc. Cette charge place essentiellement ces CB dans un ministère pastoral qui suscite une franche collaboration avec les autres acteurs pastoraux.

Pourtant, la responsabilité pastorale de ces catéchistes ne peut pas être évoquée sans l'intégrer dans l'histoire générale de l'évangélisation de l'Église locale. En effet, ce sont des laïcs qui avaient introduit à Inongo le christianisme avant même l'arrivée des prêtres européens et qui avaient favorisé son développement par leur participation aux côtés des missionnaires¹¹. Cette initiative des *catéchistes-bakambi*, descendants des premiers catéchistes d'Inongo, est le prolongement de l'action missionnaire. Elle est soumise aux questionnements d'hier et d'aujourd'hui : le statut des laïcs missionnés catéchistes, leurs rôles, les réels défis et difficultés relatifs à leur ministère, etc.

Laïcs missionnés à Lyon et catéchistes à Inongo : similitudes et différences

Les similitudes dans la vision ministérielle

En ce moment où des laïcs participent activement aux divers services de l'Église de par leur baptême et leur confirmation, où les gens attendent de nouvelles pistes de collaboration dans la pastorale de ces laïcs engagés avec d'autres acteurs pastoraux, réfléchir sur ces deux pratiques ecclésiales pour en dégager leurs ressemblances et leurs différences, leurs points forts et leurs faiblesses nous paraît d'un grand intérêt. De plus, cela nous aidera certainement à nous enrichir et à parvenir à la maturation de

11. Pour échapper aux violences des agents du Roi Léopold II, des hommes s'étaient réfugiés au poste missionnaire jésuite de Wombali. Instruits dans la foi chrétienne, ces laïcs reviendront en apôtres-catéchistes dans leurs milieux d'origine, pour initier leurs frères à la foi chrétienne.

nouvelles figures ministérielles dans l'Église. La capacité d'adaptation de l'institution catholique de Lyon pourrait constituer une source d'inspiration pour la pratique ministérielle des CB à Inongo qui à son tour inspire ces catéchistes placés en tête des communautés chrétiennes.

De part et d'autre à Lyon ou à Inongo il y a à relever de fortes similitudes. On peut voir une réelle diversification des modes d'implication de ces laïcs dans l'accomplissement de la mission dans ces deux Églises particulières. La part spécifique prise par les nombreux fidèles laïcs dans la vie et la mission de ces Églises particulières est une chance à saisir¹². Une chance à saisir, car il y a la mise en valeur des sacrements de l'initiation : c'est en tant que baptisés que ces fidèles laïcs peuvent désormais prendre des responsabilités dans leur Église et non d'abord pour aider leurs curés ou diacres ; une chance aussi à cause d'une meilleure perception du ministère de communion : il y a un appel urgent à travailler en équipes pastorales, à être en collaboration, même si cela suscite encore peurs et incertitudes, résistance et scepticisme de la part des uns et des autres aussi bien à Lyon qu'à Inongo.

En effet, certains prêtres submergés par cette arrivée massive des laïcs, peinent à définir ce qui leur revient en propre ; ils estiment que leur ministère est devenu quelque peu résiduel, c'est-à-dire un travail qui s'est tout simplement réduit à la célébration des sacrements, le reste des tâches (l'accueil et l'accompagnement des fidèles, la célébration des funérailles, l'aumônerie des jeunes, etc.) étant désormais assuré par des fidèles laïcs. Cette façon de répartir des tâches est susceptible de créer un nouveau déséquilibre dans la vie de la communauté ecclésiale ; mais surtout il comporte un vrai risque de basculer désormais non pas nécessairement dans un cléricalisme, mais plutôt dans un prisme du laïc sur l'Église.

Se sentant ainsi bousculés dans leur statut, on peut facilement apercevoir certains acteurs pastoraux prêtres (surtout la génération des prêtres nés après le concile Vatican II) qui ont tendance à se replier parfois dans des comportements identitaires, protection-

12. Voir Joseph DORE & Maurice VIDAL (dir.), *Des ministres pour l'Église*, Paris, Bayard/Centurion/Fleurus/Mame/Cerf, 2002, p.9-10 ; François MOOG, *La participation des laïcs à la charge pastorale. Une évaluation théologique du canon 517§2*, Paris, DDB, 2010.

nistes ou exhibitionnistes à travers le port manifeste des insignes religieux ostentatoires frisant le traditionalisme.

En outre, à Inongo ou à Lyon, le recrutement, la formation, la nomination et l'envoi en mission de ces laïcs en responsabilité pastorale, reste à peu près la même. Si l'apport des commissions et autres structures ou instances chargées de ces ministères laïcs est nécessaire pour leur mise en œuvre, l'évêque diocésain reste la personne clef dans l'exercice de son épiscopat, sa vigilance ou sa sollicitude paternelle¹³.

D'autre part, il y a à relever des fragilités qui minent ces ministères laïcs. Leur statut ecclésial par exemple pose problème dans le cas de la pénurie de prêtres. S'ils sont *LeME* ou catéchistes-responsables, ils peuvent par conséquent exercer correctement leur tâche même dans les paroisses. En ce sens, lorsqu'il y a pénurie de prêtres, le laïc, les religieux et les religieuses, les auxiliaires de l'apostolat et les vierges consacrées peuvent faire beaucoup de choses dans la vie ecclésiale paroissiale ; cela, en vertu de leur baptême et de leur confirmation et le cas échéant avec un mandat de l'évêque¹⁴. La pénurie sacerdotale ne justifie pas à elle seule la participation des laïcs à l'exercice d'une charge pastorale. Certes ils ne sont en aucun cas des curés. Ils ne les remplacent pas et n'ont pas à en porter le titre ni dans leurs CV ni dans leurs signatures. En outre, ils ne peuvent, pour le moment, poser aucun acte sacramentel.

Une autre fragilité non la moindre à signaler est le vieillissement dans le rang de ces laïcs engagés, la rareté de nouvelles vocations et la baisse sensible de leur nombre¹⁵. Les raisons en sont diverses : le flou dans le profil institutionnel perçu par les laïcs eux-mêmes

13. Lire, à ce propos, Jean-François CHIRON, « Aspects théologiques, point de vue catholique », in Jean-François CHIRON et Anne-Noëlle CLEMENT (dir.), *Les ministères aujourd'hui. Nouveaux contextes, nouveaux débats dans nos Eglises et entre nos Eglises*, Lyon, PROFAC-Théo, 2019, p. 161.

14. Voir François MOOG, *La participation des laïcs à la charge pastorale*, p. 72.

15. Si à Inongo le nombre de 157 catéchistes n'a pas changé depuis 2018, à Lyon les *LeME* ne sont que 92, et ce nombre a tendance à baisser depuis la politique ecclésiale de ce diocèse de procéder chaque année à la baisse de leurs effectifs de 2 ou 3 par an selon Hélène Bonicel, adjointe au Vicaire général modérateur, responsable des *LeME* dans le diocèse de Lyon, interviewée à ce sujet.

dans les responsabilités qui leur sont confiées, la non-reconnaissance du statut correspondant à d'éminents services exercés, l'insuffisance des recrutements dans les couches proprement actives de la population, la formation non adaptée au contexte ecclésial, le paiement non proportionnel à la charge exercée, etc.

Dans la même perspective, notons que la majorité de ces laïcs en responsabilité pastorale à Inongo comme à Lyon est rémunérée ou salariée ; il y a peu de bénévoles parmi ces laïcs missionnés. Au diocèse de Lyon, par exemple, beaucoup voulaient être payés au SMIC et en tenant compte de leurs charges familiales normales. Bertrand de Feydaux, cité par Céline Béraud, disait ceci : « Lorsque vous remplacez un prêtre par un laïc, cela multiplie les charges par trois »¹⁶.

À titre d'exemple, le diocèse de Lyon alloue à ses prêtres une indemnité oscillant entre 790 et 900 € brut mensuels, relativement inférieur à celui des agents pastoraux laïcs qui s'étage entre la moitié du SMIC (+ 769,50 €) et 1 539,42 € brut par mois pour un travail qui s'effectue souvent à temps partiel¹⁷. Il est vrai que ce salaire évolue en fonction de l'indice choisi par tel ou tel autre diocèse de France¹⁸. Du moins, disons qu'au départ le salaire de tous ces LME de France en général avait été calculé sur l'indemnité des prêtres (plus ou moins 800 € brut par mois). Après évaluation, la Conférence épiscopale de France a tenu compte des charges familiales des LME. On a dû procéder partout à l'augmentation de leur masse salariale. Même, là encore, le salaire alloué aux LeME reste assez bas par rapport à un laïc Économe ou Directeur des Ressources Humaines du diocèse qui, lui, est payé à la valeur de ses diplômes. L'Église, étant pauvre et payant ces LeME sur le denier de saint Pierre, ne peut pas majorer trop leur salaire. Elle a décidé de procéder régulièrement à la maîtrise de leur masse salariale.

16. Voir Céline BERAUD, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, p. 133.

17. Lire à ce propos ASSOCIATION DIOCÉSAINE DE LYON, *Statut du personnel salarié, Laïc en mission ecclésiale, non cadre. Dispositions diverses*, Lyon, 12 novembre 2015.

18. Selon la CEF, aucun diocèse de France, au nom de l'équité, n'a le droit d'employer un LeME avec un indice supérieur à 300 ; l'indice de base étant fixé à ± 185. C'est pour que leur masse salariale ne puisse pas exploser et créer ainsi un précédent pour d'autres diocèses.

Dans ce contexte, on ne peut que s'attendre à un faible engagement aussi bien des nouveaux candidats que des anciens LeME.

Enfin, la société dans laquelle vivent aujourd'hui ces catéchistes à Inongo ou LeME à Lyon est actuellement pluraliste à tous égards, un monde multisectoriel, à la croisée de diverses influences. Ainsi donc, l'urgence missionnaire aujourd'hui dans ces deux diocèses ne relève plus seulement des questions d'organisations ministérielles, mais aussi de la prise en compte de ce nouveau paysage diocésain confronté à certains problèmes réels qui aujourd'hui font débat dans la société et l'Église. Ils constituent pour eux des défis et parfois des difficultés réelles face à leur responsabilité. Ce sont, par exemple, des problèmes relatifs à l'écologie, à l'invasion numérique, à la famille, aux abus sexuels, etc. Ces sujets rendent difficile la transmission correcte de la foi¹⁹.

Quelques différences dans l'approche ministérielle

Au-delà des points forts semblables remarqués entre ces deux pratiques ministérielles ecclésiales, il convient de relever quelques divergences.

Ainsi, dans le diocèse de Lyon, tout LeME, sans exception, signe un contrat ou une convention de travail à l'issue de son appel, de sa formation et de sa nomination. Ce contrat peut être à durée déterminée ou indéterminée. Les LeME bénévoles, eux, signent une convention de bénévolat. Néanmoins, ce contrat de travail du LeME dit seulement ce pourquoi on est nommé (le temps de travail, les horaires, la rémunération...), mais pas les objectifs et tâches de la mission qui sont plutôt fixés et précisés dans la Lettre de mission. C'est pourquoi, l'évêque ou le vicaire général modérateur officialise l'envoi par la lettre de mission dûment signée et remise en mains propres au LeME. Au diocèse d'Inongo, c'est cette lettre de mission qui, en même temps, fait office de contrat pour ces CB. C'est pourquoi il est difficile de penser à un mécanisme juridique de renouvellement et de reconversion de ce ministère des CB à la fin de l'exercice. Par conséquent beaucoup de CB deviennent des ministres à vie. De ce point de vue juridique civil, cette pratique ministérielle des CB au diocèse d'Inongo reste encore à un stade embryonnaire par rapport aux LeME à Lyon.

19. Lire Isabelle MOREL, *Transmettre la foi en temps de crise*, Paris, Cerf, 2020.

Signalons aussi que pour les *LeME* en général, il s'agit tout simplement d'une charge ecclésiale ordinaire à durée déterminée, alors que les *CB* exercent un véritable ministère laïc, c'est-à-dire une charge dans la durée²⁰ ; et donc un ministère laïc impliquant non seulement un appel, une formation, une nomination, une lettre de mission, un accompagnement, mais aussi des comptes à rendre régulièrement à l'autorité supérieure qu'est l'évêque ou le curé. Ce sont des responsables laïcs des communautés chrétiennes²¹.

En revanche, être nommé LME ne signifie pas *a priori* assurer la coordination d'une communauté ecclésiale entière, mais avoir la responsabilité d'un secteur donné de la mission de l'Église (jeunesse, aumônerie, catéchèse, pastorale familiale, etc.), même si l'on trouve actuellement à Lyon des *LeME-coordonateurs ou coordinatrices des paroisses*, une charge qui touche de près le pastoral.

Parmi ces laïcs coordinateurs paroissiaux, l'autorité ecclésiale de Lyon souhaite voir certains d'entre eux à la tête des communautés paroissiales qu'ils organisent avec des orientations pastorales claires, tout en étant en lien avec les EAP et surtout en accord avec des prêtres-modérateurs. Nous y reviendrons par la suite.

Dans le diocèse de Lyon, aucune tentative n'est faite afin de donner aux laïcs missionnés une certaine investiture liturgique, célébrée devant toute la communauté chrétienne, comme le souhaitait le Concile Vatican II :

Il est désirable que, là où cela paraît opportun, la mission canonique soit confiée publiquement au cours d'une action liturgique, aux catéchistes qui auront reçu une formation suffisante, afin qu'ils

20. Le mandat des *LeME* est de trois ans, renouvelable deux fois. Celui des *CB* est de trois ans, renouvelable plusieurs fois et ne peut prendre fin que pour des raisons d'âge, de santé, d'obligations familiales, d'éthique, de mauvaise gestion, de tensions insurmontables entre lui et la communauté, etc. (voir Louis BERTSH, *Des laïcs, dirigeants de communauté. Un modèle africain*, Kinshasa, ISSR, 1995, p. 127).

21. Les *CB* engagent leurs communautés et les représentent auprès des tiers et des instances étatiques ; ils dirigent des conseils sous-paroissiaux, préparent aux sacrements d'initiation et de mariage, prêchent, animent les « assemblées dominicales en l'absence du prêtre » (ADAP), distribuent la communion.

soient au service de la foi auprès du peuple avec une plus grande autorité (*Ad Gentes*, 17).

La Commission épiscopale des ministres ordonnés et des laïcs en mission ecclésiale (CeMoLeme) le dit également en ces termes :

La remise de la lettre de mission dans un cadre liturgique aide à façonner la conscience missionnaire de la communauté et à souligner la dimension ecclésiale et spirituelle de la responsabilité confiée aussi bien pour tous les missionnaires que pour quelques missionnés²².

Les autorités ecclésiales de Lyon, comme beaucoup en France, ne sont pas favorables à des célébrations liturgiques pour l'investiture à des ministères baptismaux pour éviter la confusion avec l'ordination. Alors qu'à Inongo les catéchistes sont officiellement installés au cours d'une célébration eucharistique.

De plus, tous ces laïcs *chargés de la pastorale, animateurs de l'apostolat, coordinatrices paroissiales, aumôniers*, etc. sont regroupés au diocèse de Lyon comme partout en France depuis 2005 sous le vocable de Laïcs en mission ecclésiale, *LeME*). Au diocèse d'Inongo, ils sont regroupés en trois ministères laïcs : Assistants pastoraux, Animateurs pastoraux et Conseillers pastoraux. Depuis 2000, ils sont tous désignés *catéchistes-bakambi* ou catéchistes-responsables (*CB*).

On retient aussi que la pénurie des prêtres reste la cause principale de la présence des laïcs missionnés aux diocèses de Lyon et Inongo. Pour le diocèse d'Inongo, deux autres raisons ont aussi joué dans la création et la reconnaissance de ses laïcs catéchistes : la foi aux sacrements de baptême et de confirmation, et l'enracinement de l'Église par ces laïcs connaisseurs du terrain pastoral.

Enfin, la réalité des laïcs missionnés à Lyon est largement ouverte aux femmes alors que le diocèse d'Inongo reste très hésitant à ce propos. La raison de cette hésitation est peut-être à chercher plus dans le fond de l'héritage culturel africain que sur la capacité d'une femme à exercer une telle responsabilité.

22. CEMOLEME, « Les laïcs en mission ecclésiale en France : quelques repères pour aujourd'hui », in *Documentation Catholique*, n° 2462, février 2011, p. 203.

Perspectives d'avenir

Parmi les fidèles laïcs qui ont un grand rôle à jouer dans l'Église, l'on note la présence remarquée des catéchistes, ces laïcs en mission ecclésiale dont le rôle a été très remarqué pendant la première évangélisation. Aujourd'hui encore, ce sont de précieux agents pastoraux et missionnaires. Par eux, l'Église, dont ils sont membres, se rend présente et active dans la vie du monde²³.

En ce sens, l'objectif c'est d'amener les *coordinateurs paroissiaux* à Lyon ou les *catéchistes-bakambi* d'Inongo à exercer un ministère authentique de catéchistes et favoriser leur vraie insertion à la tête de certaines grandes communautés ecclésiales.

Ainsi, depuis un an, le diocèse de Lyon tente une expérience inédite. Une charge pastorale encore *ad experimentum* est confiée à une *LeME*, Mme Elisabeth Bernard. Elle est à la tête de la paroisse de la Brévenne et le père Éric Mouterde est modérateur. Elisabeth Bernard est bien engagée selon le canon 517§2 et l'ordinaire du lieu, Mgr Olivier de Germay, souhaite d'ailleurs approfondir cette situation tant sur le plan canonique que théologique. C'est une responsabilité qui s'apparente fortement avec le ministère des *catéchistes-bakambi*, créé et reconnu au diocèse d'Inongo depuis près de cinquante ans.

En effet, les responsabilités que prennent ces hommes laïcs à Inongo — il s'agit exclusivement d'hommes mariés religieusement et formés — peuvent aller très loin. En effet, dans la plupart des cas, ils sont chargés d'importantes communautés chrétiennes qu'ils administrent et dont ils organisent les activités pastorales aux côtés des curés ou des prêtres-modérateurs, leurs collaborateurs immédiats. Et donc ils ne sont plus de simples catéchistes au sens premier des spécialistes du catéchisme, les chargés de la prière, mais plutôt des responsables de communautés chrétiennes entières.

23. Voir Pape BENOÎT XVI, *Exhortation apostolique post-synodale « Africae Munus » sur l'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la justice et de la paix*, Vatican, Librairie éditrice Vaticane, 2011, n° 128.

En outre, il est vrai que le canon 517§2 en question — auquel se réfèrent actuellement ces dits ministères laïcs dans ces deux diocèses et qui donne à certains la possibilité de participer à l'exercice de la charge pastorale — ne s'applique que dans une situation de besoin ou de nécessité caractérisée par une pénurie de prêtres ; il veut donc y être une réponse²⁴. Mais nous croyons que les causes de leur création à Lyon ou à Inongo sont à chercher plus loin, même au-delà d'un simple manque de prêtres. Pour Jean-François Petit, l'augmentation rapide des laïcs en mission dans nos Églises durant ces dernières décennies n'est pas nécessairement due à la baisse du nombre de prêtres, mais bien à un approfondissement du sens même de la mission²⁵. En ce sens, même avec les nombreux prêtres ordonnés, les laïcs missionnés ou les catéchistes-responsables auront toujours de la place dans la vie et la bonne marche de la mission évangélisatrice des Églises locales. Ils seront surtout d'une importance capitale pour un certain équilibre ministériel dans la mission évangélisatrice.

Dans tous les cas, les charges, aussi bien de ces *catéchistes-responsables* que des *LeME coordinateurs de paroisses*, restent jusqu'ici des charges tout simplement reconnues par l'autorité ecclésiale diocésaine pour les bonnes raisons ecclésiales susmentionnées. L'idéal aujourd'hui est d'en faire des ministères laïcs stables, institués comme le recommande le pape François : « Après avoir examiné tous les aspects, en vertu de l'autorité apostolique, j'institue le ministère laïc de catéchiste »²⁶.

Il s'agit là de raffermir un ministère qui a bien sûr une forte valeur vocationnelle. Il requiert un discernement adéquat de la part de l'autorité ecclésiale ; une responsabilité qui donne à ces laïcs un poids ecclésial en mettant ainsi l'accent sur l'engagement missionnaire typique de chaque baptisé avec une possible fin de mission qui implique toujours une forme de reconversion. Et sans tomber dans aucune expression de cléricatisation. Il n'est non plus hors de question de créer un nouvel *officium* ou un corps de per-

24. Voir Marco MOERSCHBACHER, *Les laïcs dans une Église d'Afrique. L'œuvre du Cardinal Malula (1917-1989)*, Paris, Karthala, 2012, p. 234 ; François MOOG, *La participation des laïcs à la charge pastorale*, p. 73-75.

25. Voir Jean-François PETIT, « Laïcs en mission ecclésiale », p. 927.

26. Pape FRANÇOIS, *Antiquum ministerium*, n° 8.

sonnes parallèles et qui se présenterait essentiellement comme une alternative à la pénurie des prêtres, ni de faire de ces fidèles laïcs en pastorale, des pasteurs ou curés. Il s'agit plutôt d'un ministère laïc qui trouve une justification fondamentale. Mieux, il s'agit de ces laïcs en pastorale qui exercent de grandes responsabilités à la tête de communautés ecclésiales, avec l'appui de l'autorité diocésaine.

Et comme institués, ces laïcs catéchistes seront également appelés à travailler en étroite collaboration avec les curés, les *prêtres-modérateurs* ou les autres agents pastoraux laïcs. Voilà pourquoi, il faudra non seulement préciser leurs tâches pastorales à travers des textes clairs, clarifier leur statut ministériel, bien les former dans des cadres appropriés, mais surtout imprimer en eux une correcte conception de l'Église, comprise comme communion et du ministère comme service. C'est à cette condition que l'Église — quel que soit l'endroit où elle est implantée — peut mener à bien sa mission évangélisatrice.

Toutes ces recommandations visent à établir également un équilibre ecclésial et ministériel envisagé pour toute mission évangélisatrice. En d'autres termes, malgré l'espoir que peut susciter l'ardeur de ces nouveaux ministres laïcs à la tête des communautés chrétiennes à Inongo ou à Lyon, on ne pourra pas concrètement nourrir et développer leur action évangélisatrice si toutes leurs communautés ecclésiales créées ne sont pas réunies autour des sacrements les plus nécessaires à la vie chrétienne, et surtout s'il n'y a pas de communion de tous les acteurs, laïcs et prêtres, hommes et femmes, diacres permanents, religieux et vierges consacrées... C'est là la nécessité d'un équilibre ecclésial et ministériel.

À propos de cet équilibre ministériel, nous en avons souligné la fragilité remarquée entre ces fidèles laïcs engagés hommes ou femmes. Si à Lyon parmi les « laïcs en responsabilité ecclésiale » il y a environ 85 % de femmes, cela n'est pas le cas à Inongo où il y a une quasi-absence des femmes *catéchistes*, responsables des communautés chrétiennes. Il y a sans doute un complexe hérité de la culture ambiante africaine, qui influence également la vie de toute cette Église locale. En effet, selon les us et coutumes d'Afrique en général, comme l'indique bien Agnès Avognon Adjaho, les femmes sont encore, y compris dans l'Église, dans une position

secondaire ; en revanche, insiste-t-elle, « la femme a la clé qui ouvre et ferme les portes de la maison et celle des cœurs »²⁷.

Dans le document final de leur Synode tenu en 2018 sur « les jeunes, la foi et le discernement vocationnel », les évêques affirmaient ceci : « Une Église qui cherche à vivre un style synodal ne pourra pas faire l'économie d'une réflexion sur la condition et sur le rôle des femmes en son sein et, par conséquent, dans la société aussi »²⁸. Le pape François revient sur l'importance de la femme dans l'Église en publiant le 11 janvier 2021, une Lettre apostolique, sous forme de *Motu proprio Spiritus Domini*, dans laquelle il modifie le canon 230 § 1 du Code de droit canonique de 1983. Désormais, tous les baptisés, de sexe masculin ou féminin, peuvent être admis aux ministères institués de lectorat et d'acolytat :

Les laïcs qui ont l'âge et les qualités requises établis par décret de la conférence des évêques, peuvent être admis d'une manière stable par le rite liturgique prescrit aux ministères du lectorat et de l'acolytat ; cependant, cette collation de ministère ne leur confère pas le droit à la subsistance ou à une rémunération de la part de l'Église²⁹.

Alors, la suppression de la restriction aux hommes seulement est là comme une occasion propice offerte à l'autorité ecclésiale de mettre enfin en œuvre tous ces nouveaux ministères laïcs³⁰. Dans cette même perspective, on trouve facilement aujourd'hui dans le diocèse de Lyon des femmes « coordinatrices des paroisses ». Certaines d'entre elles, quand bien même elles ne sont pas encore instituées lectrices ou acolytes, accomplissent actuellement de grandes responsabilités au niveau diocésain. Le cas, par exemple, de Mesdames Marie-Bérénice des Rieux et Chantal Defelix nommées en juin 2018 respectivement coordinatrices paroissiales

27. Voir Agnès AVOGNON ADJAHOU, « Être témoins de Jésus-Christ en Afrique aujourd'hui », in *Documentation Catholique*, 2499, 2012, p. 930-938, cit. p. 938.

28. *Document Catholique*, 2534, 2019, p. 83.

29. Voir Pape FRANÇOIS, *Lettre apostolique sous forme de Motu proprio « Spiritus Domini »*, Vatican, Libreria editrice Vaticana, janvier 2021.

30. Arnaud JOHN-LAMBERT & André HAQUIN, « Lectorat et acolytat pour les femmes. Transformer une évidence en opportunité pour le renouveau de l'Église », in *Nouvelle Revue Théologique*, 143, avril-juin 2021, 2, p. 256-265, cit. p. 264.

pour la paroisse de l'Alliance et la paroisse Notre-Dame de l'espérance de Rillieux ; et Madame Laurence Muller-Hercule en septembre 2018 comme coordinatrice paroissiale pour l'ensemble paroissial Saint-Priest-Mions-Saint Pierre de Chandieu-Toussieu³¹. Nommées par l'évêque avec l'appui d'une lettre de mission, toutes ces coordinatrices paroissiales auront comme mission principale :

Aider le curé dans l'exercice de sa charge pastorale par une participation active à la définition et à la mise en œuvre du projet de la paroisse, à la coordination des différentes équipes en place et à l'accompagnement des personnes qui sont au service de la paroisse. Le coordinateur participera à l'EAP et au besoin animera son travail. Sa place sera marquée dans la vie liturgique de la paroisse ; il veillera à l'organisation des activités et tâches qui permettent un bon fonctionnement de la paroisse, telles que, permanences d'accueil, agenda, gestion des événements, relation avec les services diocésains, avec les autorités administratives et les entreprises extérieures à l'Église³².

Le diocèse de Lyon est allé encore plus loin, avec la nomination d'une femme, Mme Élisabeth Bernard, avons-nous vu, à la tête de la paroisse de la Brévenne selon le canon 517§2. Voilà pourquoi les femmes à Inongo doivent interroger leur conformisme par rapport aux modèles dominants et par rapport à cette culture africaine ambiante afin qu'elles trouvent des mécanismes nécessaires pouvant leur permettre de jouer un rôle beaucoup plus important au sein de leur Église locale et de leur société.

Sachant qu'il est difficile de briser les coutumes traditionnelles d'une société, une façon pour nous de donner actuellement de l'importance au rôle incontournable de la femme dans cette Église locale d'Inongo, c'est de faire de certaines femmes non pas des catéchistes responsables titulaires des communautés chrétiennes, mais plutôt des catéchistes attachées à la responsabilité pastorale directe des curés de paroisses, à la manière de ces femmes *coordonnatrices paroissiales* du diocèse de Lyon ; ou mieux, de favoriser peut-être dans les communautés chrétiennes où les

31. Voir *Revue Église à Lyon. Actualité du Diocèse dans le Rhône et le Roannais* n° 13, juin 2018, p. 23 ; n° 14, septembre-octobre 2018, p. 23.

32. Yves BAUMEGARTEN, « *Les Laïcs en mission ecclésiale dans le diocèse de Lyon : repères diocésains* », Lyon, le 10 novembre 2017, in <http://lyon.catholique.fr/wp-content/uploads/2017/11/II-C-1-LeME-.pdf>, consulté le 19/11/2018.

catéchistes travaillent *in solidum*, une équipe de personnes responsables. Et dans ce cas, les femmes peuvent trouver leur place dans cette organisation particulière.

Une dernière recommandation pour un vécu ministériel décent c'est celle de favoriser le surgissement des petites communautés chrétiennes de base et des communautés équiparées aux paroisses, étant donné que c'est au sein des communautés ecclésiales que ces laïcs missionnés sont appelés désormais à exercer leur tâche ; c'est au sein de ces communautés que les chrétiens vivent leur vie de chaque jour et que se joue l'avenir de l'Église. Aussi le pape François affirme-t-il que la communauté ecclésiale de base est « une des "structures ecclésiales" adaptées à la communication de l'Évangile³³ ».

En effet, le diocèse d'Inongo est composé de cinq doyennés répartis en vingt-trois paroisses et celui de Lyon en dix-neuf doyennés regroupant en leur sein d'immenses paroisses (cent soixante au total) disproportionnées au nombre sensiblement diminué des prêtres. Toutes ces paroisses sont le plus souvent vastes, anonymes, conçues comme des circonscriptions à limites géographiques larges, mais pas nécessairement comme des communautés.

C'est dans ce sens qu'Yves Congar dans *son cheminement en théologie du laïcat et des ministères* affirme que la crise de foi chrétienne que traversent aujourd'hui les communautés de vieille chrétienté est due en partie au fait que l'Église ne fonctionne pas comme communauté organiquement constituée ou comme communauté de salut. En effet, considérer l'Église comme une communauté, c'est souligner le fait qu'elle est l'affaire de tous, qu'elle repose sur le Christ et non sur le prêtre³⁴. Même en l'absence de celui-ci, cette communauté continue à vivre parce que, là où les chrétiens sont rassemblés et prient au nom de Christ, il est au milieu d'eux (cf. Mt 18, 20).

33. Pape FRANÇOIS, *Exhortation apostolique « Evangelii Gaudium »*, Vatican, Librairie éditrice Vaticane, 2013, n° 27.

34. Lire à ce propos Yves CONGAR, *Ministères et communion ecclésiale, (Théologie sans frontières)*, Paris, Cerf, 1971, p. 11.18-19 ; Yves CONGAR, *Écrits réformateurs (Textes en main)*, Paris, Cerf, 1995, p. 131.

Il convient alors d'accorder la priorité actuellement aux communautés à taille humaine pouvant s'inspirer de l'expérience des premières communautés chrétiennes (cf. Ac 2, 42-47); favoriser l'organisation des « petites communautés chrétiennes » ou des « communautés de base », grâce auxquelles l'Évangile peut atteindre les individus, les cultures, les milieux sociaux³⁵; accorder de l'importance à ces CEVB « où chaque chrétien est conscient de son appartenance à la communauté et se sent responsable de celle-ci »³⁶; enfin renforcer cette pastorale des CEVB qui donne un sens authentique au ministère de ces *catéchistes* formés pour être responsables des communautés sans prêtres, éloignées les unes des autres, dans les campagnes.

Enfin l'avenir de ces ministères dans l'Église se jouera également dans le soin à accorder à la collaboration entre le *catéchiste-responsable* et le *prêtre-moderateur*. En effet, si le laïc missionné responsable d'une communauté chrétienne paroissiale, n'est pas de ce point de vue le vicaire d'un curé ou d'un prêtre-moderateur ni son suppléant dans cette communauté, ce fidèle laïc n'est pas non plus, du point de vue canonique, « le pasteur propre », puisqu'il n'est pas le curé de cette communauté. Tous sont pourtant responsables devant l'évêque qui les a nommés à cette délicate tâche. Il s'agit d'une nouvelle articulation des ministères dans l'Église :

On est passé, rappelons-le brièvement, d'une conception du ministère où c'est le prêtre qui est le ministre par excellence, dans sa fonction d'abord eucharistique-sacrificielle, consistant à faire du pain et du vin le corps et le sang du Christ, à un ministère où c'est l'évêque qui est le ministre de référence, dans sa fonction apostolique de présidence à l'annonce de l'Évangile (sa « fonction première », LG 25) et de présidence à la célébration des sacrements et donc de direction des communautés — à moins que ce ne soit l'inverse, de présidence des communautés et donc de la Parole et des sacrements qui la construisent »³⁷.

35. Cf. Pape PAUL VI, *Evangelii Nuntiandi*, Vatican, Librairie éditrice Vaticane, 1975, n° 58.

36. *Actes de la IX^e Assemblée plénière de l'épiscopat du Congo*, Kinshasa, Secrétariat général de l'épiscopat, 1969, p. 31.

37. Jean-François CHIRON, « Aspects théologiques, point de vue catholique », in Jean-François CHIRON & Anne-Noëlle CLEMENT (dir.), *Les ministères aujourd'hui. Nouveaux contextes, nouveaux débats dans nos Églises et entre nos Églises*, Lyon, PROFAC-Théo, 2019, p. 161.

Conclusion

Synthèse des idées clés

L'étude des expériences ministérielles des *LeME-coordonateurs des paroisses* au diocèse de Lyon et des *catéchistes-bakambi* à Inongo nous a permis d'interpréter et de comprendre les nouvelles pratiques ministérielles dans nos Églises locales pour leur redynamisation.

En effet, en ce temps crucial que traverse l'Église, sa responsabilité pastorale et ministérielle est appelée à s'orienter vers l'engagement des fidèles laïcs formés, à l'instar des *catéchistes-bakambi* à Inongo et des *coordonateurs des paroisses* à Lyon. Les difficultés ne manquent pas dans l'exercice de leur ministère étant donné que ces nouveaux acteurs laïcs vivent dans une société pluraliste à tous égards, un monde multisectoriel qui touche et influence bien le visage externe de ces Églises à travers le problème écologique, la crise numérique suscitée par la nouvelle culture mondiale, le problème des abus sexuels sur mineurs et personnes faibles, la crise de la famille entraînée par la Nouvelle éthique mondiale ; tous ces problèmes font débat de société. À l'interne, ces ministères laïcs à Lyon et Inongo font face à leur statut controversé, la formation souvent non adaptée au contexte actuel de grands défis, le statut financier, la communion ecclésiale souvent conflictuelle et enfin ils sont confrontés aux diverses idéologies religieuses, aux doctrines peu orthodoxes.

La revalorisation de ces laïcs missionnés *catéchistes-bakambi* ou *coordonateurs des paroisses*, serait-elle là l'occasion de leur permettre d'être des responsables actifs dans l'élaboration de la mission évangélisatrice de leurs communautés chrétiennes respectives et de favoriser leur survie ?

Tout en suscitant la promotion de ces ministères laïcs atypiques dans ces diocèses de Lyon et d'Inongo, nous avons également, dans cette étude, souhaité, pour un équilibre ministériel, l'implication de tous les acteurs ecclésiaux laïcs dont les femmes, les religieux et religieuses, les auxiliaires de l'apostolat et les vierges consacrées. C'est à cette condition qu'on pourra arriver dans ces Églises locales à des ordres ministériels laïcs authentiquement engagés et incarnés.

Appréciation critique

S'il nous faut donner une petite appréciation critique sur ce qui précède, disons d'abord que l'Église peut et doit aujourd'hui compter sur la participation de ces nouveaux acteurs laïcs spécifiques, à l'instar des *LeME-coordonateurs des paroisses* à Lyon et des *catéchistes-bakambi* à Inongo, pour espérer d'abord conserver en son sein une capacité de mobilisation encore forte, surtout en ce temps de manque des prêtres, de rareté des vocations sacerdotales et même de diminution sensible des chrétiens pratiquants ; mais également pour la survie de toute l'Église et de ses ministères. Mais nous pouvons nous poser la question sur l'avenir de ce ministère des *catéchistes-bakambi* du diocèse d'Inongo ou des *LeME-coordonateurs paroissiaux* du diocèse de Lyon. Il s'avère que ces ministères laïcs se vivent aujourd'hui dans le contexte de défis majeurs et de réelles difficultés comme le manque de ressources humaines et matérielles, les limites du droit canonique, les éventuelles résistances de la Curie romaine, la faible croissance des vocations sacerdotales, le peu d'engouement pour l'exercice d'un ministère laïc, etc.

Pourtant, l'engagement des laïcs missionnés ne doit pas être lié à la question financière, même si le canon 570 stipule que « quand on confie une fonction à quelqu'un, on doit mettre à sa disposition les moyens nécessaires au bon déroulement de son travail ». Certes, la plupart de ces laïcs sont financièrement pris en charge, mais ils ne sont pas payés comme les autres laïcs administrés rémunérés à la valeur de leurs diplômes.

Cette situation décourage de nouveaux laïcs missionnés à s'engager dans cette mission et baisse la motivation des anciens débordés par leurs charges familiales. Or, il n'est pas facile de trouver une solution, étant donné que l'Église rémunère ses agents pastoraux en comptant sur le denier de Saint-Pierre et sa *industria propria*.

En somme, les expériences ministérielles dans les diocèses de Lyon et d'Inongo mettent en valeur le sacerdoce commun et le sacerdoce ministériel, l'unité et la diversité des tâches ministérielles, le caractère irremplaçable du ministère ordonné et la collaboration des fidèles non ordonnés au ministère pastoral. Par ailleurs, il y a

lieu de souligner les limites du droit, spécialement en son canon 517§2, surtout si ces expériences pastorales ne sont pas faites en raison seulement de la pénurie des prêtres. Les pratiques ministérielles des *catéchistes-bakambi* et *LeME-coordonateurs des paroisses* sont une chance pour toute l'Église et il nous faut les promouvoir davantage, mieux les intégrer canoniquement comme des faits ecclésiaux qui entrent ainsi dans un processus de renouveau ecclésial. Ce sont des expériences ministérielles théologiquement et ecclésiologiquement fondées, comme le souligne le pape Jean-Paul II :

Lorsque la nécessité ou l'utilité de l'Église l'exigent, les pasteurs peuvent (...) confier aux fidèles laïcs certains offices et certaines fonctions qui, tout en étant liés à leur propre ministère de pasteurs, n'exigent pas le caractère de l'ordre (...); la fonction exercée en tant que suppléant tire sa légitimité formellement et immédiatement de la délégation officielle reçue des pasteurs³⁸.

Fidèle IKOMBILA MPAMENDE

38. Pape JEAN-PAUL II, *Exhortation apostolique post-synodale « Christifideles laici », sur la vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde*, Kinshasa, Saint Paul Afrique, 1989, n° 23; Lire également les indications du canon 517 § 2 du Code de Droit canonique de 1983.

Ézéchiél, annoncer l'espérance en des temps incertains

Elena Di PEDE

Licenciée en philologie biblique et docteur en théologie de l'Université Catholique de Louvain (UCL), Elena Di Pede est professeure au département de théologie de l'université de Lorraine à Metz. Elle enseigne l'exégèse du Premier Testament, principalement les livres prophétiques et le Pentateuque.

Parmi les livres des prophètes de la Bible, celui qui porte le nom d'Ézéchiél¹ est probablement l'un des plus complexes. Dans un langage difficile et souvent énigmatique quand il n'est pas carrément obscur, tant s'y mêlent des visions à la fois baroques et surréalistes², le prophète cherche à rendre compte

-
1. Dans cette contribution nous distinguons le nom Ézéchiél, qui désigne le personnage du prophète tel qu'il est construit et se donne à lire dans le livre, de l'abréviation courante Éz qui désigne cet écrit. Celui-ci est une construction littéraire et théologique, vraisemblablement très éloignée du prophète historique, dont nous ne savons pas grand-chose.
 2. Ces visions étranges ont eu des conséquences sur la manière de considérer le prophète historique : excentrique, illuminé, voire malade mental. Pour plus de détails et une introduction globale à ce livre passionnant, je me permets de renvoyer à Elena Di PEDE, *Ézéchiél*, Paris, Cerf, 2021. Pour une traduction récente qui peut également être utilisée comme commentaire global, on verra l'excellent Frans DE HAES, *Le Rouleau d'Ézéchiél*, Namur/Paris, Lessius, 2019.

d'un temps particulier qui a bouleversé l'Israël biblique, probablement la période la plus sombre et désespérante de son histoire : la déportation à Babylone.

Pourtant, si cette épreuve est synonyme de mort pour la plupart des contemporains du prophète, tout en Éz concourt à proposer un cheminement qui ose traverser le mal et la mort, de manière lucide, sans en occulter aucun aspect. Empreint d'un pessimisme certain sur l'histoire de son peuple, le prophète témoigne pourtant d'une foi inébranlable au Dieu d'Israël, YHWH, ce Dieu qui anéantit la mort en œuvrant au service de la vie, afin qu'elle s'épanouisse.

Ce message, central chez notre prophète, n'est pas différent de celui des autres prophètes bibliques : si la vie du peuple de l'alliance dépend de YHWH, le seul qui fait vivre ou mourir (Dt 32, 39 ; 1 S 2, 6), elle n'en dépend pas moins aussi des choix de vie ou de mort que le peuple lui-même pose (Dt 30, 15-20 ; Jr 21, 8).

Le long monologue d'Ézéchiél³ propose dès lors aussi une méditation sur la question du mal et des responsabilités face à celui-ci. Les crises que l'on traverse aujourd'hui, individuellement ou collectivement ne sont évidemment pas comparables immédiatement ou en tout point avec ce que le prophète et ses contemporains traversent.

Mais il est possible de lire l'exil et la méditation qu'Ézéchiél propose sur le sujet comme un paradigme permettant de penser au-delà de l'événement historique, aussi dramatique soit-il. Ainsi, encore aujourd'hui Éz n'a rien perdu de son actualité : proposant des pistes pour décoder la réalité, tout en nourrissant l'espérance et l'imagination nécessaires à la création d'un monde renouvelé, il est une véritable source d'inspiration.

3. De bout en bout, le prophète parle à la première personne, sauf en 1, 3, et dans le discours rapporté de 24, 24. Nihan parle à ce propos de « fiction autobiographique », cf. Christophe NIHAN, « Ézéchiél », in Thomas RÖMER, Jean-Daniel MACCHI, Christophe NIHAN (éds), *Introduction à l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, 2009, p. 439-458, cit. p. 439.

L'exil, entre désespoir et possibilité de renouveau

L'exil à Babylone dure environ soixante ans⁴. Il représente la crise la plus importante qu'a traversée le peuple de la Bible, une crise dont l'issue aurait pu être fatale. Mais au cœur même de la mort, l'espérance a retrouvé vigueur, notamment grâce aux prophètes. Ils ont aidé les déportés à surmonter le déchirement et la désolation causés par la perte des fondements de leur identité culturelle et religieuse, tant cette perte remettait en cause les promesses divines : la *terre* de la promesse est dévastée par les armées ennemies, qui ont détruit aussi le *temple* et emmené en exil le *roi* avec une partie de la communauté, désormais dispersée. Surmonter cette crise était donc une question de vie ou de mort⁵. Dans de telles conditions, c'est peu dire que les temps étaient incertains pour les contemporains d'Ézéchiél. La forme complexe, confuse, voire chaotique du livre traduit à sa façon l'état d'esprit des exilés tout en cherchant à comprendre et à donner un sens à l'histoire, en particulier celle de l'alliance apparemment rompue entre Israël et son Dieu.

Exilé parmi les exilés, Ézéchiél décode ce que lui et ses compagnons d'infortune vivent, à la lumière de sa foi profonde au Dieu de la vie et de l'alliance. Pour lui, ce qui arrive est clair : l'exil est à comprendre comme l'application d'une sentence prononcée au terme d'un procès. Rapidement et pour faire simple : fatigué par les multiples trahisons de son peuple, dont l'histoire biblique est

-
4. De 597 avec la première vague de déportation (voir 2 R 24, 8-17) à 538, année de la promulgation de l'édit de Cyrus autorisant le retour des Judéens dans leur pays. Les historiens estiment que les campagnes de Nabuchodonosor au VI^e siècle ont provoqué une perte d'environ deux tiers de la population de Juda.
 5. Cet aspect est évident, mais il en touche un autre, probablement plus essentiel : la mise à l'épreuve radicale de la foi d'Israël en YHWH. Dans la culture de l'époque, en effet, il était naturel que les peuples vaincus se convertissent aux dieux des vainqueurs qui, se battant aux côtés de leurs fidèles, les menaient à la victoire en battant les dieux du peuple adverse. Les dieux des vainqueurs étaient donc plus forts et plus efficaces. Leur adoption par les perdants allait donc de soi. Or face aux Chaldéens et à leurs dieux, YHWH semble n'avoir pas pu protéger les siens qui ont dès lors été déportés (Lm 3, 42). Pourquoi donc avoir encore foi en lui ? La réponse à cette question est vitale et les auteurs bibliques s'y emploient.

pleine depuis la sortie d'Égypte, YHWH — qui ne peut se résoudre à la rupture avec son partenaire — lui intente un procès auquel les prophètes donnent voix⁶. Pendant longtemps, YHWH utilise la menace, dans l'espoir que le peuple revienne à lui et évite ainsi le pire. Mais celui-ci refuse d'écouter (cf. Jr 7, 13 ; 35, 14 ; Éz 3, 7). L'exil est l'aboutissement de cet entêtement. En ce sens, la punition peut être lue — ce que fait Ézéchiél — comme un moment très douloureux, mais non moins indispensable et finalement bénéfique. C'est pourquoi sa simple présence au milieu d'eux est déjà un message d'espoir : même s'il n'est pas écouté, il est parmi eux (2, 5,7) comme un signe de la présence de YHWH lui-même, qui ne se résigne pas à voir échouer son projet de vie en alliance.

Au milieu des exilés, le premier rôle d'Ézéchiél est d'être un guetteur qui démasque et dénonce le péché, collectif ou individuel (3, 16-21 ; 18, 4-20). Ainsi, dans un premier temps sa parole se fait accusatrice. Elle n'en demeure pas moins le signe que YHWH continue de s'intéresser aux siens : pour eux, c'est la possibilité de sortir du malheur dans lequel ils sont plongés à condition qu'ils la saisissent et qu'ils fassent qu'elle devienne réalité. Mais pour cela, dans un premier temps, le peuple doit accepter la sentence et comprendre les raisons du drame, dont la chute de Jérusalem est le point d'orgue (Éz 24, 26-27 et 33, 21-22). Ainsi Ézéchiél rappelle les causes du jugement et de la sentence, de manière on ne peut plus lucide, sans indulgence ni apitoiement. Son but n'est évidemment pas d'accabler ses contemporains. On pourrait même dire que son souci est plutôt pédagogique⁷ : il tente d'amener les déportés à voir et à comprendre les choses du point de vue de leur partenaire d'alliance, YHWH.

6. Ce langage très juridique ne doit pas surprendre puisque l'alliance est conçue comme un contrat avec des droits et des devoirs. Je renvoie sur ce point à Elena DI PEDE, *L'alliance chez les prophètes* (Cahiers Évangile, 172), Paris, Cerf, 2015, en particulier p. 30-32.

7. Cela se joue différemment pour les destinataires de la parole du prophète, ses contemporains exilés, et les destinataires du livre dont la position distanciée est en surplomb par rapport à ce qui arrive à Ézéchiél et ses contemporains. Les premiers peuvent continuer à entendre ces mots comme une suite de reproches tandis que lecteurs et lectrices sont amenés à juger leur comportement « avec les yeux » de YHWH.

Les causes du drame : idolâtrie et injustice

Le « péché » fondamental de l'Israël biblique c'est son attrait pour ce qui n'est pas ou pour ce qui lui semble mieux ailleurs. C'est l'idolâtrie, tant dans sa forme politique — vouloir ressembler aux autres nations (Éz 20, 32, cf. 1 S 8, 20), y compris en se tournant vers elles pour trouver le salut — que dans sa forme religieuse consistant à se tourner vers d'autres dieux⁸.

Cette attitude est un refus à peine voilé de YHWH et du partenariat de vie avec lui, l'alliance, qu'Israël a pourtant accepté librement après la sortie d'Égypte (cf. Ex 24, 3,7) et une fois installé dans la Terre promise (Jos 24)⁹. Ézéchiél pose le triste constat de la mise en échec de la parole et de l'action divines dans l'histoire d'Israël (5, 6).

Ce refus, selon notre prophète, est inné, car il remonte bien avant la libération de l'esclavage : en Égypte, c'est-à-dire avant même la naissance d'Israël comme peuple, les Hébreux ont déjà montré des signes évidents de leur fascination pour l'Égypte et donc d'une complicité certaine — bien que probablement involontaire — avec un système mortifère. Pour Ézéchiél, cela explique le choix répété que le peuple de l'alliance fait de l'esclavage plutôt que de la liberté à laquelle pourtant il est appelé pour vivre. Bref, Israël est devenu Pharaon de lui-même.

Le chapitre 20 d'Éz, qui retrace l'ensemble de l'histoire du peuple dans une vaste fresque réaliste, est très éloquent à ce propos : de génération en génération, les habitants du pays de Juda et de sa

8. Le terme par lequel Ézéchiél désigne habituellement les idoles (*gilloûl*) est très péjoratif : il dérive du verbe *gll*, « rouler », dont vient aussi le terme *gél*, « crotte, étron, excrément » (4, 12,15). Lorsque Ézéchiél est invité à cuire sa maigre nourriture sur des « étrons d'excréments humains » (4, 12), le lecteur comprend bien la réticence du prophète. C'est dégoûtant, mais c'est aussi une question de pureté rituelle. En réalité, cet ordre peut être compris comme un clin d'œil ironique adressé au lecteur : les idoles sont matière fécale ; elles rendent esclaves et conduisent à l'exil. Ce sont elles qu'il faut brûler pour s'en libérer et vivre.

9. Voir Elena DI PEDE, *L'alliance chez les prophètes* (n. 8), p. 36-38.

capitale, Jérusalem, se tournent vers les idoles : comme leurs pères, ils « prostituent » leurs cœurs et leurs yeux et imitent leurs « horreurs » (cf. v. 4.16) jusqu'à la perversion suprême : le sacrifice des fils (v. 30-31). Ainsi, choisissant d'autres dieux que YHWH, Israël rejette ce qui est au cœur de la Loi de l'alliance, à savoir le refus radical de toute idolâtrie (Ex 20, 3-7//Dt 5, 7-11) et l'interdit du meurtre (Ex 20, 13//Dt 5, 17).

La présence de ces deux interdits dans le Décalogue souligne à quel point idolâtrie et injustice sont intimement liées et explique pourquoi les prophètes se rangent aux côtés de YHWH et se battent inlassablement avec lui pour les éradiquer. Car idolâtrie et injustice entravent au plus haut point le vivre ensemble : l'idolâtrie, qui affecte en premier lieu le rapport à YHWH, a aussi des conséquences sociales visibles, dont la plus grave est le sacrifice des fils et des filles qu'Ézéchiël et Jérémie dénoncent (Éz 16, 20 ; Jr 7, 31 ; 32, 35) ; quant à l'injustice, qui concerne d'abord les autres humains, elle est une trahison de YHWH et de l'alliance dans la mesure où le Dieu de l'exode se tient clairement à côté des faibles et des opprimés.

Loin d'entendre cela (de s'en souvenir ?), les Judéens restés au pays n'entendent pas le signal fort, la sonnette d'alarme que représente la première vague d'exil. Ils ne perçoivent pas l'ampleur du drame et l'urgence du nécessaire changement. Remplis de certitudes, ils font comme si l'exil ne les concernait pas, convaincus qu'ils représentent la souche du nouvel Israël (33, 24-29). Dès lors, pourquoi changer ? Quant aux déportés, ils se considèrent déjà comme morts (voir 37, 11). Dans ces conditions, est-il encore possible d'espérer ?

Au cœur de l'épreuve : résistance et résilience

Malgré sa lecture pessimiste de l'histoire d'Israël, la réponse d'Ézéchiël à la question de savoir si l'espérance est encore possible est assurément positive. Il y a cependant une condition : écouter YHWH et ne plus profaner son nom (20, 39). Cette attitude permettra à YHWH d'agir encore, et cette fois, dans un sens positif, au cœur même de la crise. Mais pour l'heure, plongés dans leur

drame, les exilés ne semblent pas pouvoir imaginer qu'un avenir soit encore possible. L'image initiale du livre, un ciel fermé — qui pourtant s'ouvre pour Ézéchiél (1, 1) — est très éloquente à ce propos : la plupart des déportés se laissent enfermer dans un horizon bouché par leur position prostrée, ils restent coincés dans le désespoir, et sont tout prêts à se fondre et à disparaître dans la nouvelle réalité culturelle et religieuse que représente le pays de leur exil.

Au milieu d'eux, pourtant, il est un homme, un fils d'humain comme eux, pour qui les cieux s'ouvrent pour lui permettre de voir au-delà de la tragédie (grâce aux visions divines dont il est bénéficiaire, 1, 1) et d'entendre une voix : celle de la gloire de YHWH qui accompagne les exilés dans leur épreuve. C'est cette voix qui, du plus profond de la nuit noire, s'adresse au prophète et l'invite à se relever et à se tenir debout (2, 1 ; 3, 22).

Cette position, celle qui caractérise au mieux l'humain, va permettre à Ézéchiél d'entendre, d'observer, de comprendre ce qui se passe. Se lever au cœur du drame, c'est l'indispensable premier mouvement à accomplir pour être à même de regarder lucidement la réalité en face, c'est la position permettant de ne pas se laisser écraser par ce qui se passe : ni par la voix divine qui s'adresse à lui, ni par les circonstances qui l'ont conduit en exil, ni par cette « engeance de rebelles » — ses contemporains — à laquelle il va devoir aussi faire face pour mener à bien sa mission et qui refusera vraisemblablement de l'écouter (2, 3-7).

En réalité, se mettre debout et le rester est un premier acte de résistance face au mal ambiant. En cela, Ézéchiél est assurément « fils d'humain », selon le titre qu'il reçoit le plus souvent dans le livre¹⁰. Il devient véritablement un modèle de ce que le peuple de l'alliance devrait être, et plus globalement d'une attitude humaine accomplie. Se tenir debout en toute circonstance, même la plus

10. Cette expression qualifie Ézéchiél plus de quatre-vingt-dix fois. Il est le seul personnage à recevoir ce titre de « fils d'Adam — humain » dans tout l'Ancien Testament (à l'exception de Daniel qui est appelé ainsi une fois en Dn 8,17, probablement pour le rapprocher d'Ézéchiél). Ce titre le désigne comme humain véritable, selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire celui qui accueille positivement la parole divine en s'y associant au point de la faire sienne et de contribuer ainsi à l'avènement d'un monde selon le cœur de Dieu.

dramatique, est en effet le signe effectif du refus de se laisser écraser par le mal et la mort. Bref, de choisir la vie malgré tout.

Le prophète sait qu'il n'est pas seul dans cette épreuve : YHWH lui-même est à ses côtés, qui l'invite à se lever et lui montre les travers de ses contemporains (cf. chap. 8), à la fois pour qu'il comprenne l'ampleur du mal et pour qu'il le dénonce à son tour. Une telle attitude n'a rien de simple, mais être debout semble être, dans Éz, le signe essentiel de la qualité qu'un véritable partenaire de YHWH doit avoir.

En l'assumant, Ézéchiél signifie qu'il est pleinement sujet, et de ce fait, qu'il a la capacité de résister, de prendre distance et ainsi de répondre positivement à la mission qui lui est confiée. Cela lui permet aussi d'assumer la responsabilité qui lui incombe en tant qu'humain, de prendre part librement à la réalisation du projet divin de vie épanouie et pacifiée pour tous, d'une véritable vie en alliance. Acceptant cette mission et cette responsabilité, le fils d'humain-prophète Ézéchiél est un véritable modèle pour ses contemporains et, derrière ceux-ci, pour les lecteurs et les lectrices du livre.

Pour un homme — une femme — debout, donc, les événements peuvent prendre du sens et il devient possible d'aller au-delà des apparences. Alors Ézéchiél comprend la vision qu'il a eue quand il a vu YHWH quitter le temple de Jérusalem, permettant par le fait même qu'il soit détruit : s'il a déserté Jérusalem, ce n'est pas qu'il est un dieu faible¹¹.

Au contraire. C'est parce qu'il en a eu assez des turpitudes qui y étaient commises, préférant s'exiler volontairement avec les déportés et accompagner dans cette épreuve ceux qu'il se refuse à abandonner.

11. Voir n. 5. De plus, dans la culture du Proche-Orient ancien, lorsqu'une divinité quitte son lieu de résidence (temple ou statue) c'est qu'elle en a été chassée par des divinités plus fortes qu'elle. Éz retourne de manière originale cette idée commune pour en faire une raison d'espérer.

Le but ultime : connaître YHWH et vivre l'alliance

Ézéchiél a une foi inébranlable en YHWH qui agit dans l'histoire. On l'aura compris, telle une médaille, son action présente deux faces. L'une vise à rétablir l'alliance au moyen du jugement du peuple. Elle a une apparence négative, essentiellement parce que, du côté du peuple, l'histoire est une faillite. L'autre face apparaît immédiatement comme positive, car elle annonce le salut et crée les conditions pour qu'il advienne.

Chacune de ces deux faces illustre à sa manière un même trait caractéristique de YHWH : sa fidélité et sa bienveillance envers cet allié qu'il refuse d'abandonner, quoi qu'il lui en coûte. Le prophète révèle ainsi que l'histoire est le lieu par excellence de l'action divine, lieu où se révèlent sa maîtrise et sa volonté de vie, lieu où il se fait connaître à la fois de son allié et des nations, comme il l'a fait lors de la libération d'Égypte (cf. Ex 14)¹². C'est donc à son action que YHWH se reconnaît, c'est elle qui le révèle à tous, à Israël comme aux nations.

À côté de sa maîtrise de l'histoire, les deux aspects de l'action de YHWH révèlent aussi sa justice. Si Israël persiste dans ses abominations maintes fois dénoncées, il sera jugé sans favoritisme et dûment puni. L'étape est indispensable pour pouvoir reconstruire une véritable relation d'alliance sur de nouvelles bases et cela aboutit, en Éz, dans la vision du temple renouvelé (40-48), où YHWH (re) vient demeurer avec son peuple (48, 35).

En Éz, le moment de bascule où, d'accusatrice qu'elle était, la parole devient source d'espérance, c'est la chute de Jérusalem. Cet événement, en effet, constitue une sorte d'électrochoc dont le but est de faire prendre conscience de l'injustice et des abominations commises à ceux qui n'en auraient pas encore compris l'ampleur.

12. L'expression «(re) connaître que je suis YHWH», est massivement présente entre 5, 13 et 39, 28 (environ soixante-dix fois). Elle indique le but de la mission et de la proclamation prophétiques : avertir de l'action divine et la révéler, dans un contexte d'annonce de punition (voir par ex. 5, 13 ; 6, 7ss. ; 11, 10...) ou de restauration (16, 62 ; 20, 42, 44...).

Ainsi, ce point d'orgue dramatique est un message tant pour les déportés que pour ceux qui sont restés au pays : les premiers doivent arrêter de se morfondre et sortir de leur torpeur ; les seconds doivent prendre conscience de ce que le jugement et la sentence qui en découle les concernent également.

Lorsque chacun, individuellement et collectivement, sans complaisance ni résignation, aura ouvert les yeux en vérité sur les raisons du mal et aura assumé ses responsabilités, alors et alors seulement un nouvel horizon d'espérance pourra s'ouvrir pour tous — et pas seulement pour le prophète qui, dès le début du livre, voit les cieux s'ouvrir. Ézéchiél peut ainsi annoncer le versant positif et inattendu de l'action de YHWH qui confirme ainsi sa volonté de vie (cf. 33, 11).

Le fait que cette annonce s'inscrit dans le cadre liturgique particulier de l'année jubilaire¹³ le souligne : en effet, cette année est, par excellence, celle de la solidarité et du pardon. Elle permet donc de reconstruire à neuf sur une page redevenue blanche, de tout recommencer sur de nouvelles bases. En inscrivant son action dans ce temps particulier, selon Éz, YHWH « efface l'ardoise » de son peuple.

Pour y arriver, cependant — insiste Éz —, la véritable connaissance de YHWH est indispensable, car elle permet de repousser « naturellement » tout ce qui enferme et rend esclaves. Cette connaissance n'est pas d'ordre intellectuel, bien évidemment. Elle se fonde sur l'observation de l'action divine, qui est juste et favorise la vie. C'est donc une connaissance qui naît de l'expérience de l'autre, de sa fréquentation intime, à l'image de celle que le prophète entretient avec son dieu. Cette connaissance du cœur¹⁴ permet au partenaire humain de l'alliance de s'accomplir pleinement en humanité — à l'image du prophète fils d'humain — et devenir ainsi pour YHWH un véritable partenaire d'alliance.

13. Cette année, la 50^e d'un cycle dit « jubilaire », prévoit l'effacement de toutes les dettes (voir Lv 25, 8,10, mais aussi les v. 13-19.23-28).

14. Dans l'imaginaire biblique le cœur est le siège de la réflexion et de la décision, et c'est donc cet organe qui oriente la volonté et l'action.

Pour conclure : envers et contre tout

Au début du livre, un vent de tempête frappe Jérusalem et le pays de Juda. Il vient du Nord et amène le jugement dont la sentence est l'exil en terre de Chaldée¹⁵. Mais ce vent est aussi celui de la parole de YHWH et de sa présence auprès des exilés. Son jugement est devenu indispensable en raison des agissements injustes et de l'idolâtrie du peuple de l'alliance, qui s'est ainsi réduit lui-même en esclavage. Prolongeant son action libératrice de l'exode d'Égypte, YHWH se bat contre cette idolâtrie qui mène à la mort. Mais vaincre l'idolâtrie n'est ni mécanique ni facile, tant le peuple s'y est enfoncé.

La relecture qu'Éz propose de l'histoire de son temps cherche à donner un sens à la crise que ses contemporains traversent. Sa parole éclaire de façon originale le tragique de l'histoire au cœur de laquelle il discerne la trace de Dieu qui œuvre à la victoire de la vie. Lecteurs et lectrices du livre sont ainsi amenés à faire l'expérience de la nécessité de donner du sens aux événements, surtout quand ils sont tragiques. Mais pour cela il est indispensable de dépasser les apparences, de les questionner en profondeur en prenant au sérieux les difficultés et en affrontant debout les obstacles, à l'instar du prophète. Pour ce faire, ce dernier raconte l'action divine, souvent imprévue. Il critique aussi les évidences de la foi de ses contemporains, dans le but de la réajuster encore et toujours aux circonstances nouvelles, sans dogmatisme ni fatalisme.

Au-delà de la gravité de la crise qu'il évoque, le livre d'Éz est une invitation à espérer lancée à ses lecteurs qui, soutenus par cette espérance, pourront collaborer activement avec YHWH, comme le prophète, à la réalisation d'un avenir meilleur et d'un espace de vie totalement transformé. Tel est l'espoir tenace de YHWH, ce Dieu fidèle envers et contre tout, qui ne peut se résoudre à ne pas faire miséricorde. Telle est l'espérance dont Ézéchiél est témoin : YHWH ne renonce pas à l'alliance et vient habiter avec les siens (48, 35).

Elena DI PEDE

15. Les habitants de Juda voient arriver chez eux les Chaldéens (ou Babyloniens) par le Nord. Métaphoriquement, ce vent fait donc référence à eux.

À temps et à contretemps

Aux périphéries de la violence terroriste

Ignatius INIPU

Originaire du Ghana, Ignatius Inupu est Missionnaire d'Afrique. Il a travaillé au Burkina Faso et au Niger. Il a été responsable de la commission du dialogue interreligieux, enseignant à MIL (Missionary Institute London) et au Centre de Formation Missionnaire Abidjan (maintenant ICMA). Il fut provincial de l'Afrique de l'Ouest, puis assistant du général.

Les attaques terroristes visant les membres de l'Église en Afrique constituent un défi pour sa mission évangélisatrice sur le continent. C'est un dur coup de frein pour le personnel de l'Église dans son zèle apostolique. On a l'impression que les efforts missionnaires du passé n'ont pas servi à grand-chose. La pratique missionnaire basée sur les relations interpersonnelles et sociales (amitié, proximité, fraternité, service des pauvres), connues comme apostolat de la natte ou pastorale du thé, est mise à mal.

Auparavant, l'Église bénéficiait d'une grande tolérance et d'un grand respect en raison de ses œuvres de développement. Maintenant la qualité des relations avec son environnement socio-humain semble avoir pris un mauvais coup. En ce sens, les attaques terroristes constituent un message à décrypter pour mieux ajuster la pratique missionnaire à la donne actuelle du milieu. La mission se vit en contexte et celui-ci influence le style,

les méthodes, l'approche et les modalités. Que faut-il faire dans pareille situation ? La fécondité de la mission dépendra de l'agir pastoral qui en découlera. En se laissant guider par l'Esprit Saint, ce travail se réalisera dans la foi.

La violence terroriste

L'avalanche des crises qui déferlent sur l'Afrique contemporaine ne laisse pas le continent indemne, qu'il s'agisse de la crise climatique provoquant l'insécurité alimentaire, ou la pandémie de la Covid-19 produisant l'insécurité sanitaire, ou bien le terrorisme laissant derrière lui l'insécurité sociale, économique et politique... L'Afrique traverse une situation d'incertitude d'une grande ampleur. Les linéamenta du deuxième Synode pour l'Afrique parlaient déjà, en 2006 de « nombreuses situations inquiétantes » qui laissent présager « un avenir incertain »¹.

La mission en Afrique passe par une zone de turbulence, caractérisée par des violences terroristes. Le terrorisme le plus redoutable pour la mission aujourd'hui est celui qui se réclame d'origine religieuse, surtout les salafistes-djihadistes, et qui vise l'Église dans ses membres, ses œuvres et ses biens. Les religions sont devenues source d'instabilité.

À la fin des années 1990, l'État de Zamfara, au nord Nigeria décida l'application de la charia islamique. Il fut suivi par onze autres États du nord Nigéria². Tous les arguments basés sur les Droits humains et la Constitution de l'État fédéral du Nigeria n'ont pas suffi pour les dissuader. À partir de 2012, on a vu déferler sur le Sahel des mouvements de tendance salafiste qui veulent imposer un État islamique à la région septentrionale du Mali. Les villes comme Kidal, Tombouctou, Gao, Ménaka sont occupées par les islamistes qui font la loi : lapidation pour fornication ou adultère, amputation pour vol, des églises sont saccagées, des biens de la communauté chrétienne sont détruits, y

1. *Lineamenta du Deuxième Synode pour l'Afrique*, n° 8.

2. Il s'agit des États de Sokoto, Niger, Bauchi, Gombe, Jigawa, Borno, Katsina, Yobe, Kebbi, Kano et Kaduna.

compris des écoles et centres de santé qui servent la population locale tous azimuts.

Il a fallu l'opération Serval pour endiguer l'avancée rapide et précipitée de cette vague infernale qui dévalait sur le Mali. Pour le moment, l'opération Barkhane et la MINUSMA essaient de contenir cette folie ravageuse. Mais pour combien de temps encore ? L'impact de ce mouvement reste tenace. Il a fini par toucher le Niger et le Burkina Faso. Demeurant vivaces dans cette région des trois frontières, les secousses se sont fait ressentir jusqu'à la côte par des attentats à Grand-Bassam en République ivoirienne.

À cela s'ajoute l'emprise de Boko Haram qui a pris en otage la région des quatre frontières du Nigeria, Cameroun, Tchad et Niger. Il fait la loi dans cette région depuis 2009. Depuis sa naissance en 1995, il s'est métamorphosé d'un groupe de revendication locale en groupe de terrorisme international. Il est actuellement soupçonné d'avoir des liens avec les groupes islamistes au nord Mali et en Somalie ainsi qu'avec l'État islamique dont il prétend être la province ouest-africaine.

En Afrique de l'Est, al-Shabab règne en maître absolu en Somalie et se fait sentir au Kenya et en Tanzanie. De l'Ouganda, l'ADF (les Forces démocratiques alliées) a pénétré la République Démocratique du Congo (RDC) pour s'installer dans la zone de Béné-Butembo. À cela s'ajoutent les agissements de la Seleka (groupe armé musulman) et les groupes anti-balaka (milice d'auto-défense) en République Centrafricaine depuis mars 2013. Avec les insurgés d'al-Shabab et d'Ansaru al-Sunnah dans la région de Cabo Delgado, le Mozambique est en passe d'oublier sa cohabitation pacifique en matière de religion.

L'Afrique est traversée de l'Ouest à l'Est et de Nord-Est vers le Sud par des groupes et groupuscules terroristes, auteurs d'actes de violence qui inquiètent tout le monde, sèment le soupçon, la panique, la peur et finissent par tétaniser les populations locales.

L'insécurité engendre l'incertitude

Depuis le début du siècle, l'Afrique est donc secouée par des mouvements radicaux qui se réclament de différentes religions et qui cherchent à imposer aux populations locales leur manière de pratiquer la religion. La faillite des États modernes a érodé leur autorité, de sorte qu'ils ne peuvent plus assurer la fourniture des services de première nécessité, tels que la santé, l'éducation, l'emploi, les services sociaux (provoquant ainsi chômage, pauvreté croissante, etc.). Ils ont fait les lits du terrorisme.

L'échec des États postcoloniaux à construire des États-nations, l'instabilité politique, les différentes crises économiques, sociales (corruption, conflits...) ont facilité leur emprise sur le continent. En quête de légitimité, la gestion catastrophique et ambiguë de la laïcité par l'élite politique du continent a permis l'enracinement des extrémismes religieux. Les transitions politico-démocratiques des années quatre-vingt-dix ont été des facteurs favorables pour leur prise en otage de la population locale. Le paradoxe est qu'ils profitent de l'établissement des États de droit pour imposer leurs règles de jeu, qui ne respectent en rien les droits humains, surtout pas la liberté de conscience et de religion.

Il s'en est suivi des violences sectaires qui ont provoqué non seulement les déplacements de populations, mais aussi la perte de vies humaines, engendrant aussi des vengeances aveugles de part et d'autre ! Beaucoup de questions se posent dans cette situation de fait : est-ce que tous les musulmans veulent une telle application de la loi islamique ? Cette loi est-elle vraiment la solution à la mal-gouvernance des pays de nos jours ? Quelles sont les mesures mises en place pour protéger les non-musulmans ?

Les gouvernements de ces différents pays, en collaboration avec les organisations régionales, continentales et internationales, ont traité ces actes terroristes comme un problème sécuritaire et se sont lancé avec des moyens militaires — force contre force — et cela a aggravé la situation, d'autant plus que l'inefficacité des

forces de défense et de sécurité a provoqué l'émergence, dans certaines régions, de groupes de milices d'auto-défense.

Par conséquent, la situation n'est pas seulement confuse, mais compliquée. Les guerres contre le terrorisme ont provoqué des pertes en vies humaines, la pauvreté galopante, le déplacement des populations avec leur cohorte de déracinement, le manque ou la perturbation de la scolarisation des enfants et des jeunes... et surtout l'insécurité. Suite à l'installation des camps de déplacés internes dans des régions considérées relativement sécurisées, une crise humanitaire énorme et difficile à gérer est survenue.

Dans une telle situation, il y a lieu de se poser plusieurs questions : comment se fait-il que l'Afrique à elle seule rassemble en son sein autant de situations de détresse ? Comment a-t-elle autant de possibilités d'attraction de crises et de malheurs ? L'Afrique est-elle la patrie de l'insécurité et, par ricochet, de l'incertitude grandissante ? Ces questions montrent la nécessité de s'interroger sur la mission de l'Église face à ce phénomène d'incertitude.

Un esprit prophétique d'alliance

Le propos d'un jeune missionnaire de trente ans qui a tout perdu dans une attaque terroriste, mais qui a eu la vie sauve grâce à très peu de choses, exprime bien le sentiment de beaucoup de missionnaires :

Nous sommes parfois dans des zones d'insécurité, de menaces terroristes et de troubles politiques. Il faut tenir compte que ces défis sont parfois intenable et insupportable. Pourtant, il faut garder un esprit prophétique, surtout dans des moments d'insécurité, d'incertitude et de confusion.

Portée par cet esprit prophétique, l'Église est capable d'envisager sa mission comme une alliance du Dieu de Jésus Christ avec un peuple particulier. En janvier 1995, après les assassinats de plusieurs membres de l'Église en Algérie pendant la période appelée aujourd'hui la décennie noire, le dilemme était de retirer ou non le personnel de l'Église d'Algérie.

Dans ce contexte, Mgr Pierre Claverie a évoqué la mission comme alliance pour signifier que, dans une situation de crises, l'Église n'est pas une organisation non-gouvernementale ou humanitaire pour plier bagage et partir ; elle doit rester fidèle au peuple.

L'Évangile qu'elle annonce l'y oblige ! Sa fidélité s'enracine dans celle de Dieu pour son peuple. Il est à rappeler qu'il existe en Afrique plusieurs types d'alliances qui, afin d'assurer leur pérennité, sont scellées soit par le mariage, soit par le sang soit par la salive, etc.

Dans la Bible, l'Ancienne Alliance est scellée par la loi donnée à Moïse et représentée par les dix commandements (décalogue), ensuite, est venue la nouvelle alliance par l'amour de Dieu révélé en Jésus-Christ et symbolisé par la charte du Royaume de Dieu, les béatitudes.

Ces béatitudes constituent une approche radicale qui fait sortir de l'engrenage et de la logique de la vengeance. Il s'agit de voir les choses à la manière de Dieu, dans la perspective de son Royaume. Jésus est le médiateur d'une nouvelle alliance (cf. He 8, 6). Il ne s'agit pas d'un simple dépassement, mais plutôt d'un accomplissement (cf. Mt 5, 17//Rm 13, 10). Jésus Christ n'a pas seulement initié une nouvelle alliance il a établi une alliance perpétuelle. Elle est scellée dans le mystère de sa passion, mort et résurrection, qui manifeste la fidélité de l'amour de Dieu.

Quand Dieu visite son peuple, il y fait sa demeure pour toujours ; Dieu n'abandonne jamais son peuple. La présence de l'Église dans les situations de détresse et de souffrance humaine affirme son rôle de prophète et de sentinelle de la présence irrévocable de Dieu à son peuple³. Le missionnaire est au service de cette alliance. Alors quel sens donner à la présence des chrétiens dans de pareilles situations ?

3. Pape BENOÎT XVI, *Africae Munus*, n° 30.

L'amour de l'ennemi et du persécuteur

Cette présence en tant que témoignage chrétien authentique est un défi pour l'entourage et peut attirer ou provoquer de l'agressivité. D'où la velléité des terroristes d'éliminer toute présence chrétienne afin d'instaurer un État islamique. Certes, le Christ n'a jamais promis à ses disciples qu'ils seront aimés de tous, qu'ils n'auront pas d'ennemis, de persécuteurs ; il leur a plutôt indiqué l'esprit dans lequel ils doivent vivre les situations de persécution :

Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux (Mt 5, 43-48).

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous diffament... et vous serez fils du Très-Haut (Lc 6, 27-36).

Les chrétiens, fidèles à la mission que le Christ leur a confiée, seront persécutés (Jn 15, 18-21). En fait, pour le disciple du Christ les persécutions seront comme la cerise sur le gâteau (Mc 10, 31). La radicalité de l'amour de l'ennemi est constitutive de l'esprit prophétique chrétien. Face à l'adversité et l'animosité, le chrétien cherchera à « vaincre le mal par le bien » (Rm 12, 14-21). Car malgré l'irrationalité des événements qui endeuillent les communautés chrétiennes, la charité reste toujours l'unique source et critère de la mission de l'Église dans le monde⁴.

C'est la mission de l'empathie. L'insécurité affecte tout le monde. C'est la population dans son ensemble qui est visée par les terroristes. Cela pose la question de l'identité du vrai croyant. Les leaders des confréries musulmanes, ainsi que leurs membres, sont aussi victimes en même temps que les chrétiens et les membres de la religion traditionnelle. Personne n'est à l'abri. L'inquiétude perdure et provoque ainsi une lassitude grandissante. Il est très difficile de se projeter sur le long terme, car il faut gérer en premier lieu le provisoire, surtout la crise humanitaire.

4. Pape JEAN-PAUL II, *Redemptoris missio*, n° 60.

Au demeurant, fortement touchés par des assassinats et enlèvements, les agents pastoraux (prêtres, religieux, religieuses, catéchistes) quittent provisoirement leur milieu de vie, ne se sentant plus en sécurité. Les autres chrétiens, eux aussi, fuient leurs villages laissant derrière eux animaux, autres biens et surtout leurs terres de culture, source de subsistance. Ils perdent ainsi tout et sont en plus déracinés, voire même apatrides !

L'urgence humanitaire est devenue palpable et inquiétante, car les déplacés internes sont regroupés dans des camps au milieu des populations locales qui les accueillent. Face à cette catastrophe humanitaire, d'aucuns voudraient que les djihadistes entendent l'intuition prophétique de Gamaliel (Ac 5, 34) que leurs coreligionnaires qui ne soutiennent pas leurs actes de violence leur lancent. Car à force de vouloir défendre les droits de Dieu, ils finiront par lutter contre Dieu.

Missionnaires comme semeurs d'espérance

Dans une violence généralisée qui sème panique, insécurité et désespoir, l'Église est porteuse d'espérance. Les missionnaires sont appelés à être semeurs d'espérance d'un monde nouveau à construire ensemble. Cette espérance est comme l'étoile dans la nuit ; dans nos mégapoles les étoiles sont invisibles, pourtant elles sont là. Elles se laissent percevoir à travers des événements simples, mais significatifs, tels que l'augmentation des vocations religieuses et sacerdotales, mais surtout dans le dynamisme de la communauté chrétienne non seulement par les célébrations liturgiques bien animées, mais aussi par l'enracinement de la foi dans le cœur de chrétiens.

En janvier 2015, après les attaques meurtrières contre les chrétiens, une Nigérienne disait à Niamey : « Ils peuvent brûler nos biens, mais ils ne peuvent pas toucher la foi qui est dans notre cœur. Notre foi est restée intacte ! »

Nous avons, au-delà de l'Église, des gestes qui sont des signes d'espérance et qui se manifestent dans la protection des chrétiens

persécutés par d'autres musulmans, des musulmans qui condamnent la violence perpétrée par leurs coreligionnaires, des responsables musulmans qui rappellent à l'ordre ceux qui veulent faire du mal aux chrétiens, des terroristes qui sont prêts à dialoguer avec l'État et les autres leaders religieux, etc. Tout n'est pas perdu !

Des ouvertures existent pour des orientations apostoliques et missionnaires telles celles que nous propose le pape François :

Face aux épisodes de fondamentalisme violent qui nous inquiètent, l'affection envers les vrais croyants de l'Islam doit nous porter à éviter d'odieuses généralisations, parce que le véritable Islam et une adéquate interprétation du Coran s'opposent à toute violence⁵.

Dans ces circonstances, des chrétiens ont voulu améliorer les contacts avec les autorités et les musulmans en général. Puisque l'Afrique est un continent multiculturel, multi-religieux, des chrétiens s'efforcent de communiquer leur espérance d'un monde de paix, de justice, de solidarité et de fraternité dans le cadre d'un dialogue avec les frères des autres religions, voire les non-croyants. En fait,

Le terrorisme détestable qui menace la sécurité des personnes..., répandant panique, terreur ou pessimisme n'est pas dû à la religion — même si les terroristes l'instrumentalisent — mais est dû à l'accumulation d'interprétations erronées des textes religieux, aux politiques de faim, de pauvreté, d'injustice, d'oppression, d'arrogance...⁶.

En pareilles circonstances, l'Église doit être au service de la cohésion sociale : construire la fraternité humaine comme le demandent le pape François et le grand imam d'Al-Azhar, Ahmad Al-Tayyed. L'exemple de l'Union fraternelle des croyants dans le diocèse de Dori, au nord du Burkina Faso, qui rassemble en son sein musulmans et chrétiens, contribue au développement d'une culture de la rencontre.

5. Pape FRANÇOIS, *Evangelii Gaudium*, n° 253.

6. Pape FRANÇOIS, *Fratelli Tutti*, n° 283.

Au lieu d'ériger des murs, les croyants construisent des ponts afin de faciliter la proximité et la rencontre des croyants. En dépit des violences sectaires, ils conscientisent la population locale en vue d'une fraternité vécue. Cela montre que le vivre-ensemble est possible et même souhaitable. Cette coexistence pacifique est portée par une culture de la rencontre.

La fraternité pour une Afrique réconciliée

Dans une Afrique blessée, déchirée et divisée, l'Église se fera promotrice de la rencontre et de la proximité entre les personnes. Par conséquent, le chantier de la réconciliation est une urgence missionnaire énorme. Eu égard aux différents conflits ethniques, sociaux, politiques, religieux, l'Afrique a besoin d'une réconciliation profonde. Une Afrique réconciliée se fera à travers la poursuite de la vérité, de la justice, de l'amour et de la paix. Puisque tout est lié, il s'agit d'une réconciliation universelle telle qu'envisagée par Isaïe (cf. Is 65, 24-25 ; 11, 6).

Face aux divisions de toutes sortes, cette vision promeut une culture du pardon à travers la tolérance et le respect des diversités légitimes. Les différences ne sont pas gommées, mais transformées, dans un changement comportemental. L'Afrique regorge de beaucoup de ressources pour transformer les conflits en paix (arbres à palabre, relations à plaisanterie...) et pour une justice restauratrice ; éclairées par l'évangile, elles deviendront encore plus efficaces. Au lieu de la victoire armée du plus fort, l'Évangile vise une conversion des esprits et des cœurs.

La fraternité sans frontières dont parle le pape François dans *Fratelli Tutti* est un défi majeur pour l'Église en Afrique. Les luttes internes basées sur les origines ethniques, nationales et religieuses sont obstacles à la construction et à l'édification d'une Église-famille. Afin de dépasser les liens familiaux, tribaux, ethniques, les communautés chrétiennes doivent se construire autour d'une cohérence eucharistique et de la Parole de Dieu.

L'Église-famille de Dieu est appelée à promouvoir une plus grande communion entre ses membres, et même au-delà. Cette communion est vécue en reconnaissant l'importance du rôle et de la place de chacun : elle vise la promotion d'une participation dynamique de tous. Elle est inclusive ! Une dynamique participative de tous mobilise toutes les forces et les énergies du peuple catholique (voire même chrétien) afin de travailler en synergie. En vue de développer la pastorale à la base, au niveau de la communauté humaine, elle promeut l'apostolat des laïcs par une évangélisation en profondeur.

Tout le ministère de l'Église est mené en vue d'une conversion profonde et durable. L'expérience de la première communauté chrétienne dans les Actes des Apôtres, celle de Rome, de l'Afrique du Nord, de l'Ouganda montre que les chrétiens, par leur endurance, ont pu assurer la survie de l'Église dans de graves situations de persécutions. D'où l'importance de prodiguer une bonne formation chrétienne à travers l'enseignement social de l'Église.

Tout cela nécessite un bon leadership pastoral missionnaire capable de « transformer la théologie [...] en pastorale, c'est-à-dire en un ministère pastoral très concret, dans lequel les grandes visions de l'Écriture Sainte et de la Tradition sont appliquées »⁷ à l'Afrique d'aujourd'hui. Une vraie conversion pastorale missionnaire constitue un défi pour dépasser un ministère qui se limite aux célébrations des sacrements, pour tenir compte de l'homme et de tout l'homme. Il faut orienter la pastorale sur les questions vitales nouvelles. L'Église doit maîtriser les questions sociales contemporaines.

Cela ne se fera qu'en étant attentif à la vie du monde, au temps présent et en écoutant la population locale. L'Église n'est-elle pas experte en humanité ? L'Afrique contemporaine a besoin de missionnaires serviteurs de la réconciliation, de la vérité, de la justice et de la paix. Et l'Église-famille ne peut pas se dérober à ce ministère, sans renier son identité et sa mission, à savoir être sacrement du Royaume de Dieu.

7. Pape BENOÎT XVI, *Africae Munus*, n° 10.

Conclusion : Un *kairos missionnaire*

La sécurité est devenue une denrée rare qui ne peut être obtenue par la force des armes, mais plutôt par celle de la fraternité humaine à travers l'action sociale, la lutte contre la pauvreté et pour la justice sociale. Autant la violence sectaire qui sème l'insécurité est source d'une grande incertitude, autant la conscience missionnaire de l'Église est vive ; c'est sa raison d'être. Pour cela la mission n'est pas une option. À vrai dire, l'Évangile ne peut pas être enchaîné, il doit être annoncé à temps et à contretemps.

L'Église poursuit donc l'alliance de Dieu avec son peuple. La présence missionnaire aux périphéries existentielles est nécessaire afin de rendre un témoignage prophétique à la fraternité universelle. Cette situation est un *kairos missionnaire* pour l'Afrique... Elle donnera un nouvel élan missionnaire à l'Église en tant que source d'espérance vécue dans une charité indéfectible.

Ignatius INIPU

Face à la Covid-19 : Le leadership féminin Bayi

Une réponse à Fratelli Tutti ¹

Kristine C. MENESES

Titulaire d'un PhD en Théologie, Kristine C. MENESES enseigne à l'université Saint Thomas de Manille. Elle est membre de diverses associations : Ecclesia of Woman in Asia (EWA), Catholic Biblical Association of the Philippines (CBAP), Catholic Theological Ethics in the World Church (CTEWC). Elle est également interprète bénévole en langage des signes pour les malentendants.

Le monde est choqué et secoué par une pandémie, au syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) — le SRAS-CoV-2, plus connu sous le nom de Covid-19. Pour contrôler la propagation dudit virus, les pays du monde entier ont mis en place les mesures les plus strictes, telles que le confinement national, les couvre-feux, la fermeture temporaire des entreprises non essentielles, l'adoption d'un programme de travail à domicile, pour n'en citer que quelques-unes. Le virus est transfrontalier et non discriminatoire. Mais les plus faibles sont les plus gravement touchés.

À l'heure actuelle, le coronavirus a fait plus de 3,4 millions de victimes et a infecté plus de 164 millions de personnes dans le monde. Les personnes décédées des complications du coronavirus

1. Ce texte a été traduit de l'anglais.

ont laissé des familles, des personnes à charge et des orphelins. Malgré plus d'un an de lutte contre le virus, l'avenir reste incertain. Selon le Dr Anthony Fauci, expert en santé, nous en sommes encore à découvrir beaucoup de choses sur le comportement et les mutations du virus. En effet, on constate aujourd'hui une augmentation des cas sur tous les continents, et les Philippines sont le deuxième pays le plus touché en Asie du Sud-Est. Face à cette incertitude, la vie des plus démunis dans notre société est plus vulnérable qu'elle ne l'était avant l'apparition du virus.

À la lumière des incertitudes à venir, que peut-on faire pour atténuer l'impact de la pandémie de Covid-19, en particulier dans les pays à revenu moyen ou faible, comme les Philippines ? Aujourd'hui, de nombreux Philippins sont au chômage, d'autres ont faim, tandis que le taux du produit intérieur brut (PIB) a plongé à -8,26 % suite à la fermeture de nombreuses industries. Y a-t-il un moyen pour les Philippines de se relever alors que le gouvernement national a mal réagi à cette urgence sanitaire ?

En réponse à cette question, cet article présente les luttes de nombreux Philippins, y compris celles d'un groupe qui reste invisible — les personnes handicapées (PWD). Bien que la vie puisse être insupportable pendant cette pandémie, il y a aussi de l'espoir, car les efforts communautaires restent vivants dans le pays, malgré la militarisation et la diabolisation, par certains hauts fonctionnaires, de citoyens bien intentionnés, dont le principal objectif est d'améliorer les conditions des plus pauvres.

Quelle pourrait être la force motrice qui maintient la résilience des Philippins frappés par la pandémie ? C'est peut-être grâce à la culture qui a été ignorée et qui, pourtant, aide les Philippins dans les moments les plus difficiles. Or, le féminisme indigène philippin, le leadership Bayi, traduit la résilience et l'espoir. L'orientation de Babaylan incarne un leadership Bayi et une valeur bayanihan. Le kapwa et le sambayanan sont sa priorité. Je montrerai également comment le leadership Bayi peut être considéré comme une réponse concrète à l'appel du pape François dans son encyclique *Fratelli Tutti*.

La vie en suspens : course aux vaccins, insécurité alimentaire et santé mentale

Au début des mois de mars et d'avril 2021, nous avons à nouveau connu une poussée du virus, désormais plus rapidement infectieux et avec la multiplication des variants. C'est une course entre le virus et le vaccin. Dans le domaine médical, le développement et la production de vaccins ont été sans précédent, mais il est décourageant de constater que sur près d'un milliard de vaccins produits, seulement 1 % a été distribué aux pays à faible revenu, tandis que le reste ne l'a été qu'à 10 pays riches et à revenu élevé, ceux du Nord.

Ainsi, le Canada et le Royaume-Uni ont commandé plus de vaccins que ce dont leur population avait besoin. Pire que l'inégalité flagrante dans la distribution des vaccins aux pays pauvres, à revenu faible ou moyen, en particulier ceux du Sud, c'est le refus des grandes entreprises pharmaceutiques de renoncer à leurs brevets sur les vaccins. Au cours du dernier trimestre de 2020, l'Afrique du Sud et l'Inde ont demandé la renonciation aux droits de propriété intellectuelle et à la technologie du vaccin, uniquement pour la durée de la pandémie, afin que des pays comme l'Inde, l'Indonésie, le Bangladesh et l'Afrique du Sud puissent légalement produire un vaccin générique à moindre coût pour fournir l'approvisionnement nécessaire aux pays à faible revenu. Début mai 2021, le président des États-Unis, Joe Biden, a annoncé qu'il soutiendrait la dérogation aux droits de propriété intellectuelle pour les vaccins, qui était soutenue par le Royaume-Uni, mais à laquelle l'Allemagne s'opposait.

Les recherches montrent qu'au rythme actuel de la vaccination et de l'offre limitée de vaccins, de leur déploiement, de leur accès ainsi que du refus de renoncer au brevet sur les vaccins, il est probable que les pays à revenu faible ou moyen ne seront totalement vaccinés qu'en 2024. Cela signifie que le monde ne sera jamais sorti d'affaire tant que la distribution des vaccins ne

sera pas équitable. De nombreux militants appellent à la fin de ce qu'ils considèrent comme un « apartheid vaccinal ». S'il y a une chose qui est certaine dans cette pandémie, c'est qu'elle a dévoilé l'inégalité exponentielle existante dans la société. Outre le problème de l'accès aux vaccins, le chômage, l'insécurité alimentaire et la faim continuent d'augmenter chaque jour.

Lorsque le gouvernement philippin a mis en place un verrouillage strict, des mesures de quarantaine, le programme de travail à domicile, la fermeture temporaire des établissements et des entreprises non essentiels et l'apprentissage à distance, ce sont les personnes handicapées qui ont été le plus durement touchées. Nous devons reconnaître que notre société fonctionne pour les personnes valides et que les personnes handicapées n'ont pas été prises en compte lors de la planification et de la mise en œuvre des mesures sanitaires. En l'état actuel des choses, les personnes handicapées ne sont prises en compte qu'après coup, si tant est qu'elles aient été présentes à l'esprit des gouvernements. Avant la pandémie, de nombreuses entreprises refusaient d'employer des personnes handicapées. La plupart d'entre elles étaient donc des vendeuses de rue, certaines travaillant au jour le jour, pour survivre en tant que travailleuses non qualifiées.

Lorsque le confinement et le travail à domicile ont été imposés, elles ont automatiquement perdu leurs moyens de subsistance ; la faim est inévitable. Lors d'un assouplissement des mesures dans ma région, j'ai rencontré et discuté avec un rouleur qui était avec un groupe de mendiants sur la route ce jour-là. Il m'a dit qu'il travaillait comme artisan, mais que sa boutique avait été fermée et qu'il ne savait pas quand et si elle allait rouvrir ses portes. Il est maintenant obligé de mendier pour assurer la survie de sa famille. J'ai demandé s'ils avaient reçu l'aide financière de 5 000 à 8 000 Php (environ 102 à 163 USD) par mois dans le cadre de la loi Bayanihan du gouvernement. Il a répondu qu'ils n'avaient reçu aucune aide financière. À part lui, il y a des personnes handicapées que je connais (et qui sont au chômage) qui n'ont pas reçu cette aide financière du gouvernement national. Outre les préoccupations économiques, l'éducation des personnes handicapées, en particulier celles qui ont des difficultés

d'apprentissage et celles qui sont autistes, a été négligée. L'apprentissage à distance est difficile pour les personnes souffrant de déficiences intellectuelles et de troubles de l'apprentissage, car elles ont besoin d'une assistance personnelle qui exige la proximité. Compte tenu de leur état, une application stricte de la distance physique est déraisonnable. Outre le problème de l'insécurité alimentaire et de la faim, en particulier chez les personnes handicapées, il y a aussi la réalité des problèmes de santé mentale. Beaucoup se sont sentis impuissants, d'autres ont été découragés, frustrés et perdus parce qu'on ne voit pas la fin de cette pandémie. Il y a eu des incidents au cours desquels certains de mes étudiants et de mes anciens élèves ont demandé une rencontre virtuelle privée, des messages texto constants, des demandes pour rester et avoir une conversation privée avec moi après la session de cours virtuels afin d'exposer leur état psycho-émotionnel. La plupart d'entre eux ont été diagnostiqués comme souffrant de dépression clinique. Certains d'entre eux ont eu des pensées suicidaires et ont tenté de mettre fin à leur vie. Tout cela s'est produit alors que je vivais également une légère dépression. Malgré toutes les incertitudes et les perturbations, qu'est-ce qui fait que les Philippins tiennent bon ? Nous nous sommes accrochés à notre culture qui semble ignorée de beaucoup — l'orientation Babaylan.

Le féminisme indigène : Les babaylan des Philippines

Le monde contemporain connaît bien le féminisme occidental, mais on sait peu de choses du féminisme indigène, en particulier dans le domaine du leadership. Un type de leadership féministe qui est rarement exploré peut être trouvé en Asie, en particulier aux Philippines.

L'objectif de cette section est de réintroduire du féminisme indigène dans le leadership, dont la valeur, en accord avec *Fratelli Tutti*, doit être récupérée et vécue face aux incertitudes, en particulier pendant cette « décennie pandémique ».

Contrairement aux nations voisines de l'ANASE, les Philippines ont une riche histoire de société égalitaire antérieure à la colonisation et à la christianisation de l'archipel. Les près de quatre cents—ans de colonisation espagnole ont instillé une idéologie patriarcale chez les indigènes. Malgré les efforts des colonisateurs pour effacer de la conscience et de la mémoire des Philippins notre héritage ancestral et indigène, l'orientation culturelle égalitaire babaylan des Philippins a heureusement réussi à survivre.

Avant l'ère précoloniale, les femmes étaient les égales des hommes en matière d'influence sociale et de position dans la communauté. Ainsi, lorsque les colonisateurs sont arrivés, des systèmes préexistants fonctionnaient. Le petit gouvernement communal était en place, avec une structure de gouvernance horizontale simple, mais fonctionnelle, qui comprenait le Datu (chef de la communauté; dirigeants masculins), le Bagani (guerrier), le Panday (technologue indigène/forgeron) et le Babaylan (équivalent d'un chaman, guérisseur, conseiller, voyant; dirigeants féminins). Bien que ces quatre piliers de la communauté ne soient pas en concurrence, le Datu et la Babaylan sont considérés comme les principaux leaders de la communauté. Le domaine de responsabilité du Datu était la sphère politique et judiciaire, tandis que le leadership du Babaylan impliquait de multiples fonctions. Un Babaylan (souvent des femmes leaders) n'était pas seulement un chef spirituel en charge des rituels, mais il était porteur d'une signification agricole, astronomique, médicale. Il était le gardien des connaissances culturelles. Une Babaylan avait également une influence politique importante, car la communauté la respectait et reconnaissait son importance dans la prise de décision. À cet égard, une Babaylan qui est souvent la femme dirigeante pourrait être appelée Bayi, ce qui signifie « femme » en Hiligaynon (situé dans le centre des Philippines). En tant que tel, le Bayi peut être considéré comme un féminisme philippin indigène qui reconnaît l'importance du leadership féminin dans la communauté et l'identité globale de la communauté.

Pour les leaders communautaires mentionnés plus haut, le bien-être de la communauté était la priorité et l'objectif de leur gouvernance, marquée par la consultation. Ce qui signifie qu'ils tiennent compte des opinions et des points de vue des autres. Avec un tel système de gouvernance, les Philippines précoloniales peuvent être considérées comme une société égalitaire, où le genre n'a jamais été un problème durant cette période. Dans la communauté, il existait un équilibre du pouvoir et de l'autonomisation entre les sexes. Aujourd'hui, bien qu'il puisse y avoir des incidents sporadiques et subtils de déséquilibres entre les sexes, dans l'ensemble, les femmes philippines jouissent d'une part équitable de pouvoir, d'agence et d'autorité égale à celle des hommes, notamment en matière d'éducation, de droits civils, d'égalité du travail, de rôles politiques et socioculturels.

Les fils conducteurs de l'orientation Babaylan, en particulier le leadership Bayi, peuvent nous mener aux médecins autochtones et aux anciens spirituels, ainsi qu'aux femmes leaders contemporaines dans les sphères sociologiques et politiques. Leurs voix et leur autorité sont reconnues et respectées par leur communauté.

Le leadership indigène Bayi et la valeur Bayanihan

Les Philippines sont le pays où les mesures de confinement imposées pendant la pandémie ont été les plus longues et les plus strictes. L'une des incertitudes aux Philippines est la question de savoir quand sa population, au moins 75 %, sera entièrement vaccinée. En effet, avec 0,6 % des 110 millions de personnes entièrement vaccinées, le pays est le dernier de ses voisins de l'ANASE. Une autre incertitude est la réponse non coordonnée du gouvernement national aux besoins de sa population. Bien qu'il existe un groupe de travail inter-agences (IATF) chargé de superviser la situation de la pandémie, le gouvernement manque toujours de prévoyance et de coordination avec les différentes agences.

En raison de la frustration de nombreux Philippins à l'égard du gouvernement national, certaines communautés se sont lancées dans une tâche qui permettra de faire face aux incertitudes de cette pandémie. Elles doivent faire quelque chose pour survivre en tant que communauté. À l'heure actuelle, il est impossible pour les familles pauvres d'avoir trois repas par jour, alors que l'aide du gouvernement et de l'Église locale s'est avérée insuffisante. Pour faire face à l'augmentation importante des cas de Covid-19, du chômage, de l'insécurité alimentaire et de la faim, certaines unités gouvernementales locales (UGL) ont fait preuve de créativité pour répondre aux besoins de leurs administrés, à commencer par les capitaines de Barangay au niveau politique et les communautés chrétiennes de base (CCB) au niveau ecclésial. L'idéal Babaylan, actualisé dans le leadership Bayi et la valeur philippine de bayanihan, se retrouve dans ces petites communautés.

Le fait de travailler ensemble et d'avoir à l'esprit le bien-être de la communauté est la preuve de l'existence d'un leadership indigène Bayi au sein de la population et de la valeur incarnée de bayanihan, qui représente le désintéressement et incarne l'esprit national. Le terme bayanihan peut être compris de deux manières. Premièrement, nous pouvons prendre le terme « bayani », qui désigne une personne qui sert gratuitement la communauté et considère tout le monde comme égal, ce qui signifie littéralement « héros ». Mais le suffixe « han » se rapporte à un acte collectif ou communautaire, ce qui pourrait désigner un groupe de personnes qui agissent de manière désintéressée pour le bien d'autrui, en particulier dans les moments difficiles. Une autre interprétation du bayanihan consiste à examiner le terme « bayan », qui signifie littéralement « lieu (local/nation/pays) ou personnes ou les deux. Ce qui évoque un sentiment d'appartenance » où chacun est censé s'imprégner de la réciprocité « issue d'expériences partagées ». Par conséquent, le bayanihan est un sentiment de bien-être communautaire, illustré lorsqu'un ou plusieurs membres d'une communauté sont accablés par une catastrophe. Ce qui pousse la communauté à agir collectivement et sans compensation pour la contribution apportée.

Comme l'ont noté les anthropologues et les spécialistes des sciences sociales, le bayanihan s'épanouit lorsque les gens comprennent que l'action collective et les projets de développement coopératifs profiteront à la communauté et non à quelques-uns seulement. La valeur du bayanihan représente le volontariat et l'implication dans les préoccupations de la communauté, l'attention portée à ses concitoyens, le partage de ce qu'ils ont sous la main, aussi maigre soit-il. Car ce qui compte, c'est le bien-être et le bien commun de la communauté. De nombreux Philippins savent trop bien ce que signifie ne rien avoir. Nous ne pouvons donc pas tolérer que cela arrive à nos voisins ou aux membres de la communauté.

Pendant la fermeture rigoureuse, les familles à faible revenu dont les maris étaient principalement chauffeurs de Jeepney (taxi local) ou de tricycle (véhicule similaire à un tuk-tuk), se sont retrouvées sans emploi en raison de l'arrêt des transports. Pour survivre, les femmes de certains quartiers de Kaloocan, à Manille, et de Payatas, à Quezon City, ont décidé de créer un potager communautaire pour subvenir aux besoins de leurs familles et de leurs communautés. Elles ont demandé au ministère de l'Agriculture de leur dispenser une formation. De même, dans l'une des communautés pauvres de Manille City - Tondo, une communauté chrétienne de base (BCC) de la paroisse St Jean Bosco a converti un terrain de football de 8 000 mètres carrés en jardin potager. Le projet, intitulé « Buhay sa Gulay », a été lancé l'année dernière. Compte tenu de l'incertitude actuelle, ces communautés ont agi de manière décisive pour répondre aux besoins immédiats de la communauté, afin que chaque foyer ait de quoi manger.

Des agronomes du ministère de l'Agriculture ont dispensé une formation d'un mois sur le jardinage et l'agriculture de base aux communautés. Des volontaires de 17 barangays ont participé à la culture, à l'entretien, à la récolte et à la vente de leurs produits. Ils reçoivent une indemnité raisonnable et peuvent ramener les récoltes à la maison. Aujourd'hui, le jardin potager communautaire fournit de la nourriture aux habitants les plus pauvres de la région. Pour eux, le potager communautaire n'a pas

seulement fourni une riche récolte, des produits frais à un prix beaucoup plus bas pour la communauté, des compétences et des connaissances supplémentaires en matière de jardinage, mais surtout, il a renforcé les liens entre voisins.

Dans un autre endroit, les femmes dirigeantes d'un CCB de la paroisse d'Inang Lupang Pangako ont été confrontées non seulement à la faim pendant cette pandémie, mais aussi à des troubles sociaux, car leur district est une cible des EJK du régime de Duterte. Cette paroisse est située à Payatas, une ville à forte densité comme Tondo et des logements exigus, mais où l'espace foncier est rare.

Faisant preuve d'imagination et d'ingéniosité, les femmes dirigeantes, avec quelques collaborateurs masculins, ont lancé un potager urbain communautaire par leurs propres moyens. Elles ont converti un petit terrain emprunté, elles ont utilisé des bouteilles en plastique vides ou des conteneurs de canettes, et tout autre matériau pouvant contenir de la terre.

Au départ, les volontaires qui cultivent et entretiennent le jardin potager communautaire ont reçu des sacs de riz. Mais, par la suite, ils ont choisi de ne pas recevoir de riz et de travailler gratuitement pour la communauté. Une fois de plus, cela montre que le leadership des Bayi et la valeur du bayanihan ont une grande importance pour les communautés philippines qui vivent en marge de la société.

Une autre initiative, qui a débuté à la mi-avril 2021, est un garde-manger communautaire lancé par Anna Patricia Non. L'espace est maigre, mais l'idée est simple : « partagez ce que vous pouvez, prenez seulement ce dont vous avez besoin ». L'idée est de s'assurer que les personnes dans le besoin auront quelque chose à ramener chez elles. Tout a commencé par un petit chariot contenant des légumes et des conserves gratuits. Les emplacements des garde-manger communautaires étaient accessibles, situés le long des trottoirs.

Il a été surprenant de constater que les dons des particuliers affluaient et que d'autres garde-manger communautaires étaient également installés dans différentes régions des Philippines. Cela montre la valeur bayanihan des Philippins, où la coopération et l'expression de la compassion demeurent vivantes. D'un autre côté, ces initiatives individuelles montrent que l'action du gouvernement national n'est pas suffisante. Certains diront que les cantines communautaires ne sont pas durables. C'est vrai. Mais pour le moment, quelle réponse immédiate pouvons-nous avoir pour répondre aux gens aux estomacs vides ? Comment garantir que personne n'aura faim dans les circonstances actuelles ?

La valeur indigène de bayanihan incarne l'attitude de « *tulungan* » ou « *damayan* », qui se traduit par « assistance, aide ou secours ». Dans une certaine mesure, elle peut également être exprimée par le terme « *pagkakaisa* », qui signifie « être uni ». Cette valeur indigène philippine n'est peut-être pas si unique.

Le Bayanihan, en tant qu'action collective communautaire caractérisée par une coopération désintéressée, est similaire au sens de la fraternité ou de l'« amitié sociale » évoquée dans *Fratelli Tutti*. La différence réside peut-être dans le fait de considérer le bayanihan au-delà de l'amitié ; pour les Philippines, la fragilité relationnelle s'accompagne également d'un sentiment de familiarité, ce qui fait du partage mutuel une responsabilité.

Bien que les Philippines soient confrontées à d'autres problèmes dans le cadre de la pandémie, le leadership indigène féministe Bayi, qui incarne la valeur bayanihan, est notre force face à l'incertitude. Le leadership Bayi et la valeur indigène bayanihan sont une offre d'espoir, un espoir dans la bonté de l'humanité. C'est lorsque nous transcendons l'« amitié sociale » en travaillant pour le bien-être de la communauté, ce qui se traduit par le bien-être de chaque membre.

Le leadership Bayi et la valeur bayanihan suppriment l'anxiété et l'incertitude, car, pour nous qui avons connu la pauvreté, qui savons trop bien ce que cela fait de dormir l'estomac vide, qui nous sommes sentis impuissants, nous refusons de laisser les autres connaître la même situation.

Ainsi, le leadership autochtone philippin Bayi, qui vit de la valeur bayanihan, partage avec le monde qu'il est possible de supprimer l'anxiété causée par l'incertitude parce qu'il croit et espère en la bonté de l'humanité.

Conclusion

En somme, la société égalitaire de l'ère précoloniale a permis aux femmes philippines d'agir, comme en témoignent leurs diverses sphères d'influence, de position et de pouvoir. Les Babaylans et les femmes philippines ordinaires étaient considérées comme égales aux hommes de leur communauté, sans exception, car le bien-être de la communauté primait sur celui de l'individu ; l'harmonie et le respect mutuel étaient donc les clés de l'« amitié sociale » et de la paix dans la communauté.

Nous avons tenté d'examiner le leadership féministe indigène — Bayi, qui équilibre le pouvoir et qui est orienté vers le bien-être et le soutien de sa communauté. Dans un monde où la gouvernance est marquée par l'autoritarisme et le contrôle privatisé, un leadership Bayi peut être appliqué pour assurer un avenir durable. Les dirigeants Bayi étaient des pacificateurs (de la communauté et de la nature).

En outre, l'orientation babaylan reconnaît que nous sommes tous un seul souffle et que Dieu est en chacun de nous. Cette interconnexion les amène à défendre la justice et la compassion comme étant essentielles à la vie communautaire. Le Babaylan qui valorise le bayanihan incarne un leadership marqué par l'équilibre harmonique qui unit et connecte efficacement la communauté en tant qu'unité les uns avec les autres, avec la nature, avec le monde des esprits et avec Bathala (une divinité). L'orientation indigène Babaylan pratiquée dans le leadership Bayi et la valeur bayanihan espère et croit en la bonté de l'humanité. C'est ce dont notre monde a désespérément besoin aujourd'hui pour faire face aux incertitudes de la pandémie de la Covid-19.

Kristine C. MENESES

En temps de pandémie : Recréer la vie Tisser de nouvelles relations¹

Mujeres haciendo teología

« *Mujeres haciendo Teología* » est un collectif de « femmes faisant de la théologie », en Bolivie : Ari Jimena, Avila Tania, Fitzgerald Eileen, Gonzales Maria Victoria, Guzman Silvia, Mamani Gregoria, Pellon Sara, Romero Luz Maria, Soto Marcela.

Nous sommes confrontés à un virus paradoxal. Il détruit la vie et la sauve en même temps. Il demande à l'humanité de réfléchir et de repenser sa place et sa façon d'être dans le monde. Ainsi, chaque jour, nous pouvons lire de nombreuses contributions provenant de points de vue et de réalités différents ; certaines d'entre elles sont déterminées à rendre la « nouvelle normalité » différente, plus humaine.

C'est dans cette perspective que nous (un groupe de catholiques : de femmes catholiques faisant de la théologie), à partir de notre expérience de foi, nous voudrions apporter notre contribution à ce besoin d'humaniser la vie, en cherchant à nous mettre en relation de manière intégrale et amicale avec ce qui nous entoure, à la manière de Jésus de Nazareth et à partir de notre génie de femmes.

1. Nous reprenons en français la quasi-totalité du texte publié dans la version hispano-américaine de *Spiritus*, n° 242, mars 2021, p. 97-110.

La réalité de la pandémie

Comme on le sait, depuis fin décembre 2019, un nouveau virus (coronavirus) est apparu en Chine, qui deux mois plus tard a été déclaré pandémie par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et identifié par son acronyme Covid-19. Ce virus a rapidement traversé les frontières, les cultures, les religions, le sexe, l'âge, les systèmes sociaux et ecclésiaux, etc. En ce sens, l'humanité partage aujourd'hui la même situation et le même destin. Pour endiguer cette pandémie, la science est impérative, mais surtout la participation des citoyens à la prévention et au contrôle, ainsi que la protection et l'empathie de chaque personne et de la société dans son ensemble, au quotidien.

Toute expérience peut être comprise comme «le point de rencontre entre le danger et l'opportunité». En ce sens, la pandémie, qui est mondiale, nous rend différents². Nous ne pouvons pas être les mêmes personnes ou la même société après ce qui se passe, après ce que nous vivons. Cela voudrait dire que nous n'avons rien appris ou que nous ne nous sommes pas laissés affecter intérieurement.

À différentes échelles, notre vision, nos objectifs et nos modes de vie sont remis en question. Ce qui signifie que nous ne faisons pas bien les choses, que nos priorités ne sont pas humaines et qu'elles se font au détriment de nous-mêmes. Nous devons nous réorganiser et nous repenser en tant que personnes, en tant que société, mais aussi en tant que croyants et à partir de notre expérience de foi, pour nous réconcilier avec le cosmos, pour reconstruire avec lui un lien de vie, d'harmonie et d'interrelation. Il s'agit de recréer la vie en temps de pandémie et après. Pour cela, il est important d'apprendre d'autres personnes, familles, communautés et peuples indigènes, qui ont parié depuis longtemps sur un mode de vie convivial et respectueux de la

2. David BOSCH, *Mission in Transformation: Paradigm Shifts in Mission Theology*, Michigan, Desafío Books, 2000, p. 22.

nature, sans se sentir propriétaires, mais plutôt partie prenante de celle-ci : interdépendants, interconnectés et solidaires.

La pandémie de Covid-19 et l'imminence de l'effondrement socio-économique ouvrent un processus de libération cognitive qui génère de nouveaux apprentissages, grâce auxquels il est possible d'activer non seulement l'imagination politique qui sous-tend la nécessité de survivre et de prendre soin de la vie, mais aussi la proposition de l'interdépendance des uns et des autres. Face à cette réalité, nous pouvons déjà dire avec le Pape Jean XXIII que la société et l'Église assistent « de nos jours à une grave crise de l'humanité, qui entraînera de profonds changements » (*Humanae Salutis*, 3)³.

Une réalité qui nous dépasse et nous interpelle

Dans ce contexte de pandémie, nous vivons des situations diverses, au-delà des peurs et des précautions que chacun d'entre nous décide et peut prendre. Des circonstances inattendues se présentent. Elles nous poussent à agir d'une manière qui n'est pas toujours la meilleure.

Cette situation de confinement a dévoilé ce qui est le plus important dans nos vies ou ce à quoi nous accordons le plus d'importance, elle nous a montré nos peurs et comment nous les canalisons, comment nous agissons face à elles, ce que nous sommes capables de faire pour ceux que nous aimons même au détriment de notre sécurité. La quarantaine nous a obligés à conclure des accords quotidiens, domestiques et communautaires pour vivre au mieux cette expérience. Cependant, pour de nombreuses familles, cet enfermement se transforme en une violence accrue, en stress, en angoisse et en d'autres sentiments et attitudes, qui ne sont pas toujours exprimés de manière adéquate. En bref, la pandémie nous a montré de nouvelles façons de nous humaniser ou même de nous déshumaniser.

3. Pape JEAN XXIII, *Constitution apostolique Humanae Salutis* (25.12.1961), sur <http://www.vatican.va/> (consulté le 24.05.2020).

En effet, dans la situation actuelle, le risque d'être égoïste est très grand. La peur des autres peut nous conduire à une indifférence totale à leurs besoins et à leurs problèmes. La pandémie est l'occasion de faire ressortir le meilleur et/ou le pire de nous-mêmes. En ce sens, nous avons été témoins de plusieurs gestes de solidarité, mais aussi de discrimination.

De plus, nous avons vu les personnes vivant seules, qui pour diverses raisons, ne peuvent pas se déplacer pour faire leurs courses ou pour d'autres urgences. En raison de leur situation de vulnérabilité et de risque, les personnes âgées ont particulièrement besoin de l'aide solidaire de leurs voisins et de la société en général.

Il existe différents types de violence (verbale, physique, psychologique) entre partenaires, entre parents et enfants, et/ou entre frères et sœurs. Lorsque la violence a atteint son paroxysme, il est difficile de rétablir la coexistence, de se regarder en face ou de faire quelque chose ensemble. Or, le confinement à la maison a rendu ces situations plus fréquentes. Les données statistiques indiquent que les femmes et les enfants en sont les principales victimes⁴.

Sont également frappées par ce confinement les personnes qui vivent au jour le jour ou qui ont des activités dites « non essentielles » ou « non indispensables » : les fleuristes, les salons de beauté, les quincailleries, les marchands ambulants (...). Leurs petites économies n'ont suffi à les faire vivre que pendant les premières semaines.

Les agriculteurs sont également touchés. En effet, pour la commercialisation de leurs produits, ils sont obligés de recourir à des intermédiaires qui prennent le plus gros pourcentage du bénéfice, ce qui leur cause des pertes irréparables. Ce secteur étant

4. Cf. "Impacto diferenciado de la crisis sanitaria por el covid-19 en la vida de las mujeres bolivianas. Diagnóstico y propuestas. Análisis desde la Agenda Política desde las Mujeres", en <http://www.coordinadoradelamujer.org.bo/observatorio/index.php/tematica/2/destacado/2/registro/126> (date de consultation 24.05.2020).

indispensable à la vie humaine, il ne bénéficie du soutien d'aucune entité gouvernementale pour se renforcer et se projeter vers l'avenir.

En raison d'une économie qui souffre de tant de jours d'inactivité, beaucoup se retrouveront sans travail. Ce qui augmentera le chômage. Les petites entreprises feront faillite malgré les prêts et les aides du système. Les primes pallient la situation d'urgence, mais ne résolvent pas la situation précaire de nombreuses familles (...).

N'oublions pas les effets de la pandémie sur l'environnement et l'écosystème. Elle a des liens étroits avec l'environnement, le changement climatique, la déforestation, les transgéniques et autres. La Covid-19 a mis en exergue les abus que nous avons commis au détriment de notre habitat.

Enfin, la pandémie nous fait prendre conscience de certaines incohérences dans notre vie de foi : ne donnons-nous pas trop d'importance au rite ? N'entretenons-nous pas l'idée d'une Église privilégiée et étrangère à la situation que nous vivons ? Il est urgent de repenser les modes d'expression de notre foi, de passer de l'eucharistie sacramentelle à l'eucharistie existentielle⁵.

Une réalité qui nous ouvre à l'espérance

Pourtant, le confinement nous a permis de redécouvrir des facettes porteuses d'espoir et d'humanisation. Ainsi :

— L'empathie pour l'autre nous a fait sortir de nous-mêmes, nous appris à connaître nos voisins, à nous intéresser aux personnes seules ou dans la nécessité, à partager.

— D'ordinaire, dans nos familles, les tâches ménagères ne sont pas bien réparties. La pandémie a amené tout le monde à s'impliquer davantage, rendant la vie quotidienne plus agréable. Dans certains cas, nous consacrons plus de temps à apprendre,

5. Cf. Olga Consuelo VÉLEZ, «De la eucaristía sacramental a la eucaristía existencial», in *Covid-19* 5, 2020, p. 58-60.

partager, être ensemble et créer. Les rôles sont redistribués et de nouveaux modes de relations et de liens sont découverts.

— La redécouverte des choses simples, mais importantes : être pour soi et pour l'autre. Nous avons ré-appris à aimer le silence et les longues conversations, à contacter de vieux amis, à exprimer nos sentiments, à dire du fond du cœur « je t'aime, prends soin de toi ».

— Le monde virtuel nous ouvre à de nouvelles connaissances et à de nouveaux styles de vie, à d'autres modes de communication et de relation. Par conséquent, nos attitudes, nos sentiments et nos pensées sont également renouvelés.

— Les communautés religieuses et les paroisses sont de plus en plus engagées au service des personnes avec lesquelles elles partagent la mission. Elles se dévouent de tout cœur en faveur des autres, même au prix de leur sécurité.

— Des échanges se renforcent entre les communautés, les voisins, les amis et les familles.

— On note une plus grande sensibilisation à la récupération d'aliments biologiques, produits localement, et moins issus de l'agrobusiness transnational ou liés au système capitaliste.

— Nous revivons l'Église domestique comme premier lieu d'expression de notre foi chrétienne. En ces temps de pandémie, et particulièrement pendant la Semaine Sainte, les familles ont été fortement encouragées à prier et à partager la Parole de Dieu, en proposant des guides de prière et de célébration, à partir de réalités, d'espaces et de moyens différents.

Ainsi donc, nous nous découvrons sous de nouvelles facettes, nous apprenons à mieux connaître ceux qui vivent à nos côtés. Ce sont des heures, des jours, des mois d'expériences qui révèlent notre vulnérabilité, qui nous amènent à repenser nos projets, à regarder ce qui est fondamental, à repenser et à recréer la vie, à chercher Dieu Père-Mère, à nous remettre entre ses mains et à lui demander : comment allons-nous sortir de cette crise ? Comment nous laisser renouveler et profiter de cette nouvelle opportunité ?⁶

6. Cf. José FERNÁNDEZ-RÚA, «Covid-19: científicos confirman que su origen es natural», in <https://biotechmagazineandnews.com/covid-19-cientificos-confirman-que-su-origen-es-natural/> (23.05.2020).

Un appel au discernement

Avant d'aborder les questions relatives à la signification de la situation de pandémie, nous cherchons à clarifier les faits. Dans cette recherche de réponse se pose la question de la vérité de la pandémie, le désir de pouvoir la distinguer des « fausses nouvelles » et des interprétations douteuses de ce qui nous arrive. En même temps se posent de nouvelles questions.

En ce qui concerne l'origine de la Covid-19, est-elle née chez des animaux sauvages (comme l'affirme le consensus scientifique international), et s'est-elle transmise à l'homme par le biais des échanges sur les marchés de rue ? A-t-elle été causée par une fuite de matériel contaminé provenant d'un laboratoire qui étudiait ce virus chez les chauves-souris ? Ou bien a-t-elle été créée artificiellement et malicieusement comme une arme biologique ? A-t-elle été générée par les réseaux 5G ? Existe-t-elle réellement ou est-elle une chimère propagée par certains intérêts économico-politiques ? Ou encore, est-elle peut-être une punition d'un Dieu en colère, lassé de la méchanceté humaine ?

D'autres questions se posent également : quels sont les traitements les plus pratiques pour cette maladie, et quels sont ceux qui sont inutiles ou même nuisibles à la santé ? Les dispositions strictes de quarantaine imposées par les gouvernements et contrôlées par les forces de l'ordre dans de nombreux pays sont-elles nécessaires ? La pleine application des mesures de biosécurité et la « distance sociale » d'un ou deux mètres, comme c'est le cas dans d'autres pays, suffiraient-elles à amortir les dommages économiques ? Un confinement prolongé n'est-il pas un désastre pour l'ordre établi de l'économie mondiale, en générant plusieurs millions de chômeurs et dont il faudra des décennies pour se remettre ? Est-il temps d'établir un autre paradigme différent du capitalisme néolibéral débridé et technocratique ?

Notons que la théologie n'offre pas de réponses immédiates à toutes ces interrogations. Mais elle s'intéresse à des compréhensions et des analyses adéquates de la réalité, afin de pouvoir les éclairer à partir de l'Évangile.

Sur un plan plus existentiel, dans nos pays, la pandémie met en évidence diverses situations structurelles qui, autrement, sont tolérées ou passent quasiment inaperçues. Pour n'en citer que quelques-unes : un système économico-financier qui fournit de grandes richesses et des possibilités d'éducation, de travail et de culture à un petit pourcentage de l'humanité, alors qu'il marginalise, exclut ou rejette la grande majorité ; le faible investissement des gouvernements dans la santé publique et l'éducation ; l'incapacité de certaines personnes ou de certains groupes à regarder au-delà de leurs propres intérêts et à penser au bien commun, illustré par le refus de la coresponsabilité dans le respect des conditions de la quarantaine.

D'autre part, au niveau religieux, du point de vue chrétien-catholique, l'impossibilité de participer physiquement à l'Eucharistie et aux autres activités paroissiales soulève des questions sur la structure des rites et des sacrements dans l'expérience de la foi ecclésiale (cf. Mt 12, 1-8) et sur leur lien avec le soutien économique du clergé. De la même manière, d'autres dénominations, croyances et spiritualités ont été affectées et remises en question.

Le fait d'être confiné permet à certains de penser en paix, à d'autres de s'angoisser. Quant à nous, à partir de notre expérience quotidienne de la foi, nous continuons à nous demander : comment vivre cette nouvelle situation ? Comment chercher et trouver une clé pour lire la réalité ? La crise nous fait prendre conscience de ce que nous sommes en tant qu'humanité :

Dans ce monde, du premier au dernier, du plus important au plus insignifiant, nous sommes tous ce que nous sommes vraiment : des êtres humains⁷.

Nous ne pouvons pas vivre isolés des relations interpersonnelles « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... » (Gn 2,18). L'être humain est un être en relation. Nous ne pouvons pas tout dominer, nous sommes limités (cf. Gn 2, 7). Certes, la personne humaine exerce une domination sur la création, mais elle n'en est

7. José María CASTILLO, *La humanidad de Jesús*, Madrid, Trotta, 2016, p. 15.

pas le créateur. Les importants signes de solidarité placent la personne au centre de tout. Sommes-nous en train de nous humaniser? Si c'est le cas, alors nous avons une grande opportunité de transformer et d'améliorer le monde et de sortir de cette crise meilleurs, plus humains.

Contemplant l'attitude du sage israélite dans le monde biblique. Il ne cherche pas à saisir intellectuellement l'ensemble de la réalité et acquérir ainsi une connaissance pour lui-même. Le sage est celui qui, ayant compris la réalité, à partir de la foi, du regard du Seigneur, aide ses frères et sœurs pour comprendre, vivre, et réfléchir sur ce qui se passe. La sagesse biblique n'a pas besoin d'imposer des normes ou des lois de comportement. Au contraire, elle permet de découvrir le sens de ce qui se passe et oriente vers la transformation de la réalité. Elle reconnaît que le plus important est d'apprendre à vivre, et que l'on ne peut pas bien vivre si l'on ne vit pas de l'intérieur, du plus profond de soi-même. Nous sommes invités à trouver le sens profond des choses afin d'apprendre à vivre pleinement dans une relation harmonieuse avec Dieu et avec la création. Il existe également une sagesse populaire et indigène, voire une « mystique », qui met l'accent sur « l'interconnexion et l'interdépendance de toute la création, une mystique de la gratuité qui aime la vie comme un don, une mystique de l'admiration sacrée devant la nature qui nous déborde de tant de vie » (*Querida Amazonia*, 73). Cette sagesse populaire a même de nombreux points communs avec la sagesse biblique⁸.

« Pour remplir [sa] mission, il est du devoir constant de l'Église de scruter les signes des temps à la lumière de l'Évangile [...] » (*Gaudium et Spes*, 4)⁹. La crise déclenchée par le coronavirus constitue sans aucun doute un signe fort de notre époque. Elle nous appelle à une profonde réflexion théologique afin de discerner où se manifestent la présence et la vie nouvelle qui vient

8. Pape FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Querida Amazonia* (02.02.2020), en <http://www.vatican.va/> (Date de consultation 24.05.2020).

9. PAUL VI, *Constitution pastorale Gaudium et Spes* (07.12.1965), sur <http://www.vatican.va/> (date de consultation 24.05.2020).

de Dieu, qui nous renouvelle en tant que personnes, familles, communautés et peuples. Nous devons chercher les signes du Royaume qui nous ouvrent et nous orientent vers l'avenir.

Le Pape François nous rappelle « que le discernement dans la prière exige une disponibilité à l'écoute : du Seigneur, des autres, de la réalité elle-même qui nous interpelle de manière toujours nouvelle » (*Gaudete et Exsultate*, 172)¹⁰. Il précise :

Nous ne discernons pas pour découvrir ce que nous pouvons obtenir de plus de cette vie, mais pour reconnaître comment nous pouvons mieux remplir la mission qui nous a été confiée au baptême (*Gaudete et Exsultate*, 174).

À certains moments, Dieu peut sembler silencieux, distant de ce monde, se désintéresser de ce que vivent les êtres humains. Pourtant, il est présent et marche aux côtés de l'humanité, au cœur de son histoire, comme le fit ce pèlerin avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs (cf. Lc 24, 13-35). Signe des temps, la pandémie nous interpelle et aussi nous stimule à vivre les valeurs de l'Évangile dans ses diverses dimensions :

À la faveur de la tempête est tombé le maquillage des stéréotypes avec lequel nous cachions nos « ego » toujours préoccupés de leur image ; et reste manifeste, encore une fois, cette appartenance commune (bénie), à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire : le fait d'être frères¹¹.

La pandémie comme parabole du Royaume

La pandémie est également une parabole vivante du Royaume. Les actes héroïques de ceux qui risquent leur vie dans la prévention ou dans les soins aux personnes infectées par le virus, ainsi que les petits et grands gestes de solidarité, attirent notre attention et nous émeuvent. Nous retrouvons ainsi l'importance des valeurs et des attitudes qui devraient nous servir de référence.

10. Pape FRANÇOIS, *Exhortation apostolique Gaudete et Exsultate* (19.03.2018), sur <http://www.vatican.va/> (date de consultation 24.05.2020).

11. Pape FRANÇOIS, « Homélie lors du moment extraordinaire de prière pour la pandémie » (27.03.2020), sur <https://www.vaticannews.va/> (date de consultation 24.05.2020).

L'être humain est intrinsèquement égoïste et ne se « convertit » que par le témoignage d'un amour désintéressé et généreux, d'une compassion qui nous pousse à agir, en surmontant toute inertie, à la manière du bon Samaritain (cf. Lc 10, 29-37). Dans ces gestes, le Royaume de Dieu se réalise. Jésus se révèle aussi bien dans celui qui souffre que dans celui qui devient son prochain (cf. Mt 25, 40).

Par une parabole déconcertante, Jésus a raconté à ses auditeurs l'histoire d'un père aimant, qui a agi librement, avec un cœur de femme. Il a attendu le retour de son fils à la maison malgré son mauvais comportement. Il a aimé et pardonné sans imposer de conditions (cf. Lc 15, 11-32).

Cette image de Dieu a brisé les schémas patriarcaux et religieux de la culture juive de l'époque¹². Elle a ouvert la possibilité de transformer des cœurs endurcis par la séduction de satisfactions éblouissantes, mais éphémères, ou par l'orgueil de vivre l'accès à Dieu comme simple accomplissement de la Loi. Ces deux séductions nous diminuent dans notre être, et ouvrent la porte à des idolâtries et des injustices déshumanisantes.

La nouvelle émergence de l'Église domestique, parce que nous ne pouvons pas aller dans les lieux de culte, nous fait sortir de nos scripts habituels concernant l'eucharistie sacramentelle, nous lançant dans une reprise de conscience de l'eucharistie existentielle. Il s'agit des attitudes qui découlent du contact vital avec Jésus et de leur traduction, dans la vie, des valeurs du Royaume. Jésus nous invite à une réflexion profonde sur notre manière d'être Église et sur la structuration de la vie sacramentelle¹³.

12. Cf. Fiorenza Elizabeth SCHÜSSLER, *In memory of her: a feminist theological reconstruction of Christian origins*, Crossroad, New York 1983, p. 151; María Pilar AQUINO/Elsa TAMEZ, *Teología feminista latinoamericana*, Quito, Abya Yala, 1998, p. 91; Ronaldo MUÑOZ, "Dios Padre", in *Ellacuría Ignacio - Sobrino Jon*, Madrid, *Mysterium Liberationis*, vol. 1, Trotta, 1990, p. 541.

13. Cf. Olga Consuelo VÉLEZ, "De la eucaristía sacramental a la eucaristía existencial", p. 58-60.

Un Dieu proche et porteur d'espérance

La Bible présente des passages d'annonces d'espoir face aux réalités de chaos et de confusion que vivait le peuple d'Israël. Dieu est capable de créer un nouvel avenir, de créer des personnages et des événements qui ouvrent un nouveau chapitre.

Lorsque le peuple d'Israël est confronté à l'incertitude et à la confusion, un prophète anonyme lui parle d'espoir : « Une voix crie : dans le désert, préparez un chemin pour le Seigneur » (Is 40,3). Le prophète prend la parole et, avec une pleine confiance dans le Seigneur, il proclame avec force : « Voici que je fais une chose nouvelle » (Is 43,19). L'histoire n'est pas paralysée. Elle avance vers quelque chose de nouveau. Elle semble nous dire que les systèmes politico-militaires et économiques puissants et oppressifs de tous les temps créés, par les humains pour exercer leur pouvoir et leur domination, ont une date d'expiration. Le prophète veut aider à vaincre la résistance du cœur humain, qui se laisse emporter par la peur. Il nous exhorte à faire confiance à un Dieu d'amour.

Et pour faire comprendre que le Seigneur se rend présent et marche aux côtés de son peuple, il a recours à des images d'une grande force expressive : l'amour d'une mère pour ses enfants (cf. Is 46, 3 ; 49, 15-16) ; la tendresse d'un époux pour sa bien-aimée (cf. Is 54, 4-5) ; l'amour d'un proche parent (cf. Is 41, 13) ; l'amour d'un berger pour ses brebis (cf. Is 40, 11). Ce sont des images relationnelles qui humanisent l'image de Dieu. Elles nous le présentent comme une présence proche, comme une famille. Il n'est pas seulement une idée sublime. Il est en relation avec la personne humaine.

Dieu s'approche de l'humanité frappée par la crise de la pandémie. Mais comment s'approcher de Dieu ? Où le trouver ? À l'époque de Jésus, les Juifs devaient se rendre en pèlerinage au Temple de Jérusalem pour approcher Dieu. Jésus, en revanche, est celui qui amène Dieu près des gens : il entre dans les maisons, va dans les champs, dans les montagnes, marche sur les routes, sur

les rives du lac... Ne voyons-nous pas aujourd'hui tant d'hommes et de femmes qui, comme Jésus, continuent à apporter « l'espérance » dans les hôpitaux, chez les malades, dans les foyers, dans les rues de nos villes ? Dieu est en quelque sorte présent dans chaque geste de bonté. Il se fait humain.

En Jésus, Dieu se fait humain

Avec l'incarnation du Verbe, il nous est donné de comprendre que Dieu veut rendre vraiment humain l'homme qui se trompe lui-même et se dépouille de son humanité. (...) Jésus-Christ est l'humanité de Dieu en personne (...). En souffrant et en mourant, il a montré qu'il était un Dieu humain¹⁴.

En effet, Dieu nous accompagne dans nos joies et nos souffrances pour que nous devenions plus humains. Dans les Évangiles, Jésus n'annonce pas seulement la Bonne Nouvelle du Royaume. La grande nouvelle est qu'en Jésus, Dieu est humanisé. Jésus est le plus grand exemple de l'humanité. Par ses actions et ses paroles, il nous montre le chemin d'une véritable humanisation à travers ses gestes, son regard profond, ses paroles d'accueil et d'espoir, son attitude d'écoute, surtout envers ceux qui ont été exclus de la société de son temps, pour des raisons religieuses, sociales et culturelles. Ses mains ont touché et guéri toutes sortes de malades : lépreux, aveugles, paralysés. Jésus a guéri des hommes et des femmes qui vivaient sans espoir parce que la vie les avait durement frappés. Ceux qui avaient perdu leur dignité ou qui avaient été volés par d'autres. Son message s'adressait également à ceux qui se croyaient en bonne santé et vivaient enfermés dans leur égoïsme et leur orgueil.

La bonne nouvelle, c'est que Dieu n'est pas seulement le « Dieu des justes », mais aussi le « Dieu des souffrants », « le Dieu miséricordieux ». Il veut sauver le pécheur et guérir toutes sortes de maladies. Chacun doit sentir sa proximité salvatrice et en

14. Eberhard JÜNGEL, "Humanización del hombre" ["Menschwerdung des Menschen"], en *Evangelische Kommentare* 17, 1984, p. 446-448.

témoigner. Jésus nous invite à une confiance totale dans un Dieu Père-Mère¹⁵.

Conclusion : Des signes du Royaume

Ainsi donc, à travers l'expérience de la pandémie, Jésus nous apprend à nous humaniser, à tisser de nouvelles relations. Sa pédagogie consiste à nous faire découvrir des manières plus humaines d'être et d'entrer en relation les uns avec les autres. En nous libérant de la tyrannie de l'égoïsme, Il nous manifeste pleinement ce qu'est l'être humain (cf. GS 22).

C'est ce que traduisent, dans notre contexte actuel, les petites métamorphoses qui se manifestent chez les personnes qui « restent à la maison ». Elles cultivent des relations plus profondes sans craindre de briser les normes établies. N'est-ce pas là des signes de l'irruption du Royaume ?

Mujeres haciendo teología

15. Cf. Xabier PIKAZA, "Sobre Dios Padre Madre", en *Carthaginensia*, XXX, 2014, p. 392.

Il est venu le temps d'apprendre à faire du surf

Bertrand EVELIN

Missionnaire Oblat de Marie Immaculée (OMI), Bertrand Evelin enseigne au Département de philosophie et de sciences des religions à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lille. Il est membre du comité de rédaction de Spiritus.

La crise de la Covid-19 avec son lot de questions, d'incertitudes et d'inquiétude nous a frappés de plein fouet : quelque chose comme une expérience de démaîtrise, un violent lâcher-prise, une plongée dans le brouillard. Contagion galopante aidant, l'impact a été mondial, même s'il a été vécu différemment selon les lieux et les contextes. C'est depuis ma petite lunette occidentale, française même, que je veux l'aborder dans cet article.

Un choc brutal

Le choc a été d'autant plus brutal qu'il a moins atteint notre intelligence des choses que notre stabilité, notre « assiette ». Ce n'est pas à une incompréhension que nous avons été confrontés, mais à un tremblement de terre, le sol sur lequel reposait notre être-au-monde se révélant nettement moins stable qu'il n'y paraissait ! Ce n'est pas donc pas tant ce lâcher-prise en lui-même

qui nous a étonnés que le fait même que nous puissions être déstabilisés. Il faut dire que depuis de nombreuses années, du moins en Occident, nous avons nourri l'habitude de tout contrôler. Le domaine des solutions était donc subrepticement passé du camp des « défis à relever » à celui des « droits à revendiquer ».

Fallait-il voir dans ce penchant une conséquence de la chute du bloc communiste à la fin des années quatre-vingt, avec le sentiment de « fin de l'histoire » qui s'en était suivi ? Fallait-il plutôt considérer dans cette illusion de toute-puissance, l'effet pervers de ce que cultivait un néo-libéralisme conquérant depuis quarante ans ? Fallait-il enfin le lire comme la marque d'une « numérisation » de la pensée : à force d'avoir le nez plongé dans le numérique, nous aurions fini par réduire le monde, en sa subtile complexité, à une suite logique de « 0 » et de « 1 », à des équations sans véritables inconnues ?

Toujours est-il que le coup a porté. Oh ! Il y avait bien eu des prémisses, à commencer par ce fameux « 11 septembre » qui avait ouvert une brèche dans le ciel de nos certitudes tranquilles ! Il y avait bien des lanceurs d'alerte écologique de plus en plus nombreux, de plus en plus explicites, de plus en plus inquiétants ! Il y avait bien les revendications de plus en plus appuyées des peuples non occidentaux bien décidés à ne pas couler leur existence dans un modèle mondial imposé. Il y avait bien les ouvertures épistémologiques que des intellectuels proposaient. Pour l'espace francophone, je pense au décisif « Par-delà nature et culture » de l'anthropologue Philippe Descola¹. En rupture avec le modèle conquérant occidental qu'il qualifie de « naturalisme », il propose trois modèles de compréhension du monde² venant des peuples premiers. Mais l'éveil était très long, la tranquille assurance occidentale se révélant plutôt être un inquiétant assoupissement léthargique. Pour décrire cet état d'illusion,

-
1. Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005. Thèse déployée dans Philippe DESCOLA (dir.), *les natures en question. Colloque annuel 2017 du Collège de France*, Paris, Editions Odile Jacob, 2018.
 2. Les modèles « animiste », « totémiste » et « analogiste ».

Marcel Gauchet parle de «troubles somnambuliques³». Nous sommes comme des somnambules qui errent en tous sens dans un TGV lancé à grande vitesse !

Bref, alors que nous nous croyions arrivés, nous voilà brutalement jetés dans l'aventure de la vie avec la découverte d'une évidence oubliée : il se pourrait que nous soyons mortels ! Dès lors, comment nous réveiller et retrouver le goût de la marche ? Nous faut-il consentir au lâcher-prise ? Pour le dire autrement, ce moment d'histoire constituerait-il un lieu théologique, une de ces instances à partir desquelles il nous est donné de grandir dans l'intelligence du Dieu de l'expérience pascalienne ?

À l'école des champions de la glisse

Curieusement, pour avancer dans cette question, j'éprouve le besoin de faire le détour par le sport, plus précisément par les sports de glisse⁴. Car, depuis les différentes formes de surf — avec ou sans voile — jusqu'au vélo acrobatique⁵ et au skate en passant par la pratique de l'escalade que Patrick Edlinger popularisa dans les années quatre-vingt⁶, ces sports, qui n'ont cessé de gagner la faveur du public, me semblent être particulièrement représentatifs de notre époque, une époque qui nous impose d'évoluer en contexte d'incertitude : ils nous enseignent le lâcher-prise.

Reformulons ce défi en langage théologique. Ces sports nous amènent à redécouvrir l'une des trois vertus⁷ théologiques, à savoir

-
3. Marcel GAUCHET, *L'avènement de la démocratie. IV — Le Nouveau Monde*, Paris, Gallimard, 2017, p. 217.
 4. Un petit aperçu sur la vidéo « Les exploits de l'année 2020 ! » à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=56MoIFXUWRQ>
 5. Un très bel aperçu avec les vidéos de Fabio Wibmer, par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=ZDbNe3mS0aw>
 6. Notamment avec le film « La vie au bout des doigts », de Jean-Paul Janssen (1982), consultable sur Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=CZlxY5rNGJk>
 7. Le mot « vertu » vient du latin « virtus ». Il est de la même famille que « virtuel » = « en puissance ». Une vertu n'est pas d'abord quelque chose qui fait joli dans le paysage moral, mais un tremplin intérieur sur lequel on prend appui pour se mettre en mouvement.

l'espérance : cette puissance sur laquelle, avec la foi et la charité, nous sommes invités à prendre appui pour évoluer dans notre être-chrétien. Pour être plus précis, disons que les sports de glisse provoquent et organisent le passage de « l'espoir » à « l'espérance ». Un exemple sera plus explicite.

En escalade, on commence toujours par grimper sur nos forces, sur nos petits bras musclés. On espère — on forme l'espoir — qu'ils seront suffisamment épais et costauds pour nous hisser jusqu'au sommet. C'est pour cela qu'au départ, les hommes et leurs biceps semblent plus doués que les femmes. Mais c'est une illusion, car, quelle que soit l'épaisseur desdits muscles, la force de gravitation universelle finit toujours par être la plus forte, et vient le moment où cela tétanise. Fin de partie ! Alors, les femmes passent devant, car, plus rapidement que les hommes, elles comprennent : pour continuer, il faudra opérer une conversion intérieure, consentir à se dégager de cette posture crispée sur les mains et prendre appui sur les pieds, autrement dit sur le centre de gravité, les bras servant alors surtout au maintien de l'équilibre. Avec cent mètres de vide sous les fesses, ce lâcher-prise constitue une véritable expérience pascalle, un passage éclair de mort et de résurrection.

La première attitude fait le pari de l'espoir, cette étonnante caractéristique qui s'appuie sur trois acquis anthropologiques : une capacité à se jeter en avant ; une propension à imaginer la flèche du temps qualitativement et quantitativement ascendante ; enfin, une surprenante faculté, physique et métaphysique, de croiser les doigts⁸ ! Fort de ces trois appuis, on se jette en avant, avec « l'espoir » — un peu aléatoire il faut bien l'avouer ! — que ça va fonctionner. La seconde attitude illustre « l'espérance » : on sait qu'en prenant appui sur le centre de gravité, ça va tenir. On le sait, car on en a déjà fait l'expérience sur des parois plus petites, moins dangereuses, plus accessibles. On peut donc se lancer, dans une prise de risques raisonnée. Les sportifs de la glisse ne sont pas des kamikazes. Ils conjuguent en permanence expérience et espérance.

8. Ce n'est pas une blague. À ma connaissance, aucune autre espèce animale ne fait preuve d'une telle aptitude !

À l'heure où se multiplient les incertitudes économiques, écologiques, sociales et politiques, où l'on affirme tout et son contraire, depuis les scénarios de la collapsologie la plus angoissée jusqu'aux perspectives les plus enthousiastes d'un Steven Pinker⁹, il est peut-être venu, le temps de nous mettre à l'école des champions de la glisse. Ils sont à même de nous redonner le goût de l'espérance, de nous aider à nous remettre en marche et à évoluer en contexte flou. Leur pratique nous enseigne cinq postures¹⁰ : maîtriser le centre de gravité, passer de l'équilibre statique à l'équilibre dynamique, ne pas craindre l'échec, contempler, cultiver l'ascèse.

Maîtriser le centre de gravité

Tout d'abord, ils y croient, et ce, comme nous venons de le dire, parce qu'ils maîtrisent parfaitement leur centre de gravité. Ils sont constamment posés dessus, ce qui les autorise à toutes les prises de risques. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder évoluer le cycliste italien Vittorio Brumotti¹¹ qui prend un malin plaisir à rouler sur les rambardes et autres barrières étroites qui marquent la limite entre la route et le ravin ! Pas un instant, il ne doute. Il sait où se trouve son centre de gravité. Dès lors, il contrôle parfaitement son équilibre.

Curieusement, cette attitude n'est pas sans évoquer celle de Marie des évangiles, du moins telle que l'a regardée la théologienne protestante France Quéré¹². Réfléchissant au récit de l'Annonciation, elle part du parallèle dérangeant que Luc établit entre Zacharie et Marie dans l'évangile de l'enfance. Tous deux

9. Steven Pinker annonce, chiffres à l'appui, que « nous vivons l'époque la moins violente et la plus paisible de toute l'histoire de l'humanité ». Steven PINKER, *La part des anges en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, Paris, Les arènes, 2017.

10. En l'écrivant, je ne peux m'empêcher de penser au pape François qui qualifie le « tout va mal » ambiant « d'imposture » (*Fratelli tutti* n° 75) ! Cela donne incontestablement à réfléchir.

11. Par exemple, « Brumotti – Road Bike Freestyle 2 » sur <https://www.youtube.com/watch?v=BM0oQIRIyrs>

12. France QUÉRÉ, *Marie*, Paris, DDB, 1996, p. 23-32.

sont bénéficiaires d'une visite de l'ange, le même. Tous deux posent une question, la même : « Comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme/puisque ma femme est avancée en âge ? ». Or, si Marie se voit portée aux nues, le pauvre Zacharie aurait mieux fait de se taire. C'est d'ailleurs ce qui lui arrive ! « Pourquoi cette différence de traitement ? » interroge France Quéré.

La différence, nous dit-elle, vient du fait que là où Zacharie demande à voir, Marie, elle, y croit déjà. Elle est tellement dans la certitude du Royaume à venir, dans l'espérance du jour de Dieu chanté par les prophètes, qu'elle devance l'ange. Lui, a annoncé une promesse au futur, sans rien préciser des délais : « Tu concevras », « Tu enfanteras », « Tu nommeras ». Dans neuf mois ? Dans dix ans ? Là-dessus, il n'a rien dit. C'est Marie, dans sa hâte de voir advenir le jour de Dieu et au mépris des convenances culturelles ainsi mises à mal, qui précipite cette promesse dans le présent : ça y est, je suis enceinte... Mais au fait, comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ? Là où Zacharie, dubitatif, a demandé à voir, Marie force Gabriel à lui en dire davantage, car elle a une longueur d'avance sur lui. Dans cette course au Royaume, c'est lui qui n'arrive plus à suivre.

Maîtriser notre centre de gravité, y prendre appui avec confiance : première clé pour évoluer en temps d'incertitude. Comme le conclut France Quéré :

La foi de Marie, c'est la fièvre, la hardiesse, les saintes lois allègrement profanées, un ange pudiquement sollicité, le temps précipité par une belle impatience sauvage qui a saisi le bonheur par les ailes et l'offre à la terre bientôt éblouie.

Passer de l'équilibre statique à l'équilibre dynamique

Poursuivons notre escalade. Maintenant que nous sommes bien posés sur notre centre de gravité, nous pouvons nous lancer. Les deux pieds posés sur deux solides rochers et les deux mains accrochées à deux excroissances, nous sommes vivants. Un peu crispés, mais en vie ! Comme il va falloir bouger, nous repérons un

peu plus haut deux marches pour les pieds et deux prises pour les mains. Arrivés là, nous serons à nouveau en vie. Mais il faut s'y rendre. Il y a du mouvement, du vide, de la mort, que nous franchissons le plus vite et le moins mal possible. Appelons cette posture «équilibre statique». Ça progresse par à-coups disgracieux dans un mouvement perçu comme dangereux : la vie est vue du côté des certitudes statiques. Et voilà que Spiderman-Edlinger ou Spiderwoman-Destivelle¹³ nous passent sous le nez, dans un mouvement souple et fluide, sans à-coups. On a l'impression qu'ils ont des ventouses aux mains, qu'ils ne tiennent à rien. Mais surtout, nous sommes en arrêt parce que c'est beau. Soudain, nous réalisons que l'escalade, ce n'est pas du sport, mais de la peinture. Ce n'est pas de l'ordre du déplacement, mais de l'esthétisme. Le but n'est plus d'arriver au sommet, mais de danser sur le rocher, de virevolter sur le mouvement lui-même, un mouvement qui déploie sa propre consistance, sa propre stabilité. Appelons cette posture «équilibre dynamique».

Le repérer en escalade est subtil. En revanche, nous en avons tous fait l'expérience à vélo. Autrefois, tous les enfants démarraient cette activité de la même manière : tout d'abord un tricycle, puis un vélo avec deux petites roues sur les côtés, deux roues pas tout à fait à l'horizontale pour éviter de tomber tout en obligeant à dompter l'équilibre. Cela accompli, les enfants passaient au « vrai » vélo. C'était un apprentissage par équilibre statique : prendre appui sur des points stables, en l'occurrence les petites roues, puis apprendre à s'en passer ; conquérir le mouvement en triomphant de sa dangerosité. Et voilà qu'il y a quelques années, sont apparues les « draisiennes » : plutôt que d'ajouter deux roues sur les côtés, on a enlevé les pédales. Le gamin pousse avec ses pieds. Il apprivoise l'équilibre dynamique. Mieux, il s'apprivoise lui-même en tant que capable de dynamisme. Il suffira ensuite d'ajouter deux pédales pour améliorer le rendement.

C'est un changement majeur de paradigme. On passe de l'équilibre statique à l'équilibre dynamique le jour où l'on comprend que le mouvement (du vélo, de l'existence ou de la foi)

13. Voir le très beau « Au-delà des cimes » de Rémy Tezier, 2007, qui met en scène l'alpiniste Catherine Destivelle.

comporte en lui-même sa propre consistance et sa propre stabilité *en tant que c'est en mouvement* ! On ne cherche plus à le dominer en mettant la main dessus ou en s'accrochant à nos certitudes, tels des berniques à leur rocher. On fait alliance avec et on se met à jouer. Mais dans ce passage, c'est une nouvelle philosophie, une nouvelle sagesse, une nouvelle mystique, qui se dessinent. L'objectif ne consiste plus à conquérir — l'Everest, le Tour de France ou l'incroyance — mais à dessiner de belles figures. Ce n'est d'ailleurs pas réservé aux sportifs. Je pense au jeune pianiste chinois Lang Lang jouant la « Campanella » de Franz Liszt¹⁴. En voyant ses mains virevolter sur le clavier, en le voyant tressauter sur son tabouret, on se demande si l'on a à faire à un musicien, à un jongleur ou à un danseur. Sans doute un peu des trois ! Et il n'est pas sans intérêt de comparer sa posture à celle, nettement plus hiératique, d'un Arthur Rubinstein jouant en 1964 la Polonaise dite « héroïque » de Chopin¹⁵, et qui traduit — en bon témoin de son époque — la volonté de dominer le clavier.

Évoluer en temps d'incertitude appelle à décriper la vision conquérante dans laquelle plusieurs siècles de *christianisme-en-modernité* nous avaient plongés et que, du moins en Occident, l'exculturation du christianisme¹⁶ risque de remettre au goût du jour, dans une version « peur de disparaître » pour le moins ambiguë. Les sportifs de la glisse nous invitent à relativiser le « bâtir et planter » de Jérémie pour nous remettre à danser avec David devant l'arche. Il me semble que c'est le passage auquel invitait également un Maurice Zundel disant, je cite de mémoire, qu'on ne prie pas pour avoir, mais pour être, qu'on ne prie pas pour obtenir, mais pour devenir.

C'est aussi ce vers quoi pointe le pape François qui déclare le temps supérieur à l'espace et qui en appelle à « initier des processus plutôt que de posséder des espaces »¹⁷. Tous ces artistes

14. « Lang Lang Franz Liszt – La Campanella 2012 » sur <https://www.youtube.com/watch?v=cIxGUAnj46U>

15. <https://www.youtube.com/watch?v=noS1SXHrUOE>

16. Pour Danièle Hervieu-Léger, ce terme désigne la désarticulation entre le catholicisme et la culture contemporaine. Voir Danièle HERVIEU-LÉGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003.

17. *Evangelii Gaudium*, n° 222-223.

nous font basculer du côté de la quête, du surf spirituel, de l'espérance acrobatique. À leur suite, nous pouvons nous définir comme chercheurs du Royaume ou, pour prendre un thème plus biblique, nomades ! D'ailleurs, en lisant l'Exode, on a parfois le sentiment que Dieu regrette presque de savoir que le peuple atteindra un jour la Terre Promise. Il sait bien que ce jour-là, le mouvement se figera ! Et, de fait, il ne faudra pas moins de tous les prophètes pour remettre le peuple en équilibre dynamique.

Ne pas craindre l'échec

Les sportifs de la glisse nous enseignent une troisième posture : ils ne craignent pas la chute. Ils ont appris à tomber. Évidemment que lorsque nos parents ont enlevé les petites roues du vélo, nous nous sommes pris une gamelle ! C'était prévu. C'est bien pour cela qu'ils nous avaient emmenés dans un champ de pâquerettes. Évidemment que lorsque l'on commence l'escalade, on tombe ! C'est bien pour cela qu'on met une corde !

Il me semble qu'il en va de même pour l'être chrétien. Entre la sécularisation, la globalisation, la pluralité religieuse, les changements climatiques, les méfaits du néo-libéralisme, les replis intégristes identitaires, les questions de genres et de discriminations sexuelles, la Covid et la crise qui s'annonce, se lancer à la suite du Christ comporte des risques. Demandez à ceux qui ouvrent leurs portes aux migrants ! Et alors ? Comme les sportifs, mettons un casque et lançons-nous en commençant petit. Nous prendrons des gamelles, nous aurons des cicatrices, mais nous serons vivants. Et l'expérience elle-même nous amènera vers des eaux plus profondes¹⁸. C'est en tous cas ce que dit le pape à la jeune génération dans *Christus Vivit* :

Jeunes, ne renoncez pas au meilleur de votre jeunesse, ne regardez pas la vie à partir d'un balcon. Ne confondez pas le bonheur avec un divan et ne vivez pas toute votre vie derrière un écran (...). Prenez des risques, même si vous vous trompez. Ne survivez pas avec l'âme anesthésiée, et ne regardez pas le monde en touristes.

18. Michel TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 2007.

Faites du bruit ! Repoussez dehors les craintes qui vous paralysent, afin de ne pas être changés en jeunes momifiés. Vivez ! Donnez-vous à ce qu'il y a de mieux dans la vie ! Ouvrez la porte de la cage et sortez voler ! S'il vous plaît, ne prenez pas votre retraite avant l'heure (n° 143) !

Contempler

Quand on évolue dans les milieux de la glisse, on est toujours étonné de voir que, s'ils sont prêts à prendre des risques et à foncer, pour autant ces sportifs ne sont pas des têtes brûlées ! Descendus de leur planche, de leur vélo ou de leur rocher, ce ne sont pas des excités. Bien sûr, quand ils se lancent dans le mouvement, l'ensemble de leurs forces est mobilisé. Mais d'une part, l'engagement est toujours précédé d'une phase de concentration. Et d'autre part, ce sont des contemplatifs. Leur allure est mesurée. Il y a de la décontraction dans l'air. On trouve généralement autant de sportifs allongés dans l'herbe, dans le petit champ qui fait face, que sur la paroi où évoluent les grimpeurs, ou sur la plage qui regarde la vague et ses surfeurs. Là, ça discute, ça commente, ça se repose, ça échange des nouvelles, ça fait jouer les gamins, ça étudie la voie pour mieux l'appriivoiser, mais surtout ça contemple ensemble le tableau que les copains sont en train de dessiner, là-bas sur la falaise, là-bas sur la vague. Traduit dans les termes de l'être-chrétien, ça fait Église.

Dans le temps d'incertitude qui s'ouvre devant nous, peut-être faut-il avoir la sagesse de ralentir, de nous asseoir et de contempler cette sécularisation post-moderne autonome¹⁹ dans laquelle nous sommes invités à nous engager : en repérer la beauté et la majesté, commencer à imaginer les figures que nous pourrons y dessiner, les promenades que nous pourrons y organiser. Arrêter de vouloir la conquérir, faire alliance avec elle et se mettre à danser.

19. Pour reprendre la thématique de Marcel Gauchet qui organise l'intelligence de la sécularisation autour du couple « sociétés hétéronomes — sociétés autonomes ». Pour une première approche, Marcel GAUCHET, *La religion dans la démocratie. Parcours de laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.

Cultiver l'ascèse

Enfin, les sportifs de la glisse nous rappellent qu'il est nécessaire de cultiver une certaine hygiène de vie, un entraînement²⁰, disons une ascèse. En effet, dans les passages critiques, ce n'est plus le moment de sortir le mode d'emploi. C'est trop tard ! Ce qui permet de passer, c'est l'ensemble des acquis physiques, techniques et mentaux qui fonctionnent alors en mode réflexe. De l'extérieur, on a l'impression que la personne est en pilotage automatique. Il n'en est rien. Le niveau d'esthétisme atteint est à la mesure de l'entraînement qui a précédé.

Je ne vois pas au nom de quoi l'être-chrétien désireux d'évoluer en contexte incertain pourrait se dispenser d'un tel entraînement. Le Christ ressuscité ne sera le centre de gravité nous permettant de risquer notre être-au-monde que si nous l'avons apprivoisé, que si nous nous sommes apprivoisés à lui. Je pense à ces autres artistes de la glisse que sont les ventriloques. Pour atteindre une telle virtuosité, où l'on finit par oublier qu'il n'y a qu'une seule personne sur scène, on devine le temps passé. Ils le disent, d'ailleurs : en privé, ils passent de longs moments avec leur marionnette, ce qui leur permet d'atteindre la fluidité que l'on voit sur scène. Il me semble qu'on peut faire une analogie.

Le rapport de fluidité que l'artiste nourrit avec sa marionnette nous donne une petite idée du rapport de fréquentation que nous gagnerions à avoir, au quotidien, avec le Christ ressuscité, en sa Parole, en son Corps qu'est l'Église, en ces frères et sœurs que sont les blessés de la vie, jusqu'à ce que nos actes, nos paroles, notre vie elle-même, incarnent l'espérance chrétienne sans que nous n'ayons plus à forcer le trait. Sylvie Robert l'avait dit, en d'autres termes et en d'autres temps, dans cette même revue : « *L'évangéliste se tient constamment sous la Parole qu'il est chargé d'annoncer* »²¹.

20. Une vidéo donne une petite idée de ce que cela peut représenter dans un sport comme le vélo acrobatique : <https://www.youtube.com/watch?v=iGeQtkJaalk>

21. Sylvie ROBERT, « De la conquête des âmes aux résonances de l'Esprit », in *Spiritus*, juin 2007, p. 135-140.

Pour conclure : la mission en temps d'incertitude

En surfant... sur Internet, je suis tombé sur une conférence qui n'a pas manqué de m'interroger. Organisée par « la Fondation Lepante pour une civilisation chrétienne », elle était donnée par le prof. Giovanni Turco sur le thème : « St Thomas d'Aquin pour une renaissance intellectuelle, morale et civile »²². Le nom de la Fondation et le titre de la conférence donnent le ton. On est là dans les milieux qui militent pour « la restauration de la civilisation chrétienne ». Le conférencier, qui identifie « crise » et « tragédie », voit avec les débuts de la modernité subjectiviste, le commencement des malheurs du temps et en appelle à un retour à des valeurs sûres et stables. Et il ajoute :

L'irrationalisme de la post-modernité réduit tout à un processus. Ne compte ni la cause ni la fin, ni le contenu du processus. Tout est processus, mais le processus n'a aucune justification, aucun contenu, ni aucune finalité, où tout est processus. Rien ne vaut la peine d'être considéré comme permanent, valide en soi-même, donc digne d'être défendu et transmis.

Tout n'est pas faux dans la dénonciation du relativisme ambiant. Pour autant, ces propos me font dire que le clivage qui divise, voire qui est en passe de déchirer, nos sociétés occidentales ainsi que l'Eglise, gagnera à être abordé en termes de postures. Là où les uns en appellent à la stabilité statique de « Saint Thomas d'Aquin, maître de l'être qui est un rocher ferme auquel nous nous accrochons en tant que naufragés, ceux du naufrage de notre civilisation », pour citer un extrait de la conférence, les autres répondent : « Descendez de la barque et venez faire du surf », une version somme toute revisitée de l'épisode matthéen de la marche sur les eaux ! De fait, on frise le dialogue de sourds.

Pour faire le passage de l'équilibre statique à l'équilibre dynamique, peut-être faut-il en passer par la nuit de la foi ! C'est ce dont témoigne Raphaël Buyse, du diocèse de Lille :

22. Consultable sur <https://www.youtube.com/watch?v=7crhT0vbkCw>, mise en ligne le 14 avril 2019.

Je ne crois plus au Dieu très haut et redoutable des psaumes que j'ai chantés, il ne m'a pas rendu inébranlable, son silence m'a lavé, décapé, décrassé, brossé, rincé, il m'a changé, renversé, réformé, refait. (...) Je crois en un Dieu source, que j'entrevois mystérieusement à travers l'épaisseur humaine du Christ²³.

La mission en temps d'incertitude consiste peut-être à renoncer à vouloir être missionnaire et, enfin débarrassé de ce sac encombrant, à rejoindre les danseurs sur la piste, sur la voie, sur la vague, pour dessiner avec eux des figures par lesquelles quelque chose de l'Évangile se fera entrapercevoir.

Bertrand EVELIN

23. Raphaël BUYSE, *Autrement Dieu*, Paris, Bayard, 2019.

Parler de Dieu en temps de crise

La théologie politique de Johannan Baptist Metz

Julia LIS

Julia Lis a étudié la théologie, la langue, la littérature et la civilisation allemandes à Münster, Jérusalem et Cracovie. Depuis 2013, elle est directrice exécutive de l'«Institut de politique et de théologie» à Münster. Elle a publié de nombreux articles sur la théologie de la libération, le droit d'asile des Églises, l'Église et la société.

C'est surtout l'ampleur des cas de violence sexuelle dans l'Église et les dimensions du déni systématique de la situation par les représentants de la hiérarchie ecclésiastique qui ont plongé l'Église allemande dans une crise sans précédent. Dans cette situation se pose la question d'une réforme et d'un renouvellement de la vie de l'Église. Aujourd'hui, se pose également la question de la pertinence et de la signification de l'Église dans un monde sécularisé.

La théologie politique, telle qu'elle a été façonnée par Jean Baptiste Metz, a justement donné une place centrale à cette question. Cependant, elle ne pose pas la question de la pertinence de l'Église en tant qu'institution, de la manière dont elle devient socialement significative. Pour une théologie politique, la question de la pertinence est plutôt liée à celle de la vérité : « Est vrai ce qui est pertinent pour tous les sujets — également pour les morts et les

vaincus»¹. Mais une telle notion de la pertinence est en mesure d'éviter que la foi chrétienne ne puisse être réduite fonctionnellement à l'usage qui peut en être fait socialement, ou, qu'autosuffisante et refermée sur elle-même, elle ne s'installe dans une niche sans se soucier de sa propre non-pertinence.

Théologie politique et théologie publique

Nous voyons également une différence significative entre la théologie politique et la théologie publique. Cette dernière veut donner à la théologie une signification publique, qui lie la pertinence à la question de l'opérationnalité sociale. Elle ouvre ainsi la théologie à la société civile, faisant de l'Église une actrice de cette société². Pour la théologie politique, en revanche, l'importance, voire la pertinence, de l'Église, tout comme celle de la foi, ne résulte précisément pas de son utilité sociale, mais plutôt de ce qu'elle réussit à témoigner de la foi selon laquelle tous les hommes, même les morts et les vaincus, peuvent devenir des sujets devant la face de Dieu et donc aussi dans ce monde.

Certainement peu de choses permettent aujourd'hui d'espérer que cela réussisse à l'Église allemande de représenter cette conviction de manière offensive dans son agir dans le monde et dans sa pratique symbolique. Nous vivons beaucoup plus une Église qui souffre de la perte croissante de sa pertinence sociale, dans le sens d'une fonction sociale et de la réputation qui y est associée.

La raison en est à chercher dans la conception que Jean Baptiste Metz se fait d'une Église bourgeoise. Pour lui, la religion bourgeoise se caractérise par son absence d'attente et donc par son absence d'espoir. Elle sert finalement «à la confirmation et au

-
1. Johann Baptist METZ, "Glaube", in *Geschichte und Gesellschaft. Studien zu einer praktischen Fundamentaltheologie*, Mainz, Matthias-Grünwald, 1980, p. 56.
 2. Cf. Philipp Geitzhaus, "Karl Marx grüßt die Politische Theologie. Zur Kritik der neusten politischen Theologie", in Ders./Michael Ramminger (Hg.), *Gott in Zeit. Zur Kritik der postpolitischen Theologie*, Münster, ITP-Kompass, 2018, p. 24-27.

renforcement pour ceux qui ont et possèdent déjà»³. Dans une société bourgeoise, la religion, en l'occurrence avant tout le christianisme, assume ainsi dans la répartition du travail la fonction de production de sens. Elle devient un domaine partiel de la société, sans pouvoir. À partir de cette position, pour les chrétiens se posent de manière adéquate les questions sur le tout social, comme la question de la justice ou de l'égalité de tous les hommes. En 1977, Metz en décrivait déjà les conséquences de façon clairvoyante :

La vie ecclésiale sous nos latitudes se désintègre de plus en plus en une église avec une touche libérale, c'est-à-dire en une église de services pour les célébrations de la vie bourgeoise d'une part et en une église-secte traditionaliste apeurée d'autre part⁴.

Ce diagnostic semble valable aujourd'hui plus que jamais : cela se voit dans l'auto-référencement des discussions dans l'espace ecclésial qui tournent autour de la question de la réforme de l'Église, mais n'arrivent pas le plus souvent à déterminer cette réforme en termes de contenu à partir de la mission et de la tâche de l'Église, plutôt seulement comme une modernisation nécessaire dans le sens d'un alignement sur les rationalités sociales. De l'autre côté du spectre ecclésiastique, en revanche, se remarque une insistance sur des formes et des traditions dépassées, qui ne trouvent plus de réponse à la question de leur perte de sens, mais qui veulent s'accrocher craintivement à l'existant, car tout changement est ressenti comme une menace.

Ce que la théologie politique a tenté d'opposer à cela, à savoir un christianisme qui place «l'option pour un pouvoir-être-sujet solidaire de tous les hommes»⁵ au centre, est aujourd'hui peut-être moins en vue que cela ne semblait en être le cas en 1977. La crise du monde qui continue de s'intensifier, la dévastation de parties toujours plus grandes de la planète par la catastrophe

3. Johann Baptist METZ, "Jenseits bürgerlicher Religion (1980)", in Ders., *Gesammelte Schriften*, Bd. 1, hg. von Johann Reikerstorfer, Freiburg i. Br., 2015, p. 154.

4. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, Matthias-Grünwald-Verlag, Mainz 1977, p. 66.

5. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 69.

climatique, l'inégalité sociale croissante et l'exclusion d'une grande partie de l'humanité de ce qui est nécessaire pour une vie dans la dignité, font cependant apparaître une telle option comme étant urgente pour un christianisme qui veut poser la question des conditions d'un salut du monde historiquement et socialement, et qui ne puisse donc pas résoudre la question de ce salut de façon simplement individuelle et eschatologique. Ainsi, la possibilité d'un discours sur Dieu dans un monde caractérisé par un état de crise permanente reste le défi central pour une théologie politique pour notre temps.

À propos de l'importance de la théologie

Mais pourquoi, pourrait-on se demander, a-t-on besoin de la théologie pour cela ? Et qu'a-t-elle à voir avec la lutte des gens pour une vie dans la dignité, avec l'aspiration à un monde qui ne fonctionne pas simplement sur le mode de la gestion de crise ?

Selon Metz, la théologie politique se comprend comme « l'apologie d'une espérance »⁶ en un Dieu qui veut le devenir-sujet et le pouvoir-être-sujet des personnes, et bien évidemment de tous les êtres humains, des vivants et des morts. Ce pouvoir-être-sujet et ce devenir-sujet ne peuvent être définis ici de manière abstraite. Au contraire, ils se réalisent chacun historiquement au sein de certains processus sociaux, et ils ne peuvent être considérés séparés de ces derniers. C'est en cela que se révèle le caractère pratique immédiat d'une telle théologie : en ce qu'elle ne peut pas considérer la pratique sociale comme quelque chose de subordonné aux vérités et à la réalité de la foi, mais que la foi chrétienne ne peut se réaliser qu'au sein de cette pratique sociale : « La pensée *chrétienne* de Dieu est par elle-même une pensée pratique »⁷.

Le contenu pratique d'une théologie politique n'est donc pas seulement son applicabilité aux problèmes et aux conflits sociaux, il consiste plutôt en ce qu'elle lie son discours et sa pensée sur

6. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 3.

7. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 47.

Dieu à une «situation historico-sociale, avec toutes ses douloureuses contradictions »⁸.

Une telle théologie ne peut pas se comprendre comme pourvoyeuse d'idées pour des solutions fonctionnelles aux crises dans l'Église et la société. Elle essaie beaucoup plus de fournir une contribution à une meilleure compréhension de ces crises. Cela n'est possible que si elle jette son regard sur le tout social et se met ainsi en rapport avec une science et une théorie sociales critiques. Cela va au-delà de l'exigence d'interdisciplinarité, qui, dans l'entreprise académique, est au mieux capable d'élargir les perspectives dans le sens de l'intérêt de la connaissance et au pire correspond surtout aux logiques de financement par des tiers et de demandes de projets. Il s'agit beaucoup plus ici de mieux comprendre les contradictions sociales douloureuses et ce qui y entrave le devenir-sujet, afin de pouvoir ensuite travailler à les surmonter. Une théologie politique ne peut pas faire face à ces contradictions sociales de manière quasi-objective et neutre, car sinon elle devrait renoncer à son option pour le pouvoir-devenir-sujet de tous, laquelle est justement liée à l'idée chrétienne de Dieu. Le spécialiste de théologie politique, Kuno Füssel, a de ce fait esquissé la compréhension fondamentale de la théologie politique comme suit :

La question fondamentale de la théologie politique de Jean Baptiste Metz n'est pas, comme souvent communément supposé, le rapport entre la théologie et la politique, il s'agit plutôt du maintien indéfectible de la question de Dieu pour la fondation d'un monde digne des êtres humains, et cela inclut aussi bien la nature que l'histoire et la société, et donc aussi l'économie et la politique⁹.

Cette conception de la théologie politique rend en même temps clair qu'une telle théologie doit toujours s'interroger à nouveau sur les conditions, sur ce qui empêche une vie digne des êtres

8. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 11.

9. Kuno FÜSSEL, "Gott in Zeit. Die Gottesfrage als Grundfrage der politischen Theologie", in Philipp GEITZHAUS/Michael RAMMINGER (Hg.), *Gott in Zeit. Zur Kritik der postpolitischen Theologie*, Münster, ITP-Kompass, 2018, p. 179.

humains et appelle donc à un changement¹⁰. Sa mise à jour, cependant, est alors bien plus qu'un « update » discursif, car il n'y s'agit jamais uniquement de la modernisation du discours et de l'adaptation aux dynamiques de chaque époque, mais plutôt de la question fondamentale de savoir comment, à cette époque, peut être maintenu le Dieu chrétien et de ce fait la possibilité du devenir-sujet de tous.

Apocalyptique - Messianisme

« Il n'y a pas d'alternative » — cette affirmation est devenue un dogme fondamental du néolibéralisme en tant que forme de gouvernement. Dans un monde où la politique se réduit de plus en plus à l'administration vaut la règle incontestable des contraintes. Les crises sans cesse émergentes qui conduisent à l'incertitude, reconnaissables peut-être de la manière la plus claire à travers la crise climatique qui soulève non seulement la question des conditions de vie sur la planète, mais aussi celle de la survie en général, sont traitées sur le mode de la raison instrumentale et donc de l'administration et de la gestion. Ce qui y reste exclu, ce sont les questions fondamentales sur le tout social, sur une économie, par exemple, qui rompt fondamentalement avec la logique de l'exploitation, du profit et de la concurrence. Même si le capitalisme a aujourd'hui perdu son potentiel utopique et s'est développé dans le sens d'un capitalisme cynique¹¹, il vaut comme irrémédiable ; une sortie paraît tout simplement unimaginable.

Dans son texte *Capitalisme comme religion*, Walter Benjamin a décrit ce phénomène comme une perte de toute transcendance et ainsi

10. Michael Schüßler avait déjà recommandé de telles mises à jour de la théologie politique il y a quelques années. Cf.: Michael SCHÜßLER, "Updates für die Politische Theologie? Fundamentalpastorale Dekonstruktionen einer diskursiven Ruine", in Rainer Bucher, *Pastoral und Politik. Erkundungen eines unausweichlichen Auftrags*, Münster, Lit, 2006, p. 22-38.

11. Franz J. HINKELAMMERT, *El Grito del Sujeto. Del teatro-mundo del evangelio de Juan als perro-mundo de la globalización*, San José, DEI 1998, p. 177-188.

comme « éclatement de l'être »¹². Il en va ainsi quand le capitalisme devient une religion de substitution. C'est pire que l'empêchement dans le cercle d'endettement dans lequel le capitalisme pousse les gens est quelque chose qui englobe tout l'être, et ne peut que culminer dans le désespoir.

Si l'on partage la conviction de Benjamin, selon qui le capitalisme embrasse si totalement et en même temps fatalement l'être des êtres humains, la question de la possibilité d'une cassure de cette totalité devient alors encore plus centrale. En même temps, elle n'a pas beaucoup de plausibilité dans un monde où un Autre, une expérience de la transcendance au sens d'un au-delà des relations sociales existantes, voire tout espoir qu'un tel au-delà pourrait exister, a été perdu pour beaucoup de gens. Le futur ne peut alors être pensé que sur le mode de l'inférence du présent existant : « Dans ce processus, rien d'extraordinaire ne peut plus se produire, car tout est la continuation de ce qui est déjà donné »¹³.

À une telle compréhension de la réalité est également liée une certaine conception du temps comme continuum dans lequel un développement en suit un autre et en résulte. Metz a décrit ce problème de la manière suivante :

La compréhension de la réalité qui guide la maîtrise scientifico-technique de la nature, et dans laquelle le culte de la faisabilité puise ses réserves est caractérisée par une conception du temps comme un continuum vide, croissant évolutivement vers l'infini, dans lequel tout est impitoyablement enfermé ; elle chasse toute attente substantielle et produit ainsi ce fatalisme qui ronge l'âme de l'homme moderne »¹⁴.

À une telle conception d'un temps du monde vide et s'écoulant impitoyablement, qui renvoie à la nécessité immuable de ce qui est

12. Cf. Walter BENJAMIN, "Kapitalismus als Religion (Fragment)", in *Gesammelte Schriften*, hg. von Rolf Tiedemann/Hermann Schweppenhäuser, Bd VI, Frankfurt a. M., 1991, p. 100-102.

13. Andreas HELLGERMANN, "Badiou und der politische Kampf gegen die Ableitung", in Philipp GEITZHAUS/Michael RAMMINGER (Hg.), *Ereignis, Freiheit, Transzendenz. Auseinandersetzungen mit Alain Badiou*, Münster, ITP-Kompass, 2020, p. 107.

14. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 150.

déjà donné, Metz oppose la foi en une césure messianique. Il rejoint de ce fait l'héritage biblique de l'apocalyptique. Les crises de notre monde, mais surtout la catastrophe climatique, sont également aujourd'hui encore et toujours culturellement associées au concept d'apocalypse. Cependant, ce concept est très éloigné de la compréhension biblique de l'apocalypse à laquelle Metz fait référence. La plupart du temps, il tourne autour de la possibilité d'une escalade de la catastrophe jusqu'à la destruction complète de la vie humaine carrément, jusqu'à une sorte de fin définitive. Par contre, pour l'apocalyptique biblique, il ne s'agit précisément pas d'imaginer la fin comme une catastrophe qui mène à la ruine, mais de penser l'apocalypse comme le maintien de l'espérance du salut au milieu des catastrophes du monde que nous vivons déjà, si l'on pense seulement à la catastrophe des gens qui se noient dans la Méditerranée en quête de perspectives de vie. Cela vaut la peine de mettre ces catastrophes en rapport avec le maintien de la foi en un Dieu qui peut être le garant de l'aspiration humaine à un monde digne des êtres humains. C'est pourquoi le maintien de la dimension apocalyptique de la foi est lié aux expériences fondamentales de crise de l'histoire, qui produisent souffrances, mort, victimes et vaincus :

En cela, l'expérience de crise à laquelle se rattache le message de la résurrection universelle des morts n'est pas simplement l'expérience individuelle de la mortalité, mais surtout la question troublante du salut des autres dans la mort — et spécifiquement de ceux qui souffrent innocemment et injustement, c'est donc la question du maintien de la justice pour les victimes et les vaincus de l'histoire (...) ¹⁵.

Pour la théologie politique, le maintien de l'espérance chrétienne n'est pas envisageable en deçà de l'horizon de cette question ; elle ne peut pas se contenter d'être une « petite » espérance qui vise l'amélioration des circonstances de la vie, la réussite de sa propre vie ou son salut individuel dans la mort. Cette espérance chrétienne concerne le tout — car elle est universelle et envisage

15. Johann Baptist METZ, "Gott. Wider den Mythos von der Ewigkeit der Zeit", in Ders., *Gesammelte Schriften*, Bd. 5, hg. von Johann Reikerstorfer, Freiburg i. Br. 2015, p. 41.

de ce fait un avenir du monde dans lequel tous peuvent devenir sujets, même les morts :

L'espérance d'une fin des temps et du règne de Dieu est qualifiée dans son contenu : *ad negativum* par l'état du monde perçu de manière apocalyptique et *ad positivum* par la fin du pouvoir, de la domination et de l'exploitation (...) ¹⁶.

Ainsi comprise, l'apocalyptique biblique a pour tâche, d'une part, de révéler l'histoire de la souffrance des victimes et des vaincus cachée dans l'histoire et, d'autre part, de maintenir vivante la possibilité de son interruption, malgré toutes les prétendues évidences des contraintes factuelles sans alternative, qui produisent toujours et encore de nouvelles victimes.

Combat pour le devenir - sujet

Dans ce sens, une perspective apocalyptique et la lutte pour le devenir-sujet et le pouvoir-être-sujet de tous sont liées l'une et l'autre de la manière la plus étroite. Car cet être-sujet n'est pensable que dans une certaine compréhension du temps : « Dans la vision de l'apocalyptique biblique, le temps du monde n'apparaît pas comme temps naturel anonyme, mais comme temps historique de l'humanité » ¹⁷.

Mais seul un regard sur le temps comme temps historique permet aux gens de devenir des sujets de leur propre histoire. Ils ne sont pas simplement livrés au déroulement naturel du temps de façon impitoyable, mais ils sont placés dans une histoire qui renferme des possibilités de changement. La représentation des êtres humains comme sujets de leur propre histoire est un contre-modèle à la domination des contraintes factuelles quasi-naturelles auxquelles l'être humain est soumis, et qui paraissent immuables.

16. Michael RAMMINGER, "Ereignis, Treue, Unterbrechung. Badiou und die politische Theologie", in DERS. / Philipp GEITZHAUS (Hg.), *Ereignis, Freiheit, Transzendenz. Auseinandersetzungen mit Alain Badiou*, Münster, ITP-Kompass, 2020, p. 38.

17. Johann Baptist METZ, "Gott in Zeit. Von der apokalyptischen Wurzel des Christentums", in Ders., *Gesammelte Schriften*, Bd. 5, hg. von Johann Reikerstorfer, Freiburg i. Br. 2015, p. 71.

Metz appréhende l'histoire de l'Israël biblique comme une telle histoire du devenir-sujet d'un collectif et cependant aussi par le fait même de l'individu dans ce collectif¹⁸. Un tel devenir-sujet est politique dans le sens où il interrompt la domination, et postule en cela, dans une intention solidaire, l'égalité de tous les hommes comme étant universelle¹⁹.

Dans la situation actuelle, elle s'oppose à une subjectivation néolibérale produisant un type de subjectivation qui peut se maintenir et s'affirmer dans la situation de crise, et qui correspond en même temps aux exigences faites à l'être humain en tant que capital humain : un individu qui agit sous sa propre responsabilité, de façon flexible, capable d'adaptation, performante, résiliente :

L'être humain est préparé à un avenir qui paraît toujours incertain et rendu prêt à s'y adapter de la meilleure façon possible et en y allant jusqu'aux limites de sa propre efficacité²⁰.

Contrer une telle forme de subjectivation par un devenir-sujet solidaire n'est pas simplement nécessaire pour éviter une perte de signification de la théologie et de l'Église. Bien plus, la préoccupation d'une théologie politique atteint ici une signification qui va bien au-delà de l'espace interne de l'église, car justement avec ce devenir-sujet solidaire, il s'agit de tout le monde et donc de tout : à savoir de la question des possibilités et des conditions de la vie humaine dans ce monde. Les catégories fondamentales de la narration et de la mémoire mentionnées par Metz atteignent ici une importance remarquable : car le monde d'aujourd'hui connaît certes beaucoup d'histoires, mais pratiquement aucune conscience historique. Ce qui compte, c'est ce qui est maintenant. Cependant, le fondement de cette mémoire

18. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 57.

19. Cf. Philipp GEITZHAUS, "Subjekt werden! Zur Aktualität des Metz'schen Politikbegriffs", in Hans-Gerd JANSEN/Julia D.E. PRINZ/Michael J. RAINER (Hg.), *Theologie in gefährdeter Zeit. Stichworte von nahen und fernen Weggefährten für Johann Baptist Metz zum 90. Geburtstag*, Münster, Lit 2018, p. 143.

20. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 63s ; p. 161-194.

dangereuse et du récit qu'elle produit est précisément que ce qui existe, n'est pas tout. La conscience historique montre que et comment ce qui est, est devenu, et maintient ainsi ouverte la possibilité que cela pourrait également être autrement. De même que la conscience apocalyptique ouvre le temps à un événement messianique à venir, à la fin de ce qui existe, la conscience historique ouvre « le temps à rebours », pour ainsi dire, et offre une résistance contre « un affaiblissement dans le sens d'une soumission complète »²¹, qui menace aujourd'hui là où des contraintes matérielles anonymes, dans l'intérêt de la logique capitaliste d'exploitation, déterminent de plus en plus la vie des gens. C'est donc la tâche d'une mémoire dangereuse que de ne pas oublier en plus ce qui manque déjà, au risque de continuer ainsi à porter une faible force messianique.

Théologie comme moyen de lutte (Bonhoeffer)

L'importance d'une théologie politique non seulement pour l'Église, mais aussi pour le monde se révèle dans la mesure où elle peut apporter une contribution aux luttes pour le devenir-sujet de tous et permettre ainsi l'interruption d'une réalité marquée par les catastrophes. Par conséquent, elle n'est donc pas « en phase avec son temps », du fait qu'elle est contemporaine, mais plutôt parce qu'elle entre en résistance contre les tendances fondamentales de chaque époque respective, précisément là où elle démasque la réalité existante comme une réalité qui produit des victimes. Cela apparaît clairement à l'époque de la catastrophe climatique, de la fuite et de la migration involontaires de tant de personnes dans le monde, ou des maladies et pandémies engendrées par une économie agricole industrielle. Elle ne sait donner avec cela aucune sécurité face à l'incertitude qui en résulte pour de nombreuses personnes, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église, sur la manière de maîtriser les crises de ce temps. Elle fait beaucoup plus sortir ceux qui s'accrochent à ce qui est, d'une fausse sécurité, obtenue même au prix de devoir refouler la réalité de la souffrance qu'elle produit. La théologie politique veut cependant maintenir une espérance qui oppose quelque chose au manque d'alternative

21. Johann Baptist METZ, *Glaube in Geschichte und Gesellschaft*, p. 63.

de la réalité existante. Elle fonde cette espérance sur l'idée chrétienne de Dieu.

Comprise ainsi, la théologie politique peut devenir une théorie de la résistance contre tout ce qui ne permet pas aux gens de devenir des sujets, et donc fait d'eux, dans un monde contrôlé, des objets qui font impuissamment face aux pouvoirs économiques et politiques qui les entourent. Elle porte cette résistance en avant et la maintient vivante, dans la foi en l'avènement d'un changement, un changement nouveau qui n'émerge pas de l'existant.

Possibilité qu'elle ne peut pas apporter par sa résistance, mais qu'elle ne peut qu'attendre. Cette attente signifie cependant tout autre chose que la passivité. Elle signifie beaucoup plus l'espoir d'un devenir-sujet de tous les êtres humains, justement par la participation aux luttes historiques pour témoigner du pouvoir-être-sujet, et par le fait même guetter l'apparition d'une réalité qui transcende l'existant.

Une telle théologie politique pourrait également indiquer le chemin vers le comment réussir aujourd'hui à être et à vivre l'Église au-delà de la banalité de la religion bourgeoise et au-delà d'un traditionalisme sclérosé et rétrograde. L'Église devrait alors devenir un lieu où les luttes pour le pouvoir-être-sujet des êtres humains peuvent être rappelées et maintenues vivantes, un lieu qui nous appelle et nous encourage de continuer à rester impliqués dans ces luttes et ainsi à porter activement l'espoir du devenir-sujet de tous à travers l'histoire.

Julia LIS

François Libermann :

Une spiritualité du sacerdoce à l'école de Saint-Joseph

Richard FAGAH

Religieux spiritain originaire du Nigeria, Richard Fagah a soutenu, à l'Institut Catholique de Paris, une thèse de doctorat en théologie sur « les enjeux, l'actualité et la postérité de la spiritualité missionnaire de François Libermann (1802-1852) ». Il collabore au Comité des études spiritaines.

Un fait qui est loin d'être anodin, celui que le Saint — Père relève dans la Lettre Apostolique *Patris corde* : « Après Marie, la Mère de Dieu aucun saint n'a occupé autant de place dans le Magistère pontifical que Joseph, son époux »¹. C'est également vrai pour la spiritualité chrétienne, comme le montrent Pierre Grelot, Roland Gauthier et collaborateurs².

On pourrait en dire autant de la place que le Vénérable Père François Libermann (1802-1852), fondateur des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie (1841) et rénovateur de la Congrégation du Saint-Esprit (1848), accorde à saint Joseph dans sa démarche spirituelle. Il l'invoque, avec Jésus et Marie, un peu partout dans ses *Lettres*

-
1. Pape FRANÇOIS, *Patris corde*, Lettre Apostolique sur saint Joseph, Paris, Artège, 2021, p. 10.
 2. COLLECTIF, « Joseph (Saint) », in *Dictionnaire de Spiritualité*, fascicule 57-58, Paris, Beauchesne, 1974, col. 1290-1322.

*spirituelles*³ comme pour traduire la présence discrète à ses côtés du « patron de la vie cachée », selon le mot de Paul Claudel⁴.

« *Jésus, Marie, Joseph* », ou « *JMJ* » en abrégé. Telle est l'invocation quasi constante qui introduit les propos du *Serviteur de Dieu*, celui dont le Pape Pie XII, en 1952, évoquait la doctrine et l'exemple comme pouvant entraîner « ceux qui les scrutent vers les profondeurs du renoncement chrétien, de l'union à Dieu, de la paix intérieure, où s'alimentent les vertus fondamentales de l'action missionnaire (...) »⁵. Or le Père Libermann ne fait pas qu'invoquer saint Joseph, auquel il voue une dévotion certaine. L'époux de la Bienheureuse Vierge apparaît à ses yeux comme modèle de ce qu'il appelle « l'esprit sacerdotal ».

Nous tentons ici de scruter brièvement la doctrine spirituelle et l'exemple du Père Libermann pour souligner, avec lui, combien la figure de saint Joseph permet d'approfondir une spiritualité du sacerdoce, fondée sur le renoncement et la paix intérieure.

Saint-Joseph en filigrane du texte libermannien

De même que le texte biblique ne s'étend pas sur la figure de « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus » (Mt 1, 16), de même on ne trouvera guère dans le corpus libermannien un texte de longueur considérable qui lui soit consacré. Pour voir un exposé à proprement parler sur saint Joseph, il nous faut remonter au premier Libermann (1826-1839)⁶, évoluant encore en milieu

3. Cf. *Lettres spirituelles du Vénérable Libermann*, 3^e édition, 3 tomes, Paris, Librairie Poussièlgue Frères, 1889.

4. Paul CLAUDEL, « Lettre sur saint Joseph », in Gilles MARCOTTE (textes choisis par), *L'Expérience de Dieu avec Paul Claudel*, Montréal, Éditions Fides, 2001, p. 110.

5. Pape PIE XII, « Lettre à Notre Cher Fils Francis Griffin, Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie », *Bulletin Général de la Congrégation*, vol. 42, Janvier 1951 — Décembre 1952, Paris, Maison-Mère, pp. 242-247, citation p. 247. Voir aussi *La Documentation catholique*, 1952, col. 239-240.

6. Sur la possibilité de distinguer entre un premier et un second Libermann, on lira Paul COULON, « François Libermann (1802-1852) et le "cœur éminemment apostolique" de Marie », in COLLECTIF, *Marie dans l'évangélisation*, tome I, *Études mariales : Bulletin de la Société Française d'Études Mariales*, Paris, Médiaspaul, 2007, p. 183-209.

sulpicien, avant qu'il ne soit question de fonder un institut missionnaire. Il s'agit d'un bref entretien⁷, donné dans le cadre de l'animation spirituelle des « Bandes de piété »⁸, un mouvement de séminaristes que Libermann lance aux séminaires sulpiciens de Paris et d'Issy-les-Moulineaux en 1833.

Œuvre de celui qui n'est encore qu'un simple acolyte, l'entretien sur saint Joseph est d'une profondeur étonnante⁹. Il laisse entrevoir pourquoi le futur fondateur s'attachera tant à la figure de saint Joseph et lui accordera un rôle de premier plan dans la spiritualité du sacerdoce qui l'anime et qu'il propose à ses missionnaires.

Que nous apprend Libermann dans ce texte ? À quoi nous invite-t-il ? Son projet peut se résumer comme une tentative de nourrir principalement une spiritualité du sacerdoce, mais aussi de la consécration religieuse, à partir de la figure de l'époux de Marie. Libermann y parle de saint Joseph sous trois angles.

Joseph pré-nuptial et le mystère de la vocation

Saint-Joseph a été préparé par Dieu pour assumer le rôle spécifique qui sera le sien, même si l'on ne peut affirmer qu'il était plein de grâce de la même manière que la Vierge Marie. Sa préparation est indissociable de sa profonde foi judaïque et s'explique par elle et par sa capacité à s'ouvrir au projet de Dieu, quand bien même celui-ci vient bouleverser les siens. Ce fut la trajectoire paradigmatique de la foi d'Abraham que « Dieu a préparé de loin (...), écrit Libermann, et (...) éprouvé de dix manières avant de le nommer le père des croyants »¹⁰. Saint-Joseph pré-nuptial est donc un homme habité, profondément travaillé par sa foi ancestrale où

7. François LIBERMANN, « Douzième entretien : saint Joseph », dans *Écrits spirituels, Supplément*, Paris, Procure Générale de la Congrégation du Saint-Esprit, 1891, p. 65-71. Cité désormais dans cet article comme « Entretien sur saint Joseph ».

8. Il s'agit d'un apostolat interne, s'appuyant sur la grande influence qu'exerce Libermann sur bon nombre de ses co-séminaristes, pour lesquels il assume déjà la fonction de directeur spirituel.

9. Pour preuve, les similitudes qu'on y verra avec l'éclairage sur le sacerdoce catholique par un théologien accompli comme Benoît XVI.

10. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 65.

l'histoire humaine ni s'écrit et ne s'éclaire sans la Lumière d'en haut.

Libermann relit dans cette préparation en amont un fondement de chaque vocation bien mûrie, fondement sans lequel il serait impossible de vivre une relation privilégiée avec Dieu. Ainsi semble-t-il évacuer toute notion de *vocation accidentelle* ou de *vocation par hasard*. La vocation ne s'improvise pas. Tout appel vrai passe par une préparation en amont avant d'aboutir à son éclosion¹¹. Il cherche à établir par là un parallèle entre la figure de saint Joseph et l'esprit sacerdotal.

La dimension sponsale de l'esprit sacerdotal

Ensuite, le futur fondateur aborde saint Joseph sous l'angle proprement sponsal. Il considère qu'en tant qu'époux, saint Joseph bénéficie de la dot qu'apporte la Sainte Vierge. Leur union étant avant tout spirituelle, cette dot est spirituelle¹². Il s'agit de la plénitude de grâce agissant en Marie. C'est pourquoi la grandeur de Joseph lui vient en grande partie de Marie, qui « lui a donné pleine communication de ses richesses et de ses grâces ». Il revient à l'Esprit Saint, « d'opérer cette communication aux biens qui désormais devenaient communs (...) »¹³.

Mariage tout spirituel, il n'a pu être dissout par la mort des époux. Saint-Joseph demeure donc l'époux éternel, jouissant de « toutes les grâces et faveurs que Dieu répand sur la très Sainte Vierge »¹⁴. Mariage formé par la miséricorde de Dieu envers le genre humain, saint Joseph époux participe également à l'œuvre de la miséricorde de la sainte Vierge.

Ainsi, Libermann prépare le terrain à partir de cette dimension sponsale pour méditer sur l'esprit sacerdotal en saint Joseph. Son union spirituelle avec la Sainte Vierge aura pour conséquence le développement de cet esprit du sacerdoce.

11. L'auditoire immédiat de Libermann est composé entièrement de futurs prêtres et missionnaires.

12. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 66.

13. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 66.

14. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 67.

Discerner l'esprit sacerdotal en saint Joseph

Le texte de Libermann s'achève sur un propos plus développé sur saint Joseph comme père de Jésus. Associé à la maternité divine de la Vierge Marie en tant que responsable de la Sainte Famille, saint Joseph assure l'immense rôle de père nourricier de Jésus. D'après Libermann, ce rôle ne se comprend profondément que sur le plan spirituel, en termes de sacerdoce. Saint-Joseph est comme le prêtre au service du Verbe divin dès sa conception :

Depuis l'Incarnation du Verbe, affirme-t-il, saint Joseph était entièrement dévoué à Jésus et à Marie, ne vivait plus que pour Jésus, n'avait d'autre intérêt que les siens, et se négligeait pour ne penser et n'agir qu'en vue de Jésus¹⁵.

Ce renoncement radical à soi pour se consacrer entièrement au service du Tout-Autre a une signification profonde. Pour la saisir, Libermann invite à penser la maison de Nazareth comme le temple où résidait l'Esprit-Saint, le Dieu vivant, en son Fils Unique¹⁶. À cette Présence Divine il fallait un culte d'ordre sacerdotal, ce qu'assurait saint Joseph par des sacrifices non sur un autel de pierre, mais dans son être tout entier, dans son amour dépossédé et son dévouement sans limites. Ce rapprochement que Libermann discerne entre saint Joseph et le prêtre n'est pourtant pas un vain effort de vêtir à tout prix l'époux de Marie d'habits sacerdotaux. Nul n'ignore, d'ailleurs — Libermann le premier, venant lui-même du judaïsme —, que le sacerdoce judaïque était héréditaire. Le discernement libermannien tente de s'approprier la figure de l'intendant pour approfondir une spiritualité de la consécration sacerdotale.

Consacré, pour ainsi dire, au service de Dieu vivant en Marie, saint Joseph n'avait plus aucune autre raison d'être, aucun intérêt personnel, que de se donner entièrement à rendre ce culte en esprit et en vérité. Il avait là comme sa part d'héritage, la plus belle en effet (cf. Ps 15, 5-6), pour rejoindre ici le véritable esprit du sa-

15. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68.

16. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68. Précisons que Libermann n'emploie pas la formule trinitaire. Il parle du « Dieu vivant » résidant dans le temple qu'était la maison de Nazareth.

cerdoce tel qu'il s'exprime chez les prêtres lévites (cf. Dt 18, 2)¹⁷. En ce sens, explique Libermann, saint Joseph est le premier dévot à la Vierge Marie et, par-là même, l'intendant du mystère qui se dévoile en Jésus. Tout cela sous-entend une vocation. Saint-Joseph a su répondre à cet appel en s'ajustant aux exigences que lui impose sa charge d'intendant. Ici, nous voyons, de manière nette, le rapprochement que Libermann fait entre l'esprit sacerdotal en Joseph et l'esprit sacerdotal chrétien.

Ce rapprochement se médite, pour Libermann en tout cas, dans l'attitude de saint Joseph envers Jésus dans la maison de Nazareth et l'attitude du prêtre vis-à-vis du Très Saint-Sacrement. Intendant du grand mystère qui se dévoilait de jour en jour, saint Joseph en a fait « le centre de ses affections et de ses mouvements intérieurs »¹⁸, de même que cela devrait résumer l'attitude spirituelle du prêtre par rapport au Saint-Sacrement. Libermann va jusqu'à affirmer que « notre saint patriarche ne quittait jamais Jésus dans la maison de Nazareth »¹⁹, ce qui ne signifie pas qu'il se tenait devant lui en adoration perpétuelle. Il entend par là une attitude intérieure qui le maintenait en présence du mystère du Dieu vivant. Ce mystère résidant sous le toit de la maison de Nazareth avait trouvé demeure aussi dans le cœur de l'intendant. Et celui-ci, par le soin qu'il accordait à cet espace intérieur en lui-même, ne le quittait plus de vue. Tout son rapport à Jésus se nourrissait de cette vie intérieure profonde, lieu de colloque continu avec la Parole. Voilà qui amène Libermann à discerner en Joseph l'esprit sacerdotal, un modèle parfait de la spiritualité du sacerdoce :

Le prêtre, écrit-il, qui a été choisi de Dieu comme saint Joseph pour se dévouer à son service, ne doit plus vivre que pour lui et n'avoir plus d'autres intérêts que les siens ; il faut qu'il se néglige entièrement pour ne s'occuper que de Jésus et de ce qui le regarde²⁰.

17. Cf. BENOÎT XVI, « Le sacerdoce catholique », in BENOÎT XVI et Robert SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, Paris, Fayard, 2020, p. 50-67.

18. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 69.

19. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68-69.

20. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68. À comparer avec BENOÎT XVI : « Entrer dans le clergé signifie renoncer à son propre centre de vie, et n'accepter que Dieu seul comme soutien et garant de sa propre vie », in « Le sacerdoce catholique », p. 53.

Nous sommes ici face au renoncement radical et indissociable de l'esprit sacerdotal, cette nécessité de croire profondément que la vie du prêtre et le service qu'il accomplit consistent intrinsèquement en une part d'héritage considérable, qui lui rend superflue toute quête d'autres manières de s'accomplir²¹. Il peut et doit renoncer aux « bagatelles d'ici-bas »²², pour parler comme Libermann, dès lors qu'il se laisse saisir par le mystère de sa mise à part. Ce renoncement est lié à la paix intérieure. Joseph est le modèle d'une vie tout imprégnée de Jésus :

À son exemple, le prêtre doit se préparer à sa grande dignité en négligeant les bagatelles d'ici-bas, en ne s'occupant que du règne de Dieu et en triomphant de lui-même, pour permettre à la grâce de se rendre maîtresse de son âme (...) ²³.

C'est à cet esprit de renoncement si exigeant chez saint Joseph que Libermann rattache ce qu'il entend par « l'esprit sacerdotal ». Or le renoncement n'arrive jamais sans la paix intérieure.

Renoncement et paix intérieure

Plusieurs lecteurs de Libermann soulignent la place accordée au renoncement et à la paix dans sa doctrine spirituelle²⁴. Louis Liagre et Mgr Gay s'accordent pour relever le retour constant des deux termes, « renoncement » et « paix », dans la correspondance spirituelle du *Vénérable Serviteur de Dieu*. L'un apparaît comme une condition pour atteindre l'autre. En fait, pour Libermann, le renoncement va de pair avec la paix. S'il estime le renoncement vécu par saint Joseph indispensable pour la spiritualité sacerdotale, c'est que cela s'accompagne toujours de la paix intérieure.

21. BENOÎT XVI, « Le véritable fondement de la vie du prêtre, le sel de son existence, la terre de sa vie est Dieu lui-même », in « Le sacerdoce catholique », p. 53.

22. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68.

23. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 68.

24. Ainsi Louis LIAGRE, « La paix dans la vie et la doctrine du Vénérable Père Libermann », in *Le Vénérable Père Libermann : l'homme, la doctrine*, Paris, Alsatia, 1948, p. 139-173 ; Jean GAY, *François Libermann, les chemins de la paix*, 3^e édition, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 1995.

Nous lisons chez le Père Liagre une admirable synthèse de l'enseignement de Libermann sur le renoncement. Il se résume à une volonté bonne et sincère, qui modifie la disposition naturelle de notre vouloir vers soi pour l'orienter vers la volonté de Dieu :

Rien autre chose que la résolution de tendre loyalement à ne plus chercher, ne plus vouloir, délibérément et consciemment, que l'unique bon plaisir de Dieu notre Père ; — ou, ce qui est la même chose en renversant la formule, la résolution sincère de ne plus se rechercher délibérément soi-même en rien, de ne plus s'attacher à soi, de ne plus poursuivre, pour s'y reposer, son vouloir propre, sa satisfaction propre, son petit contentement propre²⁵.

Nous retrouvons là le portrait spirituel que Libermann dresse de saint Joseph. Mais un deuxième élément s'impose pour compléter ce portrait, à savoir, la paix intérieure, une paix profonde et non pas factice, parce qu'elle découle de la pratique d'une vie intérieure faite de renoncement, celle-là que Libermann reconnaît en l'époux de Marie comme « une vie cachée en Dieu »²⁶.

Point de paix intérieure sans une vie cachée en Dieu

Quelle est cette vie que l'on préférerait cacher en Dieu plutôt que de la dérouler au regard du monde entier ? Selon Libermann, « la vie cachée en Dieu est le grand don de l'oraison, par lequel l'âme reste continuellement sur le sein de Dieu qui agit seul en elle »²⁷. Il s'agit donc d'un stade auquel l'on parvient en entretenant une profonde vie intérieure, par la pratique de l'oraison. On est ici non devant la façade, mais au-dedans de l'homme intérieur, où se trouve le gouvernail du navire, pour évoquer cette image chère à Libermann et qu'il emploie ailleurs en parlant de la vie spirituelle :

Un navire a ses voiles et son gouvernail. Le vent souffle dans la voile et fait marcher le navire vers la direction qu'il doit prendre (...). Votre âme est le navire (...)²⁸.

25. Louis LIAGRE, « La paix dans la vie et la doctrine du Vénérable Père Libermann », p. 153.

26. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 69-70.

27. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 70.

28. Cf. Adolphe CABON (éd.), *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable Père François-Marie-Paul Libermann*, tome VII, Paris, Maison Mère de la Congrégation du Saint-Esprit, 1938, p. 148.

Si les voiles du navire sont exposées aux vents pour en recueillir la force motrice, le gouvernail par lequel la direction est assurée reste, quant à lui, à l'abri. C'est le lieu où se décident les manœuvres précises de la navigation face aux vagues, souvent face aux intempéries. On peut y voir l'image de la vie cachée en Dieu, véritable forteresse, assurance de l'être spirituel. « Patron de la vie cachée », comme disait Paul Claudel, saint Joseph nous apprend le secret de la paix profonde dans un cœur résolu de ne plus rechercher à se combler ailleurs qu'en Dieu. Cette vie cachée est synonyme de la paix, car elle relève du même recentrement en Dieu qui résulte du renoncement à soi. On s'imagine l'immensité de la paix de Joseph à la mesure de l'extrême sincérité de son renoncement.

Pour L. Liagre cet élément que Libermann souligne en saint Joseph occupe une place si importante dans sa doctrine spirituelle que celle-ci « devrait s'appeler *doctrine de la paix* plus encore que *doctrine du renoncement* »²⁹. Mgr Gay tente de les synthétiser en traitant de la doctrine de paix chez Libermann sous le titre de l'abandon à l'Esprit Saint³⁰.

Dans l'ultime démonstration par laquelle il achève l'entretien sur saint Joseph, Libermann insiste sur l'importance de la vie cachée pour la spiritualité du sacerdoce. « Cette vie, écrit-il, fait partie de l'esprit sacerdotal »³¹. C'est par elle que la puissance et la sainteté de Dieu opèrent « des fruits immenses de grâces et de bénédictions » dans les gestes qu'accomplit le prêtre au service des sacrements. Parce que cette vie constitue une « source vivante de zèle et d'esprit sacerdotal et apostolique », Libermann estime que le prêtre ne saurait exercer continuellement le ministère sans la vie cachée en Dieu. L'ayant repérée en saint Joseph, le futur fondateur s'y attache et y retourne constamment dans l'orientation qu'il donne à ses disciples en vue de l'apostolat.

Devenu fondateur d'un institut missionnaire qu'il consacre au Saint-Cœur de Marie, Libermann ne pouvait pas ne pas réserver une place à saint Joseph dans la *Règle provisoire*. Celle-ci érige en devoir d'état le recours constant à l'époux de Marie comme « pro-

29. Louis LIAGRE, « La paix dans la vie et la doctrine du Vénérable Père Libermann », p. 166.

30. Jean GAY, *François Libermann, les chemins de la paix*, p. 79-99.

31. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 71.

tecteur et comme modèle de la vie intérieure dont nous avons si grand besoin pour être des vrais missionnaires selon le cœur de Marie »³². Les missionnaires se feront un devoir d'invoquer l'intendant de Nazareth, figure de la constance, au cœur tout acquis pour le service du mystère de l'incarnation. Lorsqu'il rénove, plus tard, la Congrégation du Saint-Esprit, Libermann réussit à faire passer la figure de saint Joseph dans la nouvelle règle post-union. Elle y tient sa place non comme une dévotion secondaire, mais davantage comme une source où se puisent « la vie intérieure, les vertus de l'esprit de communauté »³³. Ainsi, en plus de l'esprit sacerdotal, le modèle de saint Joseph s'applique également à la vie religieuse en communauté, comme il parle d'ailleurs aux époux, à l'idée de la famille chrétienne.

À l'école de saint Joseph

En somme, le principe de la vie cachée en Dieu étant indissociable de l'esprit sacerdotal, Libermann estime nécessaire de l'acquérir. Pour cela, nul autre procédé que celui de l'apprentissage, mieux encore, celui de l'« *imitatio* » puisqu'il s'agit de s'y prendre à partir d'un modèle. Le rénovateur de la Congrégation du Saint-Esprit tenait en Joseph un modèle sûr de la spiritualité du sacerdoce pour tous les prêtres et qu'il voulait tant pour ses missionnaires.

Saint-Joseph entretenait une profonde vie intérieure qui le gardait toujours fidèle au service de la « maison-temple » de Nazareth. C'est à son école que nous inscrit Libermann, pour apprendre le secret de la vie cachée et comment la cultiver :

Pour l'acquérir il faut pratiquer le silence intérieur, qui suppose lui-même la paix et la douceur. Que toutes nos facultés intérieures se taisent pour écouter la voix de Dieu ; surtout, que ces vertus soient établies sur la mort entière à nous-mêmes et à toutes créatures³⁴.

Richard FAGAH

32. Cf. Athanase BOUCHARD & François NICOLAS (éds), *Synopse des deux Règles de Libermann, précédée de la première Règle spiritaine*, Paris, 30 Rue Lhomond, 1968, Pro Manuscripto, p. 37. La citation se rapporte au chapitre II, article VIII de la Règle provisoire.

33. Athanase BOUCHARD & François NICOLAS (éds), article VIII de la Règle post-union.

34. François LIBERMANN, « Entretien sur saint Joseph », p. 71.

Séminaire sur la mission « *Living Green* »

Vivre la mission verte dans l'esprit de Laudato Si'

Mary DASARI & Yolanda FLORENTINOY

Mary Dasari et Yolanda Florentinoy sont toutes les deux Sœurs Missionnaires du Cœur Immaculée de Marie (ICM).

Organisé par le SEDOS, du 3 au 7 mai 2021, le séminaire sur la mission *Living Green* (vivre vert) fut un temps de prières, de partages, de réflexions.

L'esprit de *Laudato Si*

Le Père Joshtram Kureethadam, SDB, du Dicastère pour le Développement humain (Rome), a ouvert la session par un discours sur les Dix Commandements Verts de *Laudato Si'*, comme mission pour aujourd'hui. Se servant de la méthodologie du « voir, juger, agir », il s'est inspiré de l'anecdote de Saint-François, envoyé par le Seigneur pour « réparer ma maison qui tombe en ruine » (1205 — Assise) ainsi que de l'invitation du pape François « à prendre soin de notre maison commune », avant qu'il ne soit trop tard. Le père Joshtram a relevé le message central de *Laudato Si'* :

La création est, en effet, la toute première épiphanie de Dieu, et prendre soin de notre maison commune est notre vocation

1. Article traduit de l'anglais.

originelle et constitue le premier commandement de l'humanité, notre « description de poste » !

Dans sa conférence « L'appel à la conversion écologique », Jane Mellett nous a enrichis de ses expériences de pèlerinage climatique et de l'histoire touchante de son amie Joanna Sustento. Les réflexions de Jane sur la crise environnementale étaient un véritable appel à chacun de nous pour une profonde conversion intérieure. Elle nous a répercuté la question interpellante du pape François : « Quel genre de monde voulons-nous laisser à ceux qui viennent après nous, aux enfants qui grandissent maintenant ? »

Le Père Petro Matairatu, SM, a présenté « Les pratiques et principes du centre de formation rurale de Tutu » à Fidji. Y sont formés les jeunes agriculteurs, les femmes seules, les couples d'agriculteurs à la pratique de l'agriculture traditionnelle, à la construction de leurs propres maisons, à la création de leurs propres moyens de subsistance par le biais de divers cours dans les villages et à l'éducation informelle des adultes ruraux.

Aimer notre sœur la terre

La deuxième session avait pour thème « Aimer notre sœur la Terre ». Le Père Brian Grogan, SJ, nous invite à explorer ensemble les dimensions du deuil écologique pour l'intégrer dans la Mission verte vivante. Au quotidien, les médias présentent les catastrophes. Les catastrophes peuvent conduire à une grande effusion d'énergie créative, mais aussi à l'anxiété, la désolation, la dépression, la paralysie et le fatalisme. Il nous a demandé : la spiritualité qui consiste à trouver Dieu en toutes choses inclut-elle la recherche de Dieu dans les catastrophes écologiques ? Si oui, comment pouvons-nous y trouver Dieu ?

Premièrement, nous devons permettre à la réalité troublante de la catastrophe écologique d'entrer profondément dans notre âme. Deuxièmement, en prenant conscience de ce qui ne va pas, nous pouvons cultiver un amour plus profond de la création. Aimer et faire le deuil vont de pair. Le deuil rédempteur n'apparaît que lorsque nous réalisons que dans le ravage de la nature, une partie

de notre être même est perdue, car nous en faisons partie. Ce deuil écologique doit être honnête : « Nous avons péché ! ». Et nous remettons avec confiance chaque désastre entre les mains du Père. Puis, nous intercédons pour changer le cœur humain, pour rendre bon ce qui ne l'est pas, et pour réaliser la restauration universelle promise (Actes 3, 21).

Sœur Helen Grealy a partagé avec nous leur humble tentative de vivre une « mission verte ». Leur but est d'encourager un mouvement de prière et de soin pour notre maison commune, enraciné dans notre propre sol sacré et porté par notre peuple. Une prière profonde implique d'entrer dans le voyage intérieur transformateur. Elle apporte l'harmonie entre le corps, les sentiments et l'esprit.

La durabilité

Le professeur Yvan Brakel a expliqué l'effort que la faculté d'ingénierie de l'Université catholique de Louvain, en Belgique, fait pour prendre la tête en matière de responsabilité carbone et de durabilité. Il a décrit, à l'aide d'exemples, comment une infrastructure durable peut jouer un rôle essentiel en offrant des services vitaux aux communautés, en améliorant leur qualité dans la protection de l'environnement. Les infrastructures sont urgentes. Le changement climatique détruit la vie de la planète. Cette situation ne peut s'améliorer que si le monde réalise et atteint les objectifs climatiques. Les infrastructures jouent un rôle vital en fournissant des services ; tout d'abord, en tant que gardiens du développement moderne.

Le père Richie Gomez, MSC, a fait une présentation de la vie et de l'agriculture écologiques pour les peuples indigènes des Philippines. Il a utilisé la méthodologie « Voir — Discerner — Agir » pour une meilleure compréhension herméneutique et une interprétation plus équilibrée :

Nous sommes dans un seul bateau de la mondialisation. Nous n'avons pas d'autre choix que de poursuivre notre voyage dans le bateau de la communauté capitaliste, consumériste, commerciale, matérialiste et axée sur le profit.

L'impact négatif du changement climatique sur les agriculteurs a déjà affecté leurs difficultés quotidiennes. Depuis plus de trois décennies, nous utilisons la méthode de l'agriculture moderne (révolution verte) qui est basée sur des produits chimiques. Celle-ci est devenue conventionnelle pour une production massive, à l'échelle mondiale.

Les produits excédentaires des pays du premier monde, dans le cadre de l'accord international de libre-échange, ont fait des Philippines la décharge des produits alimentaires et non alimentaires excédentaires. La production et la consommation sans fin, ainsi que la recherche du profit, au nom de la croissance économique, du progrès et du développement, sont devenues les objectifs les plus chers de l'économie moderne. Mais l'objectif final devrait être le bien-être des personnes et l'intégrité de la planète Terre. Il convient d'apprécier la production locale et de lui accorder de l'importance. Si la production et la consommation, l'argent et la croissance économique endommagent la nature et exploitent les gens, alors ces activités économiques doivent être arrêtées immédiatement.

Ezrah Schraven a clôturé la journée par un partage encourageant sur les leçons que nous pouvons tirer du monde de l'entreprise concernant l'importance de prendre soin de notre « empreinte écologique ». En tant que missionnaires, nous devons nous aussi prendre soin de la création, non pas parce que nous le devons, mais parce que le peuple de Dieu en a un besoin urgent et qu'il n'est pas juste de gâcher ce beau monde par nos désirs illimités.

La spiritualité

Le père Brian nous propose six raisons d'espérer. Nous en présentons quelques-unes. Ainsi, la principale raison d'espérer en notre avenir est le changement de cœur guidé par l'Esprit qui se manifeste dans la « conversion écologique » actuelle de tant de personnes. La richesse de la tradition chrétienne doit renforcer notre espérance et libérer nos énergies pour protéger notre maison commune. Car l'espérance chrétienne n'est pas un vœu pieux ou un optimisme naïf : elle vient de Dieu, elle est centrée sur Dieu et

elle est fondée sur les interventions de Dieu dans l'histoire humaine. Dieu est tout-puissant et grand, mais Dieu est aussi le Dieu des petites choses. Nos efforts pour protéger notre monde peuvent sembler petits et futiles — comme économiser l'eau en se lavant, éviter le plastique, sauver les renards, faire pousser des herbes dans une jardinière. Aussi petits que soient ces gestes, ils sont riches aux yeux de Dieu.

Une autre raison d'espérer pour notre planète est le commandement divin : « Va ! Allez-y ! ». Cet ordre résonne dans les Écritures lorsque les choses sont au plus bas. Lorsqu'on obéit au commandement, la puissance divine entre en action. Dans cette perspective, tout ce qui est valable, beau et significatif, tout ce qui constitue la richesse de la vie humaine, est en train d'être transféré dans l'ordre divin des choses. Alors même que nos vies passent et seront pour notre plaisir commun, l'histoire humaine, la Création, et nous-mêmes rayonneront d'un sens transfiguré.

Le P. Amado Picardal, lui, nous a parlé de « Relationalité profonde : Vivre en communion ». Sa présentation s'est concentrée sur la spiritualité de la communion, à la lumière de *Laudato Si'*. Il a partagé son expérience de la spiritualité écologique comme une triple communion : communion avec les autres, avec la nature et avec Dieu. Il a insisté sur le fait que tout est interconnecté, inter-relié, et que tous vivent dans un réseau de relations, comme en fait écho le pape dans *Laudato Si'*, « La vie humaine est fondée sur trois relations fondamentales et étroitement liées : avec Dieu, avec notre prochain et avec la terre elle-même » (*Laudato Si'*, 66).

Semer des graines pour la planète

Sœur Sheila Kinsey, du bureau JPIC de l'UISG/USG, a proposé une conférence qui avait pour titre : « Semer des graines pour la planète ». Dans la première partie, elle a parlé de la mission de JPIC. Il s'agit de transformer le monde dans l'esprit de l'Évangile, de promouvoir la justice et de veiller à l'intégrité de la création, d'écouter les pauvres et les personnes vulnérables, de soutenir leur voix, de défendre les droits humains pour toutes les personnes ; d'où l'importance d'une vie imprégnée de la présence aimante du Christ. Notre relation au Christ peut être la source de

la création de nouvelles manières d'être compatissants pour réconforter notre monde fragile.

Partons de la parabole biblique du grain de moutarde (Mt 13, 3-8). La minuscule graine de moutarde montre que de grandes choses poussent à partir de petits débuts. De même, les idées de Laudato Si' doivent être semées partout pour qu'elles poussent dans les cœurs, les esprits et les âmes du plus grand nombre possible, comme des graines pour l'avenir. Les membres de l'USG/UISG ont à coordonner les efforts de leur association, de « Semer l'espoir pour la planète ». La plate-forme d'action Laudato Si' fournit un cadre pour répondre à l'urgence de la crise écologique, permet des partenariats de même nature et fournit une planification critique.

Dans son discours de clôture du Séminaire, le Père Augusto Zampini Davies, du Dicastère pour le Développement humain de Rome, a évoqué les nouvelles voies de l'Église pour l'écologie intégrale à la suite du Synode *Querida Amazonia*.

Mary DASARI & Yolanda FLORENTINOY

L'Afrique à l'épreuve des crises

Colloque d'Abidjan, 22-25 juin 2021

Gabriel Gaston Tata

Gabriel Gaston Tata est prêtre du diocèse de Dassa-Zoumé au Bénin. Théologien éthicien et anthropologue-sociologue, il est enseignant chercheur à Rome, au Bénin et à l'UCAO-Abidjan.

L'Afrique ! Encore l'Afrique !

Oui, tous ceux qui aiment sincèrement cette Afrique voient s'approcher (et il est déjà venu) l'avenir avec inquiétude : les crises récurrentes, les indicateurs économiques au plus bas, la démographie qui dépasse de loin la croissance, les phénomènes politiques et sociaux dégradants, sans oublier un réveil religieux embarrassant, dessinent les traits d'un continent malheureux que l'afro-pessimisme déclare trop volontiers privé d'avenir².

Ce tableau inquiétant, tant dans le fond que dans la forme, a amené l'Unité Universitaire d'Abidjan à organiser, à Abidjan, du 22-25 Juin 2021 un Colloque sur le thème : *Le développement de l'Afrique à l'épreuve des crises : les chemins de la résilience*.

Une problématique

La compréhension de l'homme africain, de sa pensée et de son espace physique et spirituel, indispensables pour réfléchir utilement aux possibilités du développement humain, politique,

2. Cf. Serge MICHAÏLOF, *La France et l'Afrique : vade-mecum pour un nouveau voyage*, Paris, Karthala, 1993, p. 7.

économique, intellectuel, religieux et moral de l'Afrique, est souvent confrontée au problème de sa complexité.

Ce qui se trouve mis en jeu, c'est le problème du développement holistique de l'Afrique, cette partie du monde qui reste confrontée aux défis majeurs de la faim, de l'imaginaire collectif, de l'éducation à la citoyenneté, de l'écologie humaine et environnementale, du sens du travail bien fait, de l'unité dans l'interaction, de la cohésion sociale, de la dynamique communicationnelle à l'ère des réseaux sociaux, de la paix, de la pauvreté, du manque d'eau et d'énergie, de la santé qui devient un horizon fuyant à cause de grandes endémies telles, le paludisme, l'Ebola, de la pandémie de Covid-19, sans oublier de multiples cloisonnements et clivages qui, gravement, fissurent et décomposent son visage continental au point de le rendre méconnaissable pour les Africains eux-mêmes.

Du point de vue convergence d'articulations, la question fondamentale autour de laquelle gravitent toutes les interventions de ces trois jours pourrait se formuler comme suit : comment faire pour sortir l'Afrique de l'immobilisme, tiercé perdant d'un continent qui semble rester une *Res Nullis*, tant par des forces endogènes que des grandes puissances internationales ?

Autrement dit, dans quelle mesure la résilience et ses mécanismes peuvent-ils offrir des outils possibles pour affronter la question africaine ? Le problème soulevé ici, dans ce colloque, est globalement celui de la pertinence des voies pour affronter cette sorte d'immobilisme de l'Afrique.

Question de méthode

La question de la pertinence est aussi et surtout un problème de quête de sens : quoi, pourquoi et comment ? Cette interrogation a guidé les différents angles d'approche, ainsi que les débats qui ont pris une allure d'apport, de reprecisions et même, de confrontation, à travers une démarche méthodologique, complexe : descriptive, explicative, analytique, herméneutique, phénoménologique, systémique, et même épistémologique.

Toutefois, la complexité méthodologique des contributions n'a pas été un obstacle, car les communications et débats ont su se situer au périmètre d'une méthode par convergence, afin d'éviter de sombrer dans l'unilatéralité. Cette transversalité, c'est-à-dire, cette perspective pluridisciplinaire et interdisciplinaire, a positivement permis de concilier les points de vue discursifs et analytiques, et les points de vue intuitifs de l'extériorité et de l'intériorité.

Résultats obtenus

L'interaction symbolique, la recherche des modèles formels et la saisie des faits et phénomènes sociétaux, ont cherché à éviter de tomber dans l'impasse du cloisonnement, pour porter les regards des participants vers la transdisciplinarité et la hauteur axiologique. Trois principales orientations se dessinent à travers les travaux (conférence, table-ronde, atelier et débat).

D'abord, par rapport à d'innombrables indicateurs, il est reconnu, partagé et admis, grâce aux débats, que la prise en compte de l'identité africaine et de sa tradition devienne le levier très efficace pour le développement de l'Afrique. En ce sens, la question du retour à l'identité reste une préoccupation indispensable, légitime et incontournable, car elle peut permettre aux Africains de se réconcilier ad intra et ad extra.

Naturellement, tel retour à l'identité et à l'histoire ne signifie pas que l'Afrique refuse le développement, moins encore, qu'elle est réfractaire aux comportements qui permettraient le développement. De fait, il ne s'agit pas d'un simple retour à un passé anecdotique dépourvu de sens, mais plutôt de l'audace de regarder la réalité en face, et de prendre en considération des problèmes existentiels de l'Africain. C'est la nécessité, et même l'urgence de à revisiter la mémoire du passé pour s'en guérir.

Toutefois subsistent quelques embarras à travers des formes diverses et subtiles : évasion vers l'utopie et autosuggestion consentie, crédit donné aux mythes et symboles. De la sorte, s'annonce un questionnement : aujourd'hui, dans quelle mesure l'identité africaine offre-t-elle des formules de secours pour ses sociétés ? Les crises africaines ne sont-elles pas de nature à ramener au niveau

de problème de relation avec soi-même et avec autrui ? Dans quelle mesure, l'Afrique peut-elle vivre son identité et la relation à l'autre, notamment à l'Occident ? Comment mettre étroitement en relation le *local* et le *global*, c'est-à-dire une corrélation entre les groupes restreints (les pays africains) et la société mondiale pour laquelle le continent africain est constamment invité, courtisé, obligé et forcé à sacrifier ce qu'il a et ce qu'il est de meilleur ? Comment la tradition africaine, son identité irréfutable, pense-t-elle aller à la rencontre de la mondialisation qui semble, par-delà les flux commerciaux, financiers et technologiques, un véhicule de valeurs culturelles (autre que celles de l'Afrique), entre les divers pays, à cause de son caractère mondial d'exportation et d'importation ?

Ce questionnement suggère une posture nouvelle : la préoccupation majeure des Africains devra consister, moins à défendre l'identité africaine qu'à restituer, aussi fidèlement que possible, les critères d'une évaluation objective des valeurs culturelles africaines, afin de renoncer, de plus en plus, aux discours misérabilistes et aux implorations d'aumônes.

Ensuite, l'urgence de vérité et d'engagement dans la responsabilité se pose. Cette vérité est que la fragilité de l'être africain n'est pas que culturelle, anthropologique ou spirituelle, elle est aussi et surtout socio-politique et économique. C'est pourquoi la résilience africaine doit emprunter la grande autoroute du développement intégral de l'Afrique, dont les fondamentaux doivent s'étendre à la bonne gouvernance et aux droits des Africains dans la gestion des politiques publiques. Dans cette veine, aucun développement ne sera possible si la parole n'est pas enfin donnée à la masse des Africains qui ont tant de messages à livrer, par leur engagement, mais qui n'ont pas aujourd'hui la possibilité de s'exprimer et d'interagir librement et positivement. C'est le triste héritage de la démocratie à l'africaine.

En effet, si la démocratie, barque de la gouvernance politique, se manifeste, entre autres, par la mauvaise interprétation des droits de l'homme, alors le développement lui-même de l'Afrique ne pourra pas s'amorcer véritablement. Une bonne gouvernance doit tenir compte des différentes crises que subit l'Afrique et qui entravent son développement.

À court terme, il faudrait tenir compte de l'expérience de la scission, de la rupture, de la contradiction, bref, du tragique de la vie de l'Africain, qui se présente sous les figures de l'unité perdue, de la perte du sens. De ce point de vue, la résilience ici doit offrir à tous les acteurs de la vie sociale la porte de l'espérance. De là les esprits libres peuvent commencer à être entendus dedans comme dehors.

Ce processus est, hélas, de longue haleine, il va être dur, sujet sans doute à des contradictions, mais avec une finalité positive, accompagnée d'une modération qui est une qualité humaine ; appréhendée sous l'angle théologique, elle devient une vertu.

Enfin, il ressort qu'ensemble avec les sciences humaines et sociales, la perspective théologique apparaît indispensable, fructueuse et surtout salutaire pour la situation de l'homme africain. La clef de voûte de toute démarche théologique en contexte africain de nos jours doit passer par une lecture protologique : l'origine de l'Africain, comme les autres hommes, n'a pas une cause naturelle, mais elle est dans l'éternel dessein de Dieu dès la création. Ceci montre la raison de sa volition par Dieu et la raison du projet de Dieu, qui a voulu le Christ pour le salut de toute l'humanité, et donc des Africains aussi, avec leur situation contingente dans l'espace et le temps.

Dès lors, devant l'inquiétude que génèrent des problèmes vitaux de l'Afrique, les Africains veulent, peuvent et doivent même se convaincre que Jésus-Christ est la clef herméneutique de la résilience aux crises de l'Afrique. Cela explique que, dans la foi, la mort de Jésus inaugure une nouvelle ère, marquée par un rapport cosmo-théandrique, donc à Dieu, à l'autre et à la création. En cela, l'Afrique de la résilience aujourd'hui doit passer par la redécouverte de la mort-résurrection du Christ, avec un nouveau sens et un contenu nouveau.

Cependant un écueil demeure : comment dire ce Christ, et comment faire en sorte que l'Afrique, avec ses ressources endogènes, ne se trompe pas du lieu de rendez-vous, d'abord avec ses ancêtres, les saints inconnus, et avec Jésus-Christ, lui en qui habite corporellement toute la plénitude de la théophanie définitive ?

Mieux, comment envisager une sotériologie intégrale, afin de répondre aux divers cris de désespoir de l'homme africain dans son vécu quotidien, avec ses traditions et ses réalités culturelles ?

Ce questionnement s'avère nécessaire, car il amène à découvrir à quel point la tradition religieuse africaine imprègne toute la vie de l'Africain : sa vie individuelle, familiale, socio-politique. Elle a une fonction psychologique et sociale d'intégration. Elle peut, sans doute, permettre aux Africains de ce temps de se comprendre, de se valoriser, de s'intégrer, de mieux maîtriser leur angoisse pour en faire une force agissante.

On peut ainsi dire que, lorsque l'homme africain invoque le Dieu de ses ancêtres, c'est pour lui une prise de conscience de sa misère, et aussi une recherche d'assurance. Alors surgit une nouvelle question : aujourd'hui, est-il encore nécessaire de parler en termes de contentieux entre l'endogène et l'exogène ? Répondre à cette question, c'est réfléchir sur la vérité de la rencontre entre l'autre et le même. Autrement dit, il faut entrevoir combien il est impérieux d'avoir toujours en vue une cohabitation positive entre le christianisme et la tradition religieuse africaine.

En somme, il est aujourd'hui fondamental que l'on se détache des habitudes ou des prises de position unilatéralistes afin de pouvoir se projeter dans un avenir à construire à partir des métamorphoses du présent qui est aussi appelé à sursumer les blessures du passé. Cet avenir désiré n'est autre que la finalité ou, si l'on veut, les finalités. De cette pluralité de visions ou finalités, parfois en contradiction, les chercheurs ont pu extraire le sens, car le sens est toujours confrontation, comparaison, évaluation, mise en perspective vers le pragmatisme. Il s'agit non pas de trouver une solution, mais de rechercher des moyens pour vaincre l'afropessimisme, la fatalité. C'est un processus consistant à « tuer » chez l'Africain tout ce qui s'oppose à la maîtrise de son avenir.

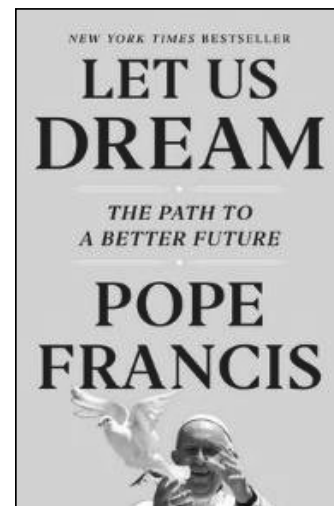
Gabriel Gaston Tata

Recensions

Austen Ivereigh,
Let us dream, Pope Francis, 2020¹.

Depuis ce moment solitaire de mars 2020 où le pape a traversé seul la place Saint-Pierre et a prononcé la bénédiction « Urbi et orbi », lors du premier confinement, une conversation a commencé entre le journaliste Ivereigh et François. Ivereigh accompagne le pape depuis longtemps et publie beaucoup sur lui. Le livre est né de plusieurs séries d'interviews entre juin et août 2020. Mais, l'auteur nous offre ce que François réfléchit et dit, sans les interruptions des questions.

Dans ce court texte, il part de l'inspiration que les chrétiens ne doivent pas seulement répondre aux nouveaux défis, mais « préparer l'avenir ». L'intervention se structure selon la méthode du voir, juger (appelé aujourd'hui discerner, également plus proche de la pratique spirituelle jésuite), agir. Le point de départ est la reconnaissance du fait que nous vivons une période de crise, d'épreuve et, par conséquent, de vérité. Or, c'est dans les épreuves de la vie que se révèlent les vérités de la personne. La crise peut nous rendre meilleurs ou pires. Nous pouvons reculer ou avancer. François appelle à s'aventurer dans la nouveauté de Dieu : Soyez les créateurs de votre avenir.



Reprenant Is 1,18-20, nous devons accepter l'invitation de Dieu à entrer en dialogue, dans la perspective de « osons rêver ! »

Voir. La pandémie a tendance à masquer la réalité et nous a conduits à nous réduire à nous-mêmes, à ce qui est petit, pour éviter tout contact. C'est une période difficile qui ne nous permet pas de voir clair. De plus, les informations ne sont pas toujours contextualisées, précises, stimulantes, mais dans de nombreux médias, les données sont déformées

1. Traduit de l'anglais.

pour attirer l'attention. Dans tous les cas, la pandémie implique une interruption. François raconte plusieurs ruptures dans sa vie — une grave maladie pulmonaire, ses études, son travail pastoral en Argentine.

Discerner et choisir. Entre ce qui a été vu et le rythme de l'action, nous devons ouvrir un espace pour discerner et choisir entre la voie du bien et de l'avenir et les perspectives rétrogrades. Il s'agit de mettre en jeu les options fondamentales : l'option pour les pauvres, la miséricorde, la solidarité, le bien commun, la destination universelle des biens. Il faut insister sur l'ouverture : « Une pensée utile devrait toujours être inachevée afin de laisser la place à un développement ultérieur » (p. 43). Une pensée fructueuse devrait toujours être inachevée afin de laisser la place à un développement ultérieur. C'est ainsi que seront constitués les signes des temps. La synodalité est une voie à suivre dans ce contexte, et François parle de synodes pendant son ministère. C'est la voie qu'il veut suivre.

Agir. François explique ce qu'il entend par « peuple », à partir de ses origines argentines et de la théologie des gens de là-bas. Des objectifs communs en découlent. Logiquement, dans ce contexte, l'économie et son désordre néo-libéral sont remis en cause. Ce qui est recherché et poursuivi, en revanche, c'est la dignité des personnes, la possibilité de vivre. Cela nous amène à nouveau à la question des marges de la société. François note que « ce n'est pas l'Église qui organise le peuple », mais ce sont leurs organisations qui le font. L'Église, elle, doit s'ouvrir à ces organisations et mouvements populaires (p. 92). Pour être clair : ce n'est pas l'Église qui « organise » le peuple. Ce sont des organisations qui existent déjà — certaines chrétiennes, d'autres non. Je voudrais que l'Église ouvre plus largement ses portes à ces mouvements. Comme questions spécifiques, il mentionne la terre, le logement et le travail.

Dans l'épilogue, François revient sur le thème de la crise : « Regardez ce sur quoi vous vous êtes concentrés, et déconcentrez-vous. La tâche est d'ouvrir les portes et les fenêtres et d'aller à l'extérieur » (p. 102). Voir où vous êtes centrés, et vous décentrer. Il s'agit d'ouvrir les portes et les fenêtres, et d'aller au-delà. Il s'agit d'un « temps de pèlerinage », d'entrée et de sortie du labyrinthe. Enfin, le pape s'oriente vers l'espoir.

Il est agréable de voir comment François applique ses « exercices spirituels » de manière concrète, constante et quotidienne aux thèmes de la conversation. L'auteur nous présente un texte pour entrer en conversation. François s'adresse au lecteur personnellement, avec sagesse, comme un frère. Et cela est agréable et stimulant : c'est le moyen de sortir de la crise avec confiance !

Christian Tauchner

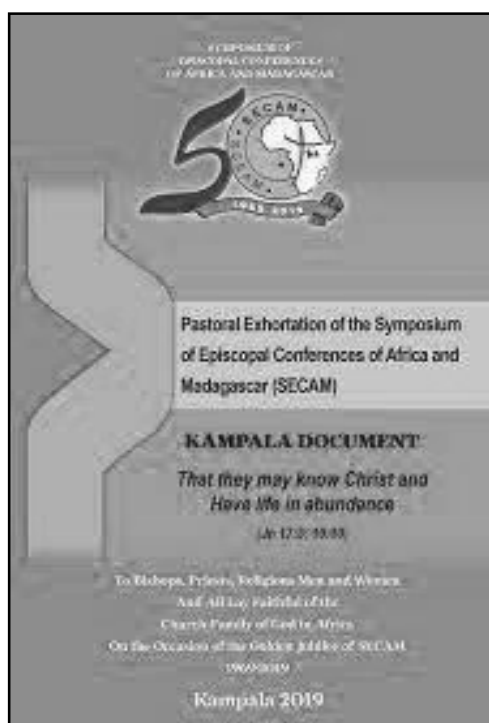
Symposium des Conférences Épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM), *Le Document de Kampala : Qu'ils connaissent le Christ et qu'ils aient la vie en abondance* (Cf. Jn 17, 3 ; 10, 10), SCEAM/Bayard Africa, 2019.

Publié dans les trois langues du SCEAM (portugais, anglais, français), *le Document de Kampala* est l'exhortation du Symposium des Conférences Épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM). Elle est adressée aux évêques, prêtres, religieux, religieuses et à tous les fidèles laïcs de l'Église-Famille de Dieu en Afrique. Elle a été donnée à Kampala, la terre des martyrs de l'Ouganda, le 28 juillet 2019, à l'issue du Jubilé d'or et de la XVIII^e Assemblée Plénière du SCEAM. Ce fut une occasion unique de remercier Dieu pour ses innombrables

bénédiction à l'Église Famille de Dieu en Afrique et au continent dans son ensemble, en particulier au cours des cinquante dernières années.

Le Document de Kampala est une sorte de viatique pour la route que les chrétiens d'Afrique doivent continuer à parcourir « pour connaître le Christ et vivre de sa vie abondante ». Le texte s'inspire ainsi des enseignements de Jésus sur la nature et le but de sa mission ainsi que des défis et des espérances de l'Afrique. Le document comprend trois grandes parties.

S'appuyant sur le prologue johannique (cf. Jn 1, 11), la première



nous invite à reconnaître que Jésus est venu parmi nous en Afrique. Autrefois, Dieu avait accompagné son peuple dans son exode vers la terre promise. Le prophète Ézéchiël montre YHWH désertant le temple pour rejoindre son peuple exilé. En Jésus, Dieu est venu prendre la route de tous les hommes et femmes. Nous continuons à rendre grâces de ces rencontres avec le Seigneur de la vie sur le continent, à travers sa parole et ses témoins. L'expérience des nombreux martyrs qui ont illuminé le continent, en l'occurrence ceux de l'Ouganda, et bien d'autres aujourd'hui sont des signes de cette présence de Jésus marchant aujourd'hui sur les chemins sinueux du continent.

La deuxième partie du Document nous ramène de nouveau au prologue johannique. Nous rappelons qu'« à ceux qui l'ont reçu », Jésus « a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12). En

venant prendre nos routes, Il nous propose la vie même du Père. Il nous propose d'être enfants de Dieu, de nous humaniser pleinement. L'amour de Dieu se propose. L'accueillir, suppose un engagement, un mouvement d'adhésion, seul et en Église Famille de Dieu. Par notre baptême, nous avons manifesté cette adhésion. Mais, il faut poursuivre la marche, l'exode.

La troisième partie est un appel à la conversion : « convertissez-vous et travaillez pour la transformation du monde » (Cf. Mc 1, 15). IL s'agit de tirer les conséquences spirituelles, éthiques, ecclésiales et pastorales de notre engagement à la suite du Seigneur de la vie. Il s'agit de transformer nos cœurs, nos diverses communautés pour être pour notre continent ce « sel de la terre » qui donne à l'humanité le goût de Dieu, et cette lumière qui témoigne de Jésus lumière du monde. N'est-ce pas le principal message de l'exhortation postsynodale *Africae Munus* ? La conversion à l'amour de Dieu est le principal levier pour relever les nombreux défis de notre continent.

Le *Document de Kampala* se clôt par un envoi en mission dit à travers une prière à Marie, Notre Dame de la vie et de l'espérance, Notre-Dame de l'Afrique Nouvelle : « Priez pour nous pour que nous soyons de vrais témoins du Royaume de Dieu auprès de notre peuple et partout dans le monde ! Amen ! »

Paulin Poucouta

SITE DE LA REVUE SPIRITUS

Chères lectrices, chers lecteurs,

Vous pouvez consulter le site de notre revue. L'accès aux numéros des trois dernières années est payant, sauf pour les abonnés. Ceux des années antérieures sont en accès libre. Vous trouverez toutes les précisions sur le site.

Pour l'abonnement et le paiement, veuillez nous contacter à l'adresse : asso.spiritus@gmail.com

Adresse du Site : www.revue-spiritus.com

Achevé d'imprimer par Corlet — 14110 Condé-en-Normandie
N° d'imprimeur : — dépôt légal : 2021 — imprimé en France
Commission Paritaire des Publications de Presse : Certificat n° 1025 G 83668

SPIRITUS

est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les spiritains
et gérée en commun par 12 Instituts missionnaires :

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre-Dame des Apôtres
- Saint-Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

**Spiritus est un instrument de libre recherche
au service de la Mission.
Les positions prises par les différents auteurs
n'engagent qu'eux-mêmes.**



Rédaction et administration de la revue
12 rue du P. Mazurié – 94550 Chevilly-Larue – France
Tél. : 00336 16 84 19 13 / 00336 10 33 39 45
courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
courriel du service abonnements : asso.spiritus@gmail.com
Site : www.revue-spiritus.com

N° de commission paritaire : 1025 G 83668

Directeur de la publication : Paulin Poucouta

Directeur adjoint : Jean-Claude Angoula

Administrateur : Marie-Annick Crochet

Comité de rédaction : Peter Baekelmans, cicm ; Bertrand Évelin, omi ; François Glory, mep ; Bernadette Nana, fmm ; Paul Quillet, sma ; Agnès Simon-Perret, SMSpS ; Christian Tauchner, svd ; Guy Vuillemin, pb ; Gérard Meyer, cssp.

Conseil de rédaction : Catherine Chevalier ; Pierre Diarra ; Sidnei Marco Dornelas ; Ameer Jajé ; Evelyn Monteiro ; Luiz Martinez et les membres du Comité de rédaction.

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

TARIFS des ABONNEMENTS

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon - Corée - Hong Kong - Singapour - Taïwan - Thaïlande - Australie - RSA **45 € - US\$ 53 - CAN\$ 67**

Zone 2 : tous les autres pays **35 € - US\$ 41 - CAN\$ 52**

Vente au numéro : 13 € le cahier.

L'affranchissement par avion est compris

Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le numéro d'abonné (de 1000 à 4700 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.